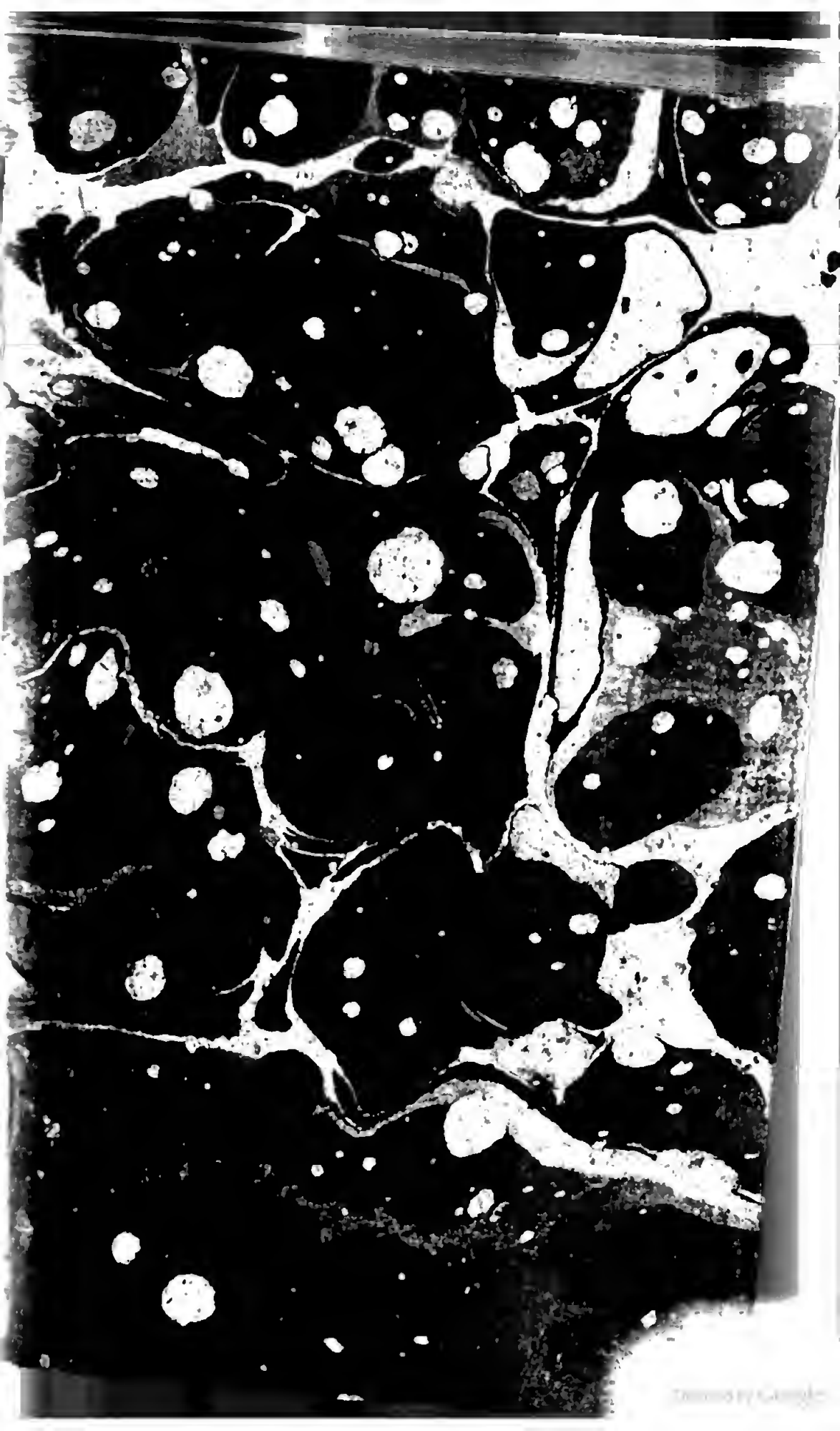
6
N



5106

Palat. L x 1 192

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Sixième Classe :

MORALE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre ſoit brochés, ſoit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés ſur tranche, ainſi qu'avec ou ſans le nom de chaque Souſcripteur imprimé au frontiſpice de chaque volume.

La ſouſcription pour les 24 vol. reliés eſt de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souſcripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poſte que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 ſ. à cauſe des frais de poſte.

Il faut s'adreſſer au Directeur de la Bibliothèque, *rue d'Anjou, la deuxième porte cochère, à gauche, en entrant par la rue Dauphine, à Paris.*

VINGTIÈME LIVRAISON.

59772

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

MORALE.

TOME QUATRIÈME.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III - NAPOLI

A PARIS,

Rue d'Anjou, la ſeconde porte cochère à gauche, en entrant par la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilège du Roi.

1786.

BIBLIOTHEQUE
UNIVERSELLE
DES DAMES.
PENSÉES
MORALES
DE CICÉRON.

Sur l'Éloquence.

Rien de si beau, selon moi, que de s'attirer l'attention de toute une assemblée; que de charmer les esprits, que de pouvoir, ou persuader, ou dissuader comme on veut. Par-tout où le peuple jouit de sa liberté, dans un tems de paix princi-

palement, ce fut toujours là le premier mérite, & ce qui donne le plus de crédit. Qu'y a-t-il, en effet, de ſi digne d'admiration, qu'un homme, qui, dans ce prodigieux nombre d'hommes, fait ſeul, ou preſque ſeul, valoir des talens, que la nature accorde à tous? Rien flatte-t-il ſi délicieuſement l'eſprit & l'oreille, qu'un diſcours ſagement penſé, & noblement exprimé? Quel empire, quel aſcendant comparable à celui de l'éloquence, puiſque ſous elle les caprices du peuple, la religion des juges, la gravité du ſénat, tout plie? Qu'y a-t-il de plus généreux, de plus royal, & qui marque plus un grand cœur, que d'aſſiſter l'innocent, que

de rétablir l'opprimé, que de protéger le foible, que de conſerver la vie à ceux-ci, & de ſauver l'exil à ceux-là? Qu'y a-t-il enfin de ſi néceſſaire, que d'avoir toujours des armes redoutables aux méchans, & qui nous mettent à couvert des inſultes, ou en état de les venger?

Mais pour laiſſer un peu à part les procès & les affaires, le barreau & le ſénat; quel plus doux plaiſir, & qui convienne mieux à l'homme, que d'avoir, quand nous ſommes maîtres de quelques momens, une converſation aimable & polie? L'uſage que nous avons de la parole, & la faculté de nous communiquer ainſi nos penſées,

eſt ce qui nous diſtingue le plus des bêtes. Pouvoir donc l'emporter ſur les autres hommes, en ce qui fait principalement que l'homme l'emporte ſur la brute, n'eſt-ce pas quelque choſe de merveilleux, & qui mérite qu'on faſſe ſes derniers efforts pour y réuſſir ?

Voici le plus beau trait enfin, à l'honneur de l'éloquence. Quelle autre force que celle-là put engager les hommes diſperſés, & féroces qu'ils étoient, à ſe réunir & à ſe civiliſer ? Car il y a eu un tems où, à la manière des bêtes, ils erroient dans les campagnes, & ſe nourriſſoient de leur proie. Preſque tout ſe décidoit par la force corporelle, rien par la raiſon. Alors nulle re-

ligion, nul devoir. Point de loi pour les mariages. Un père ne ſavoit de quel enfant il étoit père. On ne ſentoit pas de quelle utilité il eſt d'avoir des principes d'équité. Au milieu de l'ignorance & de l'erreur, on étoit tyranniſé par d'aveugles paſſions, à qui les forces du corps, dangereuſes compagnes, fourniſſoient les moyens de s'aſſouvir. Quelqu'un, dont les lumières étoient ſupérieures, ayant étudié alors ce que c'eſt que l'homme, comprit qu'en l'inſtruiſant, & mettant en œuvre les qualités de ſon ame, il y avoit de quoi en faire quelque choſe de grand. Pour y réuſſir, il obtint que ces hommes épars dans les champs, où des

feuillages leur ſervoient de retraite, ſe raſſemblaſſent dans un même lieu ; & là, travaillant à leur mettre devant les yeux l'utile & l'honnête, d'abord il les trouva peu ſoumis à des vérités ſi nouvelles pour eux ; mais gagnant leur attention de plus en plus, il leur fit enfin goûter la raiſon ; & de ſauvages, de farouches qu'ils étoient, il les rendit doux & humains.

Un changement & ſi prompt & ſi conſidérable, fut, ſans doute, l'ouvrage de l'éloquence autant que de la ſageſſe. Et lorſqu'une fois il y eut des villes établies, auroit-on pu, ſi l'éloquence n'avoit appuyé ce que la raiſon propoſoit, cimenter la bonne foi & la juſtice,

accoutumer les hommes à la ſubordination, & les déterminer, ne diſons pas ſeulement à ne point épargner leurs peines, mais à ſacrifier même leur vie pour le bien public? Aſſurément il fallut la voie de la perſuaſion, pour amener ceux qui ſe ſentoient les plus forts, à trouver bon qu'un juge décidât de leurs intérêts, à ſe mettre ainſi au niveau des plus foibles, & à perdre volontairement l'habitude où ils étoient de ſe faire juſtice eux-mêmes; habitude tout-à-fait commode, & ſi ancienne, qu'elle paſſoit pour loi de la nature.

On prétend qu'il y a divers genres d'orateurs, ainſi que de poëtes. C'eſt ce qui n'eſt point. A la vé-

rité il y a des poëtes tragiques ; il y en a de comiques, d'épiques, de lyriques, & ce ſont autant de genres différens. Dans la tragédie, le comique fait un mauvais effet ; le tragique n'en fait pas un meilleur dans la comédie. Ainſi des autres eſpèces de poéſies ; le ton de chacune eſt marqué, & les connoiſſeurs ne s'y trompent point. Mais dans l'art oratoire, lorſqu'on dira que ceux-ci ont de la nobleſſe, de la force, de l'abondance ; que ceux-là ſe bornent à la ſimplicité, à l'exactitude, à la préciſion ; & qu'enfin il y en a qui tiennent comme le milieu entre ces deux caractères ; ce ſont là des différences qui portent, non ſur

l'art même, mais ſur ceux qui le cultivent. On dit des orateurs, ce qu'ils ſont; mais à l'égard de l'éloquence, il s'agit de ſavoir ce qu'elle doit être.

Un orateur parfait, c'eſt celui qui ſait inſtruire ſon auditeur, lui plaire & le toucher. Inſtruire, eſt d'obligation. Plaire, eſt de ſurérogation. Toucher, eſt de toute néceſſité. Que les uns rempliſſent mieux ces devoirs, & les autres moins bien, cela dit inégalité de mérite, mais dans un même genre. Ainſi l'orateur eſt parfait, ou médiocre, ou mauvais, ſelon qu'il remplit ſes devoirs parfaitement, médiocrement, ou mal. Tous ont le titre d'orateurs, comme le plus

miſérable peintre eſt appelé peintre. Ce n'eſt point l'art qui met de la différence entr'eux, c'eſt le talent. Auſſi n'y a-t-il point d'orateur, qui ne voulût reſſembler à Démoſthène; mais (1) Ménandre n'a point voulu reſſembler à Homère. Il travailloit dans un autre genre. Voilà ce qui n'eſt point vrai des orateurs. Si l'un, ſous prétexte qu'il cherche à mettre de la force dans ſon diſcours, néglige la préciſion; ſi l'autre, pour être plus ſerré, ne s'attache point aux ornemens; quoique l'un & l'autre ſe faſſent ſupporter, on ne dira pas

(1) Ménandre, athénien, ne fit que des Comédies, & il y excella.

qu'aucun d'eux ſoit parfait. Car la perfection eſt l'aſſemblage de toutes les bonnes qualités.

Toutes les fois que je me remets devant les yeux ce qu'il y a eu de grands hommes & d'eſprits ſupérieurs, je me fais cette queſtion, d'où vient qu'il y en a plus qui ont excellé dans tous les autres arts, que dans celui de l'éloquence? Parcourez les autres genres où il faut du mérite; ceux-mêmes où il en faut le plus; & vous n'en trouverez point où beaucoup de gens ne ſoient parvenus à ſe faire admirer. Qui, par exemple, ne mettra pas au-deſſus de l'orateur, le général d'armée, ſi c'eſt par l'utilité & par la grandeur des ac-

tions, que l'on apprécie le mérite? Rome cependant, Rome ſeule a produit une infinité d'illuſtres guerriers, tandis qu'à peine citerons-nous un bien petit nombre de bons orateurs. Pour des hommes ſages & capables de gouverner, nous en avons eu pluſieurs de notre tems; nos pères, nos ancêtres en avoient encore plus que nous; mais des orateurs, le premier qu'on ait pu eſtimer, n'eſt venu que bien tard, & à peine chaque ſiècle en a-t-il fourni un de ſupportable.

On me dira que le mérite de l'orateur, & celui d'un général d'armée ou d'un bon ſénateur, n'ont point aſſez de rapport, & qu'il vaudroit mieux ici ne parler que

des arts, qui tiennent à la littérature. Renfermons-nous-y donc, & voyons dans quelqu'autre genre que ce ſoit, combien de noms célèbres s'offrent à nous. Rien ne prouve mieux à quel point il eſt vrai, que tous les tems furent ſtériles en orateurs.

Vous ſavez que celle des ſciences qui eſt regardée comme la ſource & la mère de toutes les autres, c'eſt la *philoſophie*, ainſi que l'appellent les Grecs. Or il ne ſeroit pas aiſé de compter les philoſophes, qui ont brillé par l'étendue, par la variété, par la profondeur de leur ſavoir, & qui, loin de ſe borner à quelqu'objet détaché, ont embraſſé tout, ont raiſonné ſur tout. Quoique les mathé-

matiques ſoient un amas de connoiſſances abſtraites, & qui demandent une grande pénétration; tel a pourtant été le nombre des habiles mathématiciens, qu'on diroit que perſonne n'ait voulu s'appliquer à cette ſcience, qu'il n'y ait réuſſi. Quelqu'un s'eſt-il bien mis dans l'eſprit d'apprendre la muſique, ou d'acquérir cette ſorte d'érudition, qui eſt le partage des (1) grammairiens, qu'il n'en ſoit venu à bout, quoique la quantité des choſes qu'il faut ſavoir pour cela, ſoit preſque infinie?

(1) Par ce mot *grammairien*, on entendoit autrefois un ſavant, qui poſſédoit tout ce qu'on entend aujourd'hui par le mot de *belles-lettres*, en françois.

Je crois pouvoir dire avec vérité, que la poéſie eſt celui de tous les beaux arts, où l'on a le moins de chef-d'œuvres; & cependant, à examiner ce que Rome & la Grèce ont produit dans ce genre-là-même où il eſt ſi rare d'exceller, on verra qu'il y a encore bien moins de bons orateurs, que de bons poëtes.

Mais ce qui augmente encore ici la ſurpriſe, c'eſt que pour les autres ſciences il faut chercher au loin, & creuſer profondément; au lieu que l'orateur n'emploie que des raiſons & des expreſſions, qui appartiennent à tout le monde. Tellement que ce qu'on admire le plus dans les autres ſciences, c'eſt ce

qui eſt le moins à la portée des ignorans, & le moins intelligible; qu'en matière d'éloquence, au contraire, le plus inſigne défaut eſt de ne pas parler comme les autres, & pour ſe faire entendre de tous.

On ne ſauroit, au reſte, prétexter que l'éloquence ait été moins cultivée; qu'elle ſoit moins attrayante d'elle-même; qu'elle promette des récompenſes moins flatteuſes. Car, ſans parler de la Grèce, où l'on s'eſt toujours piqué d'y exceller, ni d'Athènes qui a été le berceau de tous les beaux arts, & à qui l'art de la parole doit ſon origine & ſa perfection; jamais nos romains, depuis qu'ils

ont été maîtres de l'univers, n'ont montré plus d'ardeur pour aucune ſorte d'étude, que pour l'éloquence. Une paix durable leur ayant dès-lors procuré du loiſir, tous ceux de nos jeunes gens que l'amour de la gloire conduiſoit, tournèrent leurs vues & leurs efforts de ce côté-là. Point de méthode d'abord; nul exercice pour ſe former; nul ſoupçon qu'il y eût des règle; ils ſe livroient à leur génie. Mais enſuite, lorſqu'ils eurent connu le goût des Grecs, entendu leurs orateurs, & pris des maîtres, la paſſion de l'éloquence fut portée au ſuprême degré. Une foule d'affaires importantes, & dans tous les genres, fourniſſoit ſans ceſſe

l'occaſion de parler; en ſorte qu'à l'étude du cabinet, on joignoit un fréquent uſage, le meilleur de tous les maîtres. Alors, comme aujourd'hui, c'étoit la route de la faveur, des richeſſes, des honneurs. Ajoutons (car le fait eſt prouvé d'ailleurs) qu'il y a toujours eu plus d'eſprit chez les Romains, que dans le reſte du monde.

Peut-on, cela étant, n'être pas ſurpris de trouver dans toute l'antiquité, & quelque part que ce ſoit, une ſi grande diſette d'orateurs? Sans doute, leur art eſt quelque choſe de plus grand, & demande plus de talens réunis, que l'on ne penſe. Car enfin, de ce qu'il y a tant de beaux génies qui s'y ap-

pliquent, tant d'habiles maîtres qui l'enſeignent, tant d'heureux & de riches ſujets à manier, tant de récompenſes, & cependant ſi peu de ſuccès; que conclure de-là, ſi ce n'eſt que l'art eſt donc d'une étonnante difficulté?

Auſſi eſt-il néceſſaire pour y réuſſir, que l'on ait un grand fonds de connoiſſances; ſans quoi ce ne ſeroit qu'un flux de paroles vain & digne de riſée. Il faut un ſtyle qui frappe autant par le choix que par l'arrangement des mots. Et comme l'eſſentiel conſiſte tantôt à émouvoir les paſſions, tantôt à les calmer, il faut connoître tous ces reſſorts ſecrets, que la nature cacha dans le cœur humain. Joi-

gnez à cela une certaine grace, de l'enjouement, un ſavoir d'homme bien né, avec de la vivacité à repartir, & à lancer des traits piquans, mais fins & délicats. On doit poſſéder l'antiquité, & avoir en main les exemples qu'elle fournit. On ne doit pas ignorer les loix, ni le droit civil. Parlerai-je de l'action, qui embraſſe tout à la fois, & les attitudes, & les geſtes, & les regards, & la manière de gouverner ſa voix? Jugeons de cette difficulté par un art frivole, qui eſt celui des comédiens, dont l'étude unique eſt de bien déclamer. Qui ne ſait combien les bons acteurs ont été rares dans tous les tems? Parlerai-je de la mémoire,

qui eſt le dépôt univerſel des penſées & des paroles? Quelques tréſors que l'orateur amaſſe, s'il manque de mémoire pour les conſerver, ils ſont perdus.

Puiſque l'éloquence réunit tant de talens, dont chacun à part exige tant de ſoin, ne cherchons plus d'où vient qu'il y a ſi peu de bons orateurs.

SUR L'AMITIÉ.

APRÈS la ſageſſe, je regarde l'amitié comme le plus riche préſent que nous faſſent les dieux immortels. D'autres préfèrent l'opulence, d'autres la ſanté, d'autres la puiſſance, d'autres les honneurs, & pluſieurs même la volupté. Ce dernier eſt le partage des brutes; & à l'égard du reſte, ce ſont choſes fragiles, incertaines, & qui dépendent moins de notre prudence, que de la fortune & de ſes caprices.

Quant à ceux qui comptent la vertu pour le bien ſuprême, ils ont grande raiſon. Mais la vertu

même eſt ce qui fait naître l'amitié ; elle en eſt le ſoutien ; & il ne peut y avoir d'amitié ſans vertu.

A ce mot de *vertu*, n'attachons ici que l'idée qu'il préſente communément, & dans le langage reçu ; ſans nous régler ſur la magnificence des termes que certains doctes emploient. Regardons comme d'honnêtes-gens ceux qu'on reconnoît pour tels, les Paulus, les Catons, les Gallus, les Scipions, les Philus. On ne demande rien de plus dans le commerce du monde. Ainſi laiſſons-là ces ſages, qui ne ſe trouvent nulle part.

Une amitié donc, liée avec des gens qui reſſemblent à ceux que je nomme, devient une ſource inta-

riſſable d'agrémens. Eſt-ce vivre, que de n'avoir pas à ſe repoſer dans le ſein d'un ami? Quelle douceur comparable à celle d'avoir avec qui parler de tout, auſſi librement qu'avec ſoi-même? Ce qui vous arrive d'heureux, vous flatteroit il également, ſi perſonne n'y étoit auſſi ſenſible que vous? Et dans un accident fâcheux, où trouver de la conſolation, ſi ce n'eſt dans un ami, pour qui vos peines ſont encore plus accablantes que pour vous?

Tous les autres objets de nos déſirs ſont preſque bornés chacun à leur utilité propre. Vous aurez des richeſſes, c'eſt pour en faire uſage; du crédit, pour être conſidéré; des

des honneurs, pour être loué; du plaiſir, pour le goûter; de la ſanté, pour ne point ſouffrir, & pour réſiſter aux fatigues du corps. Mais l'amitié eſt d'une reſſource infinie. Par-tout elle s'offre à vous. Par-tout elle a lieu. Jamais elle n'eſt importune, jamais onéreuſe. Auſſi eſt-ce un proverbe, que l'amitié, pour l'utilité, va de pair avec le feu & l'eau.

Je ne dis pas cela d'une amitié foible & commune, qui pourtant ne laiſſe pas d'avoir ſon prix & ſes agrémens. Je parle d'une ſincère, d'une parfaite amitié, dont, à la vérité, on ne cite que bien peu d'exemples. Celle-ci donne à la proſpérité un nouvel éclat. Dans

l'adverſité, comme elle en partage le poids, elle la rend plus légère; & parmi les bons offices qu'elle nous prodigue alors, ce qu'il y a d'eſſentiel, c'eſt qu'en nous mettant (1) un avenir favorable devant les yeux, elle ne ſouffre pas que notre courage ſuccombe.

Avoir un ami, c'eſt avoir un autre ſoi-même. Quand l'un eſt abſent, l'autre le remplace. Si l'un eſt riche, l'autre ne manque de rien. Si l'un eſt foible, l'autre lui

(1) C'eſt ce que Cicéron éprouva pendant ſon exil, de la part d'Atticus. Il eſt donc aſſez viſible qu'ici ſon deſſein a été de témoigner ſon ſouvenir, & d'immortaliſer ſa reconnoiſſance, dans un dialogue *ſur l'Amitié*, dédié à Atticus.

donne des forces. Et pour dire quelque choſe de plus, celui qui meurt le premier, renaît dans la conſtante eſtime, dans le ſouvenir tendre, dans les continuels regrets de l'autre. Pour le mort, il ſemble que ce ſoit une douceur, & pour le ſurvivant un mérite.

Quand je penſe à l'amitié, ce qui m'arrive ſouvent, je trouve qu'un point digne d'examen, c'eſt, ſi elle doit ſa naiſſance à la foibleſſe & aux beſoins de l'homme, qui font que chacun, par un commerce réciproque de bons offices, cherche à ſe procurer ce qu'il n'a point de ſon fonds; ou ſi, ces bons offices n'étant regardés que comme une ſuite de l'amitié, elle a une

origine antérieure plus noble, & qui part de la nature même?

Parmi les raiſons qui peuvent faire qu'on ſe veuille du bien l'un à l'autre, la principale eſt de s'aimer; & c'eſt d'aimer, que vient le mot d'*amitié*. Si l'on n'a que des vues d'utilité, ſouvent, pour y réuſſir, il ſuffit de ſe montrer aux hommes ſous le maſque de l'amitié, & dans la conjoncture où ils peuvent nous ſervir. Mais l'amitié ne connoît ni feinte, ni déguiſement. Tout y eſt ſincère, tout part du cœur. Je l'attribue donc à la nature plutôt qu'au beſoin; & je la crois l'effet d'une ſecrète impreſſion qui ſe fait ſentir dans l'ame, plutôt que d'aucune ré-

flexion ſur l'utilité qui peut nous en revenir.

Vous avez dans les bêtes une image de cette impreſſion. Car, durant quelque tems, elles aiment leurs petits, & leurs petits les aiment. On voit que ce qui les guide, c'eſt le ſentiment. Il ſe manifeſte encore mieux dans l'homme, par la tendreſſe des pères & des mères pour leurs enfans; tendreſſe ſuivie d'un parfait retour, & qu'on ne peut étouffer ni de part ni d'autre, à moins que d'y être forcé (1) par un crime abo-

(1) Comme Brutus, le premier conſul de Rome, lorſque ſes deux fils travaillèrent à former une conſpiration pour le rétabliſſe-

minable. Quand il ſe trouve une perſonne, dont le caractère ſe rapporte au nôtre, un pareil ſentiment vient à éclore dans notre ame; & cela, ſur ce que la probité & la vertu nous paroiſſent briller dans cette perſonne. Car il n'y a rien de plus attrayant, rien de plus aimable que la vertu. Elle vous intéreſſe pour des gens même que vous ne vîtes jamais. Au ſeul nom de (1) Fabricius ou de (2) Curius,

---

ment des Tarquins. Il leur fit couper la tête. Les liens du ſang ne tiennent pas contre un crime d'Etat.

(1) Il eſt parlé de Fabricius & de Pyrrhus, roi d'Epire, dans le troiſième volume de la morale.

(2) *M. Curius Dentatus*, également cé-

morts avant que nous fussions au monde, ne sentons-nous pas une sorte d'inclination pour eux? Peut-on, au contraire penser sans horreur à Tarquin le Superbe, à un (1) Cassius, à un (2) Mélius? Deux guerriers sont venus en Italie nous

---

lèbre par sa frugalité, par sa valeur & par ses victoires.

(1) *Sp. Cassius Viscellinus*, après avoir été trois fois consul, & après avoir obtenu deux fois l'honneur du triomphe, fut accusé d'avoir aspiré à la royauté; & il fut en conséquence précipité du mont Tarpéïen, l'an de Rome 270.

(2) *Spurius Mélius*, accusé pareillement d'avoir voulu se faire roi, fut tué par Servilius Ahala, général de la cavalerie, l'an de Rome 315.

diſputer l'empire. Je parle de Pyrrhus & d'Annibal. Aujourd'hui nous ne voulons plus guère de mal à l'un d'eux, qui avoit de la probité; mais à l'autre, ſa cruauté lui aſſure la haine éternelle des Romains. Si donc la vertu a tant d'attraits, que nous l'aimons dans ceux que nous n'avons jamais vus, & qui plus eſt, dans nos ennemis mêmes; eſt-il ſurprenant qu'elle faſſe impreſſion ſur nous, lorſque nous la croyons voir dans ceux avec qui nous ſommes à portée de nous lier?

J'avoue que les bons offices, les marques d'attachement, l'aſſiduité à ſe voir, fortifient l'amitié. Tout cela joint à l'inclination, à ce

premier mouvement du cœur, il en réſulte une tendreſſe ſi grande, ſi vive, qu'elle tient du prodige. Vouloir qu'elle porte ſur des motifs d'intérêt, c'eſt en faire quelque choſe de bien vil, & lui donner une origine bien ignoble. On pourroit conclure de-là, que moins un homme croit avoir de reſſource en lui-même, plus il ſeroit propre à l'amitié; & c'eſt pourtant le contraire. Car l'homme le plus riche de ſon propre fonds, & dont la ſageſſe, dont la vertu eſt comme un rempart qui le garantit du beſoin; c'eſt l'homme le plus ſenſible aux charmes de l'amitié, & le plus exact à en remplir les devoirs. Quel beſoin Scipion avoit-il de

moi (1)? Aucun. Je pouvois également me paſſer de lui. Mais moi, rempli d'admiration pour ſa vertu, & lui, peut-être, un peu prévenu en ma faveur, nous conçumes de l'inclination l'un pour l'autre. L'habitude en ſerra les nœuds. Mais, quoique cette liaiſon nous ait beaucoup ſervi, & dans beaucoup d'occaſions; l'idée qu'elle dût jamais nous être utile, n'y étoit cependant entrée pour rien.

On eſt obligeant & généreux, non pour avoir du retour, mais parce qu'on ſe livre à ſon penchant

(1) C'eſt Lélius qui parle, & il s'agit ici de celui des Scipions, dont il a été fait mention ci-deſſus.

naturel. Un bienfait & l'uſure ne vont pas enſemble. Auſſi doit-on, tout intérêt à part, ne chercher dans l'amitié que ce qui provient d'elle, l'avantage d'aimer & d'être aimé. Ce n'eſt pas ainſi que raiſonnent ceux qui, comme les bêtes, rapportent tout à la volupté. Je n'en ſuis pas ſurpris. Des gens (1) occupés d'un objet ſi bas & ſi mépriſable, ne peuvent rien concevoir de grand, rien de noble & de divin. Ici donc nulle mention d'eux. L'amitié, ſelon nous, eſt un ſentiment que la nature forme dans nos cœurs, en nous faiſant voir dans quelqu'un l'image de la vertu.

(1) Les Epicuriens relâchés.

Attirés par cette image, des cœurs s'approchent, ſi j'oſe ainſi parler, ils s'attachent réciproquement pour goûter les douceurs que le caractère de l'un promet à l'autre. Touchés au même degré, épris d'une égale tendreſſe, c'eſt à qui marquera le plus de généroſité. Une ſi louable émulation fait que l'amitié devient très-utile, ſans que l'utilité ſoit le fondement de l'amitié. Elle a dans la nature une origine & plus honnête & plus ſolide. Car, ſi deux cœurs n'étoient unis que par l'intérêt, ils ceſſeroient de l'être quand l'intérêt change. Mais la nature ne pouvant jamais changer, les véritables amitiés ſont éternelles.

J'entends

J'entends (1) dire qu'en Grèce on regarde comme des ſages certains amateurs de paradoxes, gens qui, avec leurs vaines ſubtilités, entreprennent de prouver tout. Ils vous diſent qu'il faut éviter d'être trop amis, afin qu'un ſeul n'ait point à s'embarraſſer pour pluſieurs; que chacun a bien aſſez, & n'a que trop de ſes propres affaires; qu'il eſt fâcheux d'entrer trop avant dans celles d'autrui; que le mieux

(1) Du tems de Lélius, que Cicéron fait parler ici, les études des Grecs n'étoient pas encore communes à Rome. Voilà ce qui fait que Cicéron, pour garder la vraiſemblance dans le dialogue, ne prête à Lélius qu'un oui-dire, touchant les opinions qui avoient cours parmi leurs philoſophes.

eſt de tenir les rênes de l'amitié, pour être toujours maîtres de les allonger ou de les accourcir quand il nous plaît. Car, diſent-ils, l'eſſentiel pour vivre heureux, c'eſt la tranquillité; & il n'eſt pas poſſible d'en jouir, ſi des intérêts étrangers nous agitent ſans ceſſe.

On prête à d'autres une opinion encore bien moins raiſonnable, & dont j'ai déjà touché un mot: Qu'il faut ſe faire de l'amitié, non pas un attachement de cœur, mais une liaiſon utile. Qu'ainſi, moins on a de quoi ſe ſoutenir par ſoi-même, plus il faut ſonger à ſe faire des amis. Que par cette raiſon, les femmes y ſongent plus que les hommes; les pauvres, plus que les

riches ; ceux à qui la fortune eſt contraire, plus que ceux à qui elle rit.

O la belle philoſophie ! Oter aux hommes l'amitié, qui eſt ce que les Dieux leur ont donné, & de meilleur, & de plus agréable, c'eſt comme ſi l'on ôtoit le ſoleil à l'univers.

On n'en croira donc point ces riches voluptueux, lorſqu'ils veulent raiſonner ſur l'amitié dont ils n'éprouvèrent jamais les douceurs, & dont ils n'ont pas même l'idée. Qui eſt-ce, ô ciel ! qui voudroit regorger de biens, mais à condition de n'aimer perſonne, & de n'être aimé de perſonne ? Tel eſt le ſort des tyrans. Pour eux, nul

attachement ſolide qui vienne du cœur, & qui ſoit à l'épreuve. Toujours nouveaux ſoupçons, nouvelles inquiétudes. Point d'amitié. Aimeroit-on des gens qu'on craint, ou dont on ſe perſuade qu'on eſt craint? On ſauve les dehors avec eux, tant qu'ils ſont en place. Quand ils tombent, comme il leur arrive ordinairement, alors on voit combien peu ils avoient d'amis.

Tarquin, dans ſon exil, diſoit que ſes vrais & ſes faux amis lui étoient connus, depuis qu'il ne pouvoit marquer du retour, ni aux uns, ni aux autres. J'ai peine à croire qu'il pût en avoir de vrais. Un homme ſi orgueilleux, ſi féroce, n'étoit pas d'un caractère à

pouvoir être aimé; & la plupart de ceux qui ſont extrêmement puiſſans, ont cela de commun avec lui. Car non-ſeulement la fortune eſt aveugle, mais pour l'ordinaire elle aveugle ſes favoris. Preſque tous dédaigneux, arrogans. Rien au monde n'eſt plus inſupportable qu'un ſou dans la proſpérité. On voit même des gens, qui étoient auparavant d'un commerce doux & facile, lorſqu'ils paſſent à un poſte élevé, changer tout d'un coup, & mépriſer leurs anciens amis, pour ſe livrer à de nouveaux.

Qu'y a-t-il de moins ſenſé, que d'employer les ſecours qu'on tire d'une grande fortune, à ſe procurer

les choſes qu'on a pour de l'argent, chevaux, valets, ſuperbes habits, vaſes précieux; & de ne pas ſonger à s'acquérir des amis, qui ſont, pour ainſi parler, le meilleur & le plus beau meuble qu'on puiſſe avoir? Toutes nos autres acquiſitions, nous ne ſavons à qui elles iront; car elles ſont deſtinées à être un jour la proie du plus fort. Au lieu que la poſſeſſion de nos amis ne peut nous être diſputée; & quand même tous les préſens de la fortune demeureroient entre nos mains, il n'y auroit pas de quoi nous rendre la vie agréable, ſi nous manquions d'amis.

On doit preſcrire des bornes à l'amitié, & ſavoir juſqu'où elle

doit aller. Je connois là-deſſus trois opinions que je n'adopte point. La première, que nous ſoyons pour nos amis dans les diſpoſitions où nous ſommes à notre égard. La ſeconde, que notre bienveillance pour eux ſoit exactement proportionnée à celle qu'ils ont pour nous. Et la troiſième, que nous penſions pour nos amis comme ils penſent eux-mêmes ſur leur ſujet. Aucun de ces trois ſentimens n'eſt de mon goût.

Premièrement, que nous devions être pour un ami dans les diſpoſitions où nous ſommes à notre égard, cela eſt faux. Combien de choſes qu'on ne feroit pas pour ſoi, & qu'on fait pour un ami? Prier qui

l'on mépriſe, & paroître devant lui en poſture de ſuppliant ; traiter durement quelqu'un, & le pouſſer avec trop de chaleur ; on rougiroit de le faire pour ſoi ; il eſt beau de le faire pour un ami. Il y a d'ailleurs bien des cas où les honnêtes gens préfèrent, & approuvent qu'on préfère à leurs propres intérêts ceux d'un ami.

Vouloir en ſecond lieu que la bienveillance d'une part, ſe meſure préciſément ſur celle qui eſt de l'autre part, c'eſt avoir la petiteſſe de calculer tous les ſervices rendus & reçus, afin que ceux-ci égalent ceux-là. Pour moi, je tiens que la vraie amitié eſt plus riche, plus généreuſe ; & n'examine pas à la

rigueur, de quel côté ſe trouve le plus ou le moins. Jamais ne craignons d'en faire trop, ni qu'il y ait quelque choſe de ce que nous faiſons, qui tombe à terre.

Quant à la troiſième opinion, qu'il faut ſe conformer à la manière dont nos amis penſent eux-mêmes, c'eſt bien la plus mauvaiſe. Car il n'eſt point rare de trouver des gens plus humbles qu'il ne faudroit, ou qui déſeſpèrent trop aiſément de réuſſir. Il ne ſeroit pas d'un ami de penſer comme eux. Tâchons, au contraire, d'obtenir qu'ils rappellent leur courage, & faiſons-leur concevoir des eſpérances plus flatteuſes.

Pour fixer donc les bornes de la

véritable amitié, cherchons quelqu'autre règle; mais après avoir parlé d'une maxime, dont Scipion étoit ſouverainement bleſſé, *qu'on doit aimer, comme pouvant haïr un jour.* Rien, diſoit-il, n'eſt plus oppoſé à l'amitié; & il ne croyoit point que cette maxime fût, comme on le croit, de Bias, l'un des ſept ſages; mais il la croyoit de quelqu'ame corrompue, de quelqu'ambitieux, qui n'eſt occupé que de ſa fortune. Peut-on, en effet, aimer quelqu'un, & avoir tout à-la-fois dans l'eſprit, qu'un jour on le haïra? On en ſera donc réduit à ſouhaiter que ſouvent il ſe mette dans ſon tort, afin d'avoir toujours un prétexte de rompre avec lui! On ſera

fâché qu'il ſe conduiſe bien ; & jaloux, s'il réuſſit ! Que cette maxime ſoit de qui l'on voudra, elle porte un coup mortel à l'amitié. Il falloit plutôt nous recommander d'être attentifs à faire un ſi bon choix, qu'il ne tombât point ſur une perſonne capable de mériter un jour notre haine. Quand même nous aurions eu le malheur de nous y tromper, encore vaut-il mieux prendre patience, diſoit Scipion, que de ſe mettre devant les yeux une haine cachée dans l'avenir.

Voici donc enfin, ſelon moi, les règles qu'il faut ſe preſcrire. Qu'entre des amis, honnêtes-gens, tout ſoit commun, & qu'ils ſe faſ-

ſent part l'un à l'autre de toutes leurs penſées, de toutes leurs intentions ſans réſerve. Que ſi par haſard l'un fait un faux pas, qui le mette en danger de perdre l'honneur ou la vie; l'autre pour l'en tirer, s'écarte un peu (1) du droit chemin, à moins que ce ne fût abſolument ſe diffamer lui-même. On

(1) Par divers autres endroits de Cicéron, il eſt clair que ce qu'il entend ici, c'eſt qu'un orateur peut entreprendre la défenſe de ſon ami, quoiqu'au fond de l'ame il ſache que ſon ami n'eſt pas tout à-fait innocent. C'eſt ainſi qu'il en uſa lui-même dans l'affaire de Milon. Pour ſentir qu'il n'autoriſe pas une plus grande liberté de *s'écarter du droit chemin*, il ne faut que lire les Offices, liv. III, chap. X.

veut bien, mais juſqu'à un certain point, nous pardonner en faveur de l'amitié.

Pour nous faire des amis, il faut ne s'attacher qu'à des caractères décidés, & capables de conſtance. Il y en a peu; & il n'eſt pas aiſé de les connoître, ſans en avoir fait l'épreuve. Mais cette épreuve, il n'y a que dans le cours de l'amitié qu'on puiſſe la faire. Ainſi la liaiſon ſe forme avant que d'avoir pu ſe connoître; & le parti pris, il n'y a plus d'examen.

Un homme prudent ira bride en main, comme quand on veut (1)

(1) Alluſion à un vers cité dans les lettres à Atticus, XIII. 21.

eſſayer des chevaux. Avant que de ſe livrer, il cherchera un peu à connoître ſes gens. Pour découvrir leur foible, ſouvent le plus mince intérêt pécuniaire ſuffit. Une ſomme plus conſidérable en démaſquera d'autres. Quelqu'un eût-il aſſez de nobleſſe pour préférer l'amitié à l'argent ; la préférera-t-il aux honneurs, aux magiſtratures, au commandement d'une armée ? Quand il ne trouvera pour tout obſtacle à ſon aggrandiſſement, que les droits de l'amitié ; héſitera-t-il ? Car le mépris de la grandeur paſſe les forces du cœur humain. Et lorſqu'il n'en coûte pour s'élever, que de ſacrifier un ami, on ſe perſuade que le ſuccès porte ſon ex-

cuſe avec ſoi. Auſſi eſt-il bien difficile que la ſincère amitié ſe rencontre avec l'ambition, Voit-on, en effet, quelqu'un préférer à ſa propre élévation, celle de ſon ami ?

On éprouve quelquefois la dure néceſſité d'en venir à une rupture. Je parle des liaiſons ordinaires, & non de celles qui ſe forment entre des ſages. Quelquefois il arrive que la probité de nos amis ſe dément, ou à notre égard, ou à l'égard de quelqu'autre, mais de manière que la honte en rejaillit ſur nous. Alors, en ceſſant peu-à-peu de ſe voir, on vient à ceſſer d'être ami; & il faut, comme diſoit Caton, *plutôt découdre, que*

déchirer; à moins qu'il ne s'agiſſe d'une noirceur qui nous porte à une ſéparation & à un éclat, qu'il ne ſoit ni juſte, ni honnête, ni poſſible de différer.

Une injuſtice, pour ne pas dire une impudence bien commune parmi les hommes, c'eſt de vouloir que les bonnes qualités, dont ils ſont dépourvus, ſe trouvent dans leur ami; & qu'on ait pour eux des égards, dont ils ſe diſpenſent. La raiſon veut que nous commencions par être honnêtes-gens, & qu'enſuite nous cherchions qui nous reſſemble. Toute liaiſon, pour être durable, ſuppoſe qu'on a triomphé des paſſions, qui commaudent au reſte des hommes; qu'on aime la

droiture & la juſtice; qu'on eſt diſpoſé à tout entreprendre l'un pour l'autre; qu'on ne ſe demande jamais rien que de conforme à l'honneur & à la probité; qu'on a l'un pour l'autre, non-ſeulement de la déférence, mais du reſpect. Car dépouillée du reſpect, l'amitié perd le plus beau de ſes ornemens. Ainſi, de croire qu'on puiſſe entre amis prendre toute ſorte de libertés, c'eſt une pernicieuſe erreur. L'amitié nous eſt donnée par la nature, non pour favoriſer le vice, mais pour aider la vertu.

Rien au monde n'eſt reconnu généralement pour utile que l'amitié. Pluſieurs mépriſent la vertu elle-même, & ne la regardent que

comme une ſorte d'oſtentation. Pluſieurs, contens de peu, & qui ne connoiſſent ni bonne chère, ni luxe, ne font nul cas des richeſſes. Pour une infinité d'autres, rien de ſi frivole, rien de ſi vain, que ces mêmes honneurs, qui ont tant d'appas pour certaines gens. Ainſi de tout le reſte; ce qui enchante les uns, eſt néant aux yeux des autres. Mais ſur l'amitié, il n'y a qu'une voix; & ceux qui gouvernent les affaires publiques, & ceux qui ſe livrent par goût à l'étude, & ceux qui ſe bornent à leurs affaires particulières, & ceux, enfin, que le plaiſir occupe uniquement; tous, ſans exception, trouvent que de vivre ſans amis, c'eſt ne

pas vivre, ſi l'on veut tenir de l'honnête-homme par quelqu'endroit.

A tout âge, dans toute condition, l'amitié ſe fait, je ne ſais comment, une route dans tous les cœurs, & ne ſouffre point qu'on ſe paſſe d'elle. Un homme fût-il aſſez farouche, aſſez dénaturé pour fuir tout commerce avec les autres hommes, & pour les haïr, comme faiſoit, à ce qu'on dit, un certain Timon d'Athènes; encore ne ſeroit-il pas en ſon pouvoir de ne pas chercher quelqu'un, dans le ſein de qui le poiſon de ſa mauvaiſe humeur pût trouver à ſe répandre.

On ſentiroit mieux cette vérité,

s'il étoit poſſible qu'un Dieu, en nous dérobant à la ſociété des hommes, nous tranſportât dans un déſert, où il nous fourniroit abondamment tout ce qui peut flatter les ſens; mais de manière qu'il n'y eût pour nous aucun moyen, aucune eſpérance de voir perſonne. Quel eſt le cœur d'airain, qui pût à ce prix-là ſupporter la vie, & dans cette affreuſe ſolitude, trouver du goût aux plaiſirs qu'on lui offriroit?

Archytas de Tarente (au moins il me ſemble que c'eſt lui) étoit donc bien fondé à dire une choſe que je tiens (1) de nos pères, qui

(1) Entre Archytas & Lélius, par qui Ci-

la tenoient des leurs, *que ſi quelqu'un étoit monté au ciel, d'où il découvriroit la beauté des aſtres, & la ſtructure de l'univers, cette vue, quoique ſi merveilleuſe & ſi raviſſante, deviendroit inſipide pour lui, parce qu'il n'auroit pas à qui raconter ce qu'il voit.* Tant il eſt vrai, que le dégoût pour la ſolitude nous eſt naturel. On eſt porté à chercher toujours quelque ſorte d'appui. Or l'ami le plus tendre eſt l'appui le plus agréable.

céron fait dire ceci, il y avoit près de deux ſiècles, puiſqu'Archytas étoit contemporain de Platon. Mais c'eſt, comme nous l'avons déjà dit, pour obſerver les bienſéances du dialogue, que Cicéron évite de faire parler Lélius avec une ſorte d'exactitude qui marqueroit trop de ſavoir.

Regardons comme un malade incurable, l'homme que la vérité offenſe dans la bouche de ſon ami. *On a bien plus d'obligation*, diſoit Caton, *à des ennemis durs & mordans, qu'à ces ſortes d'amis, qui paroiſſent la douceur même; ceux-là nous diſent ſouvent la vérité, ceux-ci ne la diſent jamais.* On eſt cependant ſi peu raiſonnable, qu'on ne ſe fait pas une peine de ce qui devroit chagriner, & qu'on ſe chagrine de ce qui ne devroit pas être une peine. Au lieu d'être fâché d'avoir tort, & charmé d'être repris, on ne ſe reproche point l'un, & on ne peut ſouffrir l'autre.

Puiſque les avis réciproques ſont un devoir eſſentiel de l'amitié, il

faut donc les donner librement, & ſans aigreur ; les recevoir avec ſoumiſſion, & ſans répugnance. Par la même raiſon, il n'y a rien de ſi pernicieux dans l'amitié, que la flatterie, les manières doucereuſes, la complaiſance outrée. Je me ſers de pluſieurs expreſſions, pour mieux peindre ces hommes frivoles & artificieux, qui n'ouvrent la bouche que pour plaire, & aux dépens de la vérité. Tout déguiſement eſt un mal, puiſqu'il altère le vrai, & nous empêche de le diſcerner. Mais ſur-tout il ne s'allie point avec l'amitié ; car il exclut la vérité ſans quoi l'amitié n'eſt rien.

Tel eſt le pouvoir de l'amitié,

que de pluſieurs ames elle n'en fait, pour ainſi dire, qu'une ſeule. Or cela ſe peut-il, lorſqu'il y a dans l'un des prétendus amis, non une ame ſimple, & toujours la même; mais une ame double, & qui ſe diverſifie à chaque inſtant? Quelle ſoupleſſe, que celle d'une ame qui ſe plie & ſe replie comme elle veut, pour ſe conformer, ne diſons pas ſeulement aux volontés de quelqu'un, mais à l'air qu'on lui voit, & au moindre ſigne qu'il fait?

On dit non, je dis non : on dit oui, je le dis :
Jamais je ne conteſte, & toujours j'applaudis.

Térence (1) fait parler ainſi Gna-

(1) Dans l'Eunuque, acte II, ſc. 2.

thon,

thon, un paraſite. Il y a bien de l'imprudence à ſe lier avec de telles gens : mais le caractère de ces Gnathons n'étant point rare dans les perſonnes d'un tout autre rang, il eſt à craindre que la flatterie, accompagnée de la réputation, de la fortune, & du crédit, ne trouve à ſe faire écouter. Qui voudra pourtant y regarder de près, diſtinguera le flatteur d'avec l'ami comme on diſcerne le faux & le fardé, d'avec le vrai & le naturel.

SUR LA VIEILLESSE.

POUR ceux qui n'ont point de reſſource dans eux-mêmes, tout âge eſt difficile à paſſer. Mais lorſqu'on tire de ſon propre fonds toute ſa félicité, on ne trouve rien de fâcheux dans les ordres de la nature. Appliquons cela ſur-tout à la vieilleſſe. Tout le monde ſouhaite d'y parvenir; & quand on y eſt arrivé, tout le monde s'en plaint. Tant il y a d'inconſtance & d'injuſtice dans les hommes qui ne raiſonnent pas. La vieilleſſe, diſent-ils, eſt venue à eux ſourdement, & bien plus vîte qu'ils ne s'y attendoient. Mais,

s'ils ont mal ſupputé, à qui la faute ? Car la vieilleſſe s'eſt-elle plus vîte gliſſée après la jeuneſſe, que la jeuneſſe après l'enfance ? Mais de plus, leur ſeroit-elle moins onéreuſe au bout de huit cents ans, qu'elle ne l'eſt au bout de quatre-vingts ? Tout le paſſé, quelque long qu'il fût, ne pourroit, étant paſſé, conſoler une folle vieilleſſe, & l'adoucir.

Ainſi (1) ma ſageſſe (hé ! que ne répond-elle à l'idée que vous en avez, & au ſurnom que l'on me donne ?) cette ſageſſe qui vous

(1) Celui qui parle ici, & dans tout le reſte de l'article, c'eſt Caton l'ancien, dont Plutarque a écrit la vie.

cauſe, dites-vous de l'admiration, ne conſiſte qu'en ce que je ſuis pas à pas le meilleur de tous les guides, la nature. Je lui obéis comme à un Dieu. Puiſqu'elle a ſi bien arrangé les autres parties dont la vie humaine eſt compoſée, il n'eſt pas vraiſemblable qu'elle ait négligé, comme feroit un poëte ignorant, le dernier acte de la pièce. Mais enfin, comme les fruits, à un certain point de maturité, ſe flétriſſent, & ne tiennent preſque plus à l'arbre, il y a néceſſairement pour nous quelque choſe de ſemblable; & c'eſt un état que l'homme ſage prend en gré. Vouloir s'oppoſer à la nature, ne ſeroit-ce pas, à la manière des géans, dé-

clarer la guerre aux dieux ?

Pour moi, quand j'examine par où la vieilleſſe paroît attaquer notre bonheur, je vois que cela ſe réduit à quatre points, dont le premier eſt, qu'elle nous rend incapables d'agir ; le ſecond, qu'elle affoiblit le corps ; le troiſième, qu'elle nous prive preſque de tout plaiſir ; le quatrième, qu'elle n'eſt pas bien éloignée de la mort. Voyons, s'il vous plaît, ce que chacune de ces raiſons a de force & de ſolidité.

Un vieillard n'eſt plus capable d'agir ? Et dans quelles occaſions ? Dans celles où il faudroit la vigueur de la jeuneſſe ? Mais n'y en a-il donc point, où ce ſoit aſ-

ſez que l'eſprit agiſſe, quelque foible que ſoit le corps?

Prétendre que la vieilleſſe n'eſt bonne à rien, c'eſt comme qui diroit que le pilote eſt inutile dans un vaiſſeau, ſous prétexte que les uns montent au haut des mâts, les autres pompent au fond de cale, les autres manœuvrent çà & là; tandis que le pilote, qui tient le gouvernail, eſt tranquillement aſſis ſur la pouppe. Un vieillard ne fait pas les mêmes choſes que des jeunes gens; mais il en fait & de bien plus importantes, & de bien meilleures. Ce qui décide les grandes affaires, ce n'eſt pas la force, la vîteſſe, l'agilité du corps; c'eſt la prudence, l'autorité, un

avis ouvert à propos. Or cette eſpèce de mérite, loin de périr, augmente pour l'ordinaire avec l'âge. J'ai long-tems fait le métier des armes, en qualité de ſoldat, de tribun, de lieutenant, de conſul. Aujourd'hui, parce que je ne vais plus à l'armée, me croyez-vous inutile ? Je ne marche pas en perſonne; mais le ſénat apprend de moi en quels lieux il doit porter la guerre, & comment.

Vous trouverez dans les hiſtoires étrangères, que les plus grandes républiques ont été renverſées par des jeunes gens; ſoutenues & rétablies par des vieillards. On demande dans une comédie de Névius :

Comment vous êtes-vous ſi-tôt précipités
Du faîte de votre puiſſance?

Parmi les cauſes qu'on en allègue, la principale eſt celle-ci.

En nommant aux emplois de jeunes éventés,
Sans cervelle & ſans connoiſſance.

Auſſi eſt-il bien vrai qu'à la fleur de l'âge, la témérité domine, & la prudence, lorſqu'on eſt ſur le déclin.

Mais la mémoire ſe perd? Oui, quand elle n'a jamais été bonne, ou qu'on néglige de l'exercer.

Je n'entendis jamais dire qu'un vieillard eût oublié dans quel endroit il avoit caché ſon tréſor. Toute affaire qui le touche, une aſſignation donnée ou reçue, ceux qui lui doivent, ceux à qui lui-

même il doit, il ne l'oubliera point.

Parlerai-je des juriſconſultes, des pontifes, des augures, des philoſophes, qui pouſſent loin leur carrière? Quel amas de connoiſſances ils conſervent juſqu'à la fin! Pourvu qu'on ne diſcontinue pas de s'appliquer, l'eſprit ne baiſſe point avec l'âge. Vous le voyez dans la vie privée, auſſi-bien que dans les grandes places. Témoin Sophocle, qui, dans une extrême vieilleſſe, compoſoit encore des tragédies. Occupé de ſes vers, il paroiſſoit négliger ſes affaires domeſtiques; & là-deſſus, ſelon ce qui ſe pratique chez nous à l'égard des pères diſſipateurs, ſes enfans deman-

dèrent qu'il fût interdit, comme ne ſachant ce qu'il faiſoit. Alors, dit-on, ce bon vieillard étant allé réciter à ſes juges ſon *Œdipe* (1) à *Colone*, qu'il venoit ſeulement d'achever, il leur demanda ſi c'étoit là l'ouvrage d'un imbécile; & ſes juges, après avoir entendu la pièce, le renvoyèrent abſous.

J'ai pour amis & pour voiſins (2)

---

(1) *Œdipe à Colone*, ou plus clairement; *Œdipe retiré ſur une colline.* On a de Sophocle deux tragédies d'Œdipe; & pour les diſtinguer, le titre de celle-ci renferme le lieu de ſa ſcène.

(2) Je dis *à la campagne*, en général; mais le texte dit, *dans le pays des Sabins*; & c'eſt-là que Caton, quoique né à Tuſculum, *ſe tenoit & vivoit*, avant que d'aller

à la campagne, des vieillards qui ne permettroient pas qu'il ſe fît rien de conſidérable chez eux, comme de ſemer, de moiſſonner, de ſerrer les grains, ſans qu'ils y fuſſent préſens. A la vérité, cela n'eſt pas bien étonnant; car il n'y a perſonne d'aſſez décrépit, pour ne pas ſe flatter qu'on pourra bien vivre encore une année. Mais le merveilleux eſt qu'un vieillard ſe donne des peines, dont il eſt sûr de ne pas recueillir le fruit; &, comme dit Cécilius, dans (1) les Synéphèbes:

à la guerre, *en quelques terres & poſſeſſions que ſon père*, dit le Plutarque d'Amyot, *lui avoit laiſſées.*

(1) Les *Synéphèbes*, comme qui diroit

Il s'occupe à planter pour le ſiècle prochain.

Allez lui demander, pour qui plantez-vous ? Il vous répondra, pour les dieux immortels, qui ont voulu, & que je profite du travail de ceux qui m'ont précédé, & que ceux qui me ſuivront, profitent du mien.

A l'égard des forces corporelles, ſur quoi porte le ſecond reproche qu'on fait à la vieilleſſe ; préſentement je déſire tout auſſi peu d'être fort comme un jeune homme, que

---

les jeunes Camarades, étoient une comédie grecque de Ménandre, traduite ou imitée en latin par Cécilius, qui eſt appelé *Statius* dans le texte. *Statius*, nom ſervile, eſt une eſpèce de ſobriquet, qui lui étoit reſté de ſa fonction d'eſclave.

je

je désirois autrefois d'être fort comme un taureau, ou comme un éléphant. Il s'agit d'employer ce que vous avez de forces, & de faire toujours de votre mieux ce que vous pouvez.

Il est pourtant vrai que c'est à la jeunesse, encore plus souvent qu'à la vieillesse, qu'on doit imputer le dépérissement de nos forces. Une jeunesse qui se livre à ses passions, & sans mesure, ne transmet à la vieillesse qu'un corps usé.

Vous savez sans doute, Scipion, ce que fait encore aujourd'hui l'hôte (1) de vos ayeux, Masiniſſa,

(1) On verra ci-après dans le *songe de*

qui eſt dans ſa quatre-vingt-dixiè-me année. A pié, à cheval, il eſt infatigable. Toujours la tête nue, quelque pluie, & quelque froid qu'il faſſe. Point chargé de chair, ni d'humeurs. Rempliſ-

---

Scipion, quelle étoit l'étroite liaiſon de Maſiniſſa, roi de Numidie, avec la famille des Scipions. Au commencement de la ſeconde guerre punique, il avoit ſuivi le parti des Carthaginois; mais un de ſes neveux ayant été fait priſonnier, & renvoyé ſans rançon par Scipion l'ancien, cette grace le toucha ſi fort, qu'il ſe déclara entièrement pour les Romains. Il ne leur fut pas inutile; & pour récompenſe de ſes ſervices, non-ſeulement ils l'affermirent ſur ſon trône, mais ils lui donnèrent quelques-unes des terres qu'ils avoient priſes aux Carthaginois.

ſant tous ſes devoirs, faiſant toutes ſes fonctions de roi. Ainſi l'exercice & la tempérance ſont capables de conſerver aux vieillards quelque choſe de leur première vigueur.

Je n'ai jamais goûté ce vieux proverbe, qui eſt ſi commun, que pour être long-tems vieux, il faut l'être de bonne heure. Pour moi, plutôt que de l'être avant terme, j'aime mieux l'être moins long-tems.

Roidiſſons-nous contre la vieilleſſe. Que l'attention redoublée de notre part, compenſe les torts qu'elle peut avoir. Traitons-la comme une maladie contre laquelle il faut lutter. Prenons ſoin

de notre ſanté ; faiſons un exercice modéré ; buvons & mangeons pour réparer nos forces ſeulement, & non juſqu'à les outrer. Mais pourvoyons aux beſoins de l'eſprit autant & plus qu'à ceux du corps. C'eſt une lampe où il faut remettre de l'huile, ſans quoi la vieilleſſe l'éteint. Car ces *ſots vieillards de comédie*, ainſi que parle Cécilius, c'eſt-à-dire, qui ſont crédules, oublieux, négligens, ce n'eſt point leur âge qui les rend tels ; c'eſt leur pareſſe, c'eſt qu'ils ne ſavent rien faire, c'eſt qu'ils ne font que dormir.

J'aime que le jeune homme tienne un peu du vieillard, & que le vieillard tienne un peu du jeune homme.

Obſervons cette règle, & notre corps pourra bien vieillir; mais notre eſprit, non.

On reproche, en troiſième lieu, à la vieilleſſe, de n'être plus propre à goûter le plaiſir. Que nous lui ſommes donc redevables, d'avoir écarté de nous ce que la jeuneſſe a de plus dangereux!

Jeunes gens, écoutez ce que diſoit un des grands hommes qu'il y ait eu, Archytas de Tarente. J'ai entendu raconter ſon diſcours à Tarente même, où j'étois dans ma jeuneſſe avec (1) Fabius. La

(1) Caton, dans ce dialogue ſur la vieilleſſe, chap. 5, dit en quelle qualité & à quelle occaſion il s'étoit trouvé à Tarente

volupté, diſoit-il, eſt le plus terrible fléau du genre humain, puiſque c'eſt la ſoif de la volupté qui allume les plus violentes paſſions. Pour la ſatisfaire on trahit ſa patrie, on renverſe les républiques, on a de ſecrets (1) entretiens avec l'ennemi, on ſe porte à tous les crimes, à tous les attentats poſſibles. On ne connoîtroit ni adultères, ni autres horreurs de cette eſpèce, ſans les amorces du plaiſir. Et comme le plus riche préſent

---

avec le grand Fabius, ſurnommé *le Temporiſeur.*

(1) C'eſt un trait qui porte ſur ce qui ſe paſſa au ſiège même de Tarente, où Fabius fit habilement ſervir à ſes fins, un commerce de galanterie.

que l'homme ait reçu, ou de la nature, ou de quelque Dieu, c'eſt la raiſon, auſſi la raiſon n'a-t-elle point de plus mortelle ennemie que la volupté. Où la volupté domine, il n'y a plus de retenue, & la vertu ne ſéjourne point où la volupté règne. Pour le mieux comprendre, figurez-vous quelqu'un, diſoit Archytas, dans l'accès du plaiſir le plus vif que les ſens puiſſent goûter : tant que durera ce tranſport, aſſurément l'eſprit de cet homme-là ne ſauroit faire aucune fonction. Rien donc de ſi déteſtable, rien de ſi nuiſible que la volupté, puiſque l'effet qu'elle produit, lorſqu'elle a le plus de force & de durée, c'eſt d'éteindre le flambeau de l'ame.

On demandoit à Sophocle, qui étoit déjà ſur le retour de l'âge, s'il avoit encore quelque commerce avec Vénus. *Que les dieux m'en préſervent*, dit-il ſagement. *J'ai été ravi de me tirer de-là, comme d'entre les mains d'un maître brutal & furieux.*

Reſte un quatrième ſujet de plainte contre la vieilleſſe, qu'elle n'eſt pas éloignée de la mort. Voilà principalement ce qui cauſe la mauvaiſe humeur d'un vieillard. O ! qu'il eſt digne de pitié, d'avoir tant vécu, ſans avoir appris à mépriſer la mort.

Quel eſt l'inſenſé, qui tienne pour sûr, fût-il à la fleur de l'âge, qu'il vivra juſqu'au ſoir ? Un jeune

homme a même plus de riſques à courir que nous. C'eſt un âge où les maladies ſont plus communes, plus aigues, plus longues. Auſſi voit-on peu de gens vieillir. On s'en trouveroit bien mieux, que cela fût autrement. Car le bon ſens & la prudence n'appartiennent qu'aux vieillards.

Mais le vieillard ne peut eſpérer de vivre long-tems, au lieu que le jeune homme s'en flatte. C'eſt follement qu'il s'en flatte. Quelle illuſion moins raiſonnable, que de compter ſur l'incertain, & de prendre le faux pour le vrai? Un vieillard eſt ſans eſpérance; d'accord. Mais ſa condition eſt la plus avantageuſe, en cela même qu'il poſ-

sède déjà ce que l'autre ne fait qu'eſpérer. Celui-ci veut vivre long-tems ; l'autre a long-tems vécu.

Quelque peu qu'on vive, c'eſt aſſez pour bien vivre. Si votre carrière eſt plus longue, imitez alors le laboureur qui ne s'attriſte pas de voir que l'aimable printems ait diſparu, pour faire place à l'été & à l'automne. Le printems, image de la jeuneſſe, donne l'eſpérance des fruits, dont la récolte eſt deſtinée à d'autres ſaiſons. Avoir de bonnes actions, & un grand nombre de bonnes actions à repaſſer dans ſon eſprit, c'eſt, comme je l'ai dit ſouvent, le fruit réſervé à la vieilleſſe.

Tous les hommes, il eſt vrai,

ne ſauroient être des Scipions, ou des Fabius; avoir la mémoire remplie de villes priſes, de combats ſur terre & ſur mer, de victoires, de triomphes. Mais à des jours paſſés tranquillement, innocemment, en honnête-homme, ſuccède auſſi une douce & paiſible vieilleſſe. Telle fut celle de Platon, mort dans ſa quatre-vingt-unième année, la plume à la main. Telle fut celle d'Iſocrate, qui, lorſqu'il fit ſon (1) Panathénaïque, avoit, dit-on, quatre-vingt-quatorze ans, & vécut encore cinq ans au-delà. Gorgias, qui avoit été ſon maître,

(1) C'eſt le titre d'un long diſcours à la louange des Athéniens.

vécut cent ſept ans accomplis, & il étudia, il travailla juſqu'au bout. Quelqu'un lui ayant demandé comment il ne ſe dégoûtoit point de la vie, *c'eſt*, dit-il, *que je n'ai point à me plaindre de la vieilleſſe.* Réponſe bien digne d'un ſavant homme; car les fous, au contraire, rendent la vieilleſſe reſponſable de leurs propres défauts; injuſtice dont Ennius fut exempt, comme on le voit par cette comparaiſon qu'il s'applique à lui-même.

Tel qu'un courſier fameux, qui, jeune & plein
d'ardeur,
De l'Elide vingt fois remporta tout l'honneur,
Par les ans accablé, ſans perdre ſa no-
bleſſe,
Abandonne au repos une lente vieilleſſe.

SUR LA MORT.

RIEN de ce qui a été déterminé, ou par les dieux immortels, ou par notre commune mère la nature, ne doit être compté pour un mal. Car enfin, ce n'eſt pas le haſard, ce n'eſt pas une cauſe aveugle qui nous a créés; mais nous devons l'être certainement à quelque puiſſance qui veille ſur le genre humain. Elle ne s'eſt pas donné le ſoin de nous produire, & de conſerver nos jours, pour nous précipiter après nous avoir fait éprouver toutes les misères de ce monde, dans une mort ſuivie (1)

(1) Selon l'idée que la raiſon des payens

d'un mal éternel. Regardons plutôt la mort comme un asyle, comme un port qui nous attend. Plut à Dieu que nous y fussions menés à pleines voiles! Mais les vents auront beau nous retarder, il faudra nécessairement que nous arrivions, quoiqu'un peu plus tard. Or, ce qui est pour tous une nécessité, seroit-il pour moi seul un mal?

Aux Indes, la pluralité des fem-

---

se formoit d'un Etre suprême, ils ne le considéroient que comme une bonté infinie. Mais la religion nous enseigne, qu'en Dieu la bonté est inséparable de la justice; & que comme il y aura des récompenses pour les gens de bien, il y aura des peines pour les coupables.

mes eſt reçue. Quand un homme eſt mort, ſes veuves ſe rendent devant le juge, pour faire décider laquelle a été le plus tendrement chérie ; & celle qui remporte la victoire, court d'un air gai, ſuivie de ſes parens, ſe placer ſur le bûcher de ſon époux ; tandis que l'autre ſe retire, accablée de triſteſſe. Jamais coutume n'eût fait braver la mort, ſi la mort étoit contre la nature ; car la nature eſt toujours au-deſſus de tout.

Peut-on donner dans ce préjugé ridicule, qu'il eſt bien triſte de mourir avant le tems ? Et de quel tems veut-on parler ? De celui que la nature a fixé ? Mais elle nous donne la vie comme on prête de

l'argent, ſans fixer le terme du rembourſement. Pourquoi trouver étrange qu'elle la reprenne, quand il lui plaît? Vous ne l'avez reçue qu'à cette condition.

Qu'un petit enfant meure, on s'en conſole. Qu'il en meure un au berceau, on n'y ſonge ſeulement pas. C'eſt pourtant d'eux que la nature a exigé le plus durement ſa dette. Mais, dit-on, ils n'avoient pas encore goûté les douceurs de la vie; au lieu que tel autre, pris dans un âge plus avancé ſe promettoit une fortune riante, & déjà commençoit à en jouir. D'où vient qu'il n'en eſt donc pas de la vie comme des autres biens, dont on aime mieux avoir une partie,

que manquer le tout? *Priam*, dit Callimaque, & c'eſt une ſage réflexion, *Priam a plus ſouvent* (1) *pleuré que Troïle.*

On loue la deſtinée de ceux qui meurent de vieilleſſe. Par quelle raiſon? Il me ſemble, au contraire, que ſi les vieillards avoient plus de tems à vivre, c'eſt eux dont la vie ſeroit la plus agréable. Car de tous les avantages dont l'homme peut ſe flatter, la prudence eſt certainement le plus ſatisfaiſant;

(1) Priam étant mort âgé, & après avoir eſſuyé tant de diſgraces, il a eu certainement plus d'occaſions de pleurer, que Troïle ſon fils, qui, à la fleur de l'âge, fut tué par Achille.

& quand il ſeroit vrai que la vieilleſſe nous prive de tous les autres, du moins nous procure-t-elle celui-là.

Mais qu'appelle-t-on vivre long-tems ? Hé qu'y a-t-il pour nous qu'on puiſſe appeller durable ? Il n'y a qu'un pas de l'enfance à la jeuneſſe ; & notre courſe eſt à peine commencée, que la vieilleſſe nous atteint, ſans que nous y penſions. Comme la vieilleſſe eſt notre borne, nous appellons cela un grand âge. Vous n'êtes cenſé vivre peu, ou beaucoup, que relativement à ce que vivent ceux-ci, ou ceux-là. Ariſtote dit que ſur les bords du fleuve Hypanis, qui tombe du côté de l'Europe dans le Pont-Euxin,

il ſe forme de certaines petites bêtes, qui ne vivent que l'eſpace d'un jour. Celle qui meurt à deux heures après midi, meurt bien âgée; & celle qui va juſqu'au coucher du ſoleil, meurt décrépite, ſur-tout un grand jour d'été. Si vous comparez avec l'éternité la vie de l'homme la plus longue, vous trouverez que ces petites bêtes y tiennent preſqu'autant de place que nous.

Quoiqu'à toute heure mille accidens nous menacent de la mort, & que même, ſans accident, elle ne puiſſe jamais être bien éloignée, vû la briéveté de nos jours; cependant elle n'empêche pas le ſage de porter ſes vues le plus loin qu'il

peut dans l'avenir, & de regarder l'avenir comme étant à lui, en tant que la patrie & les ſiens y ſont intéreſſés. Tout mortel qu'il ſe croit, il travaille pour l'éternité. Et le motif qui l'anime, ce n'eſt pas la gloire, car il ſait qu'après ſa mort elle ne le touchera point; mais c'eſt la vertu, dont la gloire eſt toujours une ſuite néceſſaire, ſans que l'on y ait même penſé.

A l'heure de la mort, c'eſt une reſſource bien conſolante, que le ſouvenir d'une belle vie. En quelque tems que meure un homme qui a toujours fait tout le bien qu'il a pu, il n'a point à ſe plaindre de n'avoir pas vécu aſſez.

A moins que d'être d'une craſſe

ignorance en phyſique, on ne peut douter que l'ame ne ſoit une ſubſtance très-ſimple, qui n'admet point de mélange, point de compoſition. Il ſuit de là que l'ame eſt indiviſible, & par conſéquent immortelle. Car la mort n'eſt autre choſe qu'une ſéparation, qu'une déſunion des parties, qui auparavant étoient liées enſemble.

Pénétré de ces principes, Socrate, au point d'être condamné à mort, ne daigna, ni faire plaider ſa cauſe, ni ſe montrer devant les juges en poſture de ſuppliant. Il conſerva une noble fierté, qui venoit, non d'orgueil, mais de grandeur d'ame. Le jour même de ſa mort, il diſcourut long-tems ſur

le ſujet que nous traitons. Peu de jours auparavant, maître de s'évader de ſa priſon, il ne l'avoit point voulu. Et dans le tems qu'on alloit lui apporter le breuvage mortel, il parla non en homme à qui l'on arrache la vie, mais en homme qui monte au ciel.

Deux chemins, diſoit-il, s'offrent aux ames, lorſqu'elles ſortent des corps. Celles qui dominées & aveuglées par les paſſions humaines, ont à ſe reprocher ou des vices perſonnels & domeſtiques, ou des injuſtices irréparables, prennent un chemin tout oppoſé à celui qui mène au ſéjour des dieux. Pour celles qui ont, au contraire, conſervé leur innocence & leur pu-

reté ; qui ſe ſont ſauvées, tant qu'elles ont pu, de la contagion des ſens ; & qui, dans des corps humains, ont imité la vie des dieux ; le chemin du ciel, d'où elles ſont venues, leur eſt ouvert.

Je ne crois nullement que l'ame périſſe avec le corps, ainſi que l'enſeignent des philoſophes (1) modernes, qui veulent que la mort ſoit un anéantiſſement total. Je défère bien plus au ſentiment de nos pères, qui étoit celui de l'antiquité ; car ils n'auroient pas ſi

(1) Les Epicuriens. Cicéron dans ſon dialogue ſur l'amitié, fait parler ainſi Lélius, à l'égard duquel Epicure n'étoit qu'un moderne. Lélius étoit né trente à quarante ans après la mort d'Epicure.

religieuſement preſcrit ce qui ſe doit aux morts, s'ils avoient cru que les morts ne fuſſent plus ſenſibles à rien. Et le ſentiment pour lequel je me déclare, fut auſſi celui de ces ſavans hommes, qui répandus autrefois dans nos contrées, annoncèrent leur doctrine à la grande (1) Grèce, aujourd'hui déſerte, mais alors floriſſante. Ce fut celui de cet (2) Athénien, que l'oracle d'Apollon reconnut pour le

(1) On appella *grande Grèce*, cette partie de l'Italie, qui fait aujourd'hui le royaume de Naples. Ce fut là que Pythagore, le premier qui ait pris le nom de *philoſophe*, enſeigna ſa doctrine, ſous le règne de Tarquin le Superbe.

(2) Socrate.

plus

plus ſage des hommes. Aſſez incertain preſque ſur tout le reſte ; mais à cet égard ; ſoutenant toujours que nos ames ſont d'une nature divine, qu'au ſortir du corps elles retournent au ciel, & que plus elles ont été innocentes, plus elles y arrivent rapidement.

Toute la vie des philoſophes, diſoit encore Socrate, *eſt une continuelle méditation de la mort.* Car enfin, que faiſons nous, en nous éloignant des voluptés ſenſuelles, de tout emploi public, de toute ſorte d'embarras, & même du ſoin de nos affaires domeſtiques, qui ont pour objet l'entretien de notre corps ? Que faiſons-nous, dis-je, autre choſe, que rappeller notre

eſprit à lui-même, que le forcer à être à lui-même, & que l'éloigner de ſon corps, tout autant que cela ſe peut? Or, détacher l'eſprit du corps, n'eſt-ce pas apprendre à mourir?

Penſons-y donc ſérieuſement, croyez-moi, ſéparons-nous ainſi de nos corps, accoutumons-nous à mourir. Par ce moyen, & notre vie tiendra déjà d'une vie céleſte; & nous en ſerons mieux diſpoſés à prendre notre eſſor, quand nos chaînes ſe briſeront.

Vivre, ou mourir, lequel vaut le mieux? Les dieux immortels le ſavent, mais je crois qu'aucun homme ne le ſait.

SONGE DE SCIPION.

QUAND (1) j'arrivai en Afrique, où, comme vous le ſavez, je fus chargé par le conſul Manilius de commander la quatrième légion ; ma première attention fut de viſiter le roi (2) Maſiniſſa, prince qui pour de juſtes raiſons étoit lié

(1) C'eſt Scipion qui parle. Mais comme inceſſamment il s'agira d'un autre Scipion ; c'eſt une néceſſité de les bien diſtinguer l'un d'avec l'autre. Tous deux eurent le ſurnom d'*Africain*. Celui qui parle ici, étoit fils de *Paul-Emile*. Nous en avons déjà dit un mot ci-deſſus.

(2) Maſiniſſa, roi de Numidie, dont il eſt parlé ci-deſſus.

d'une étroite amitié avec ma famille.

J'aborde ce vieillard, il me tend les bras, il m'arroſe de ſes larmes; & un moment après, ayant levé les yeux au ciel : Souverain ſoleil, dit-il, & autres dieux céleſtes, je vous rends graces à tous de ce qu'avant que de quitter la vie, je vois dans mon royaume, & dans ce palais, Publius Cornélius Scipion, dont le nom ſeul me ravit de joie, tant l'idée de l'honnête-homme & de l'invincible guerrier, qui a rendu ce nom ſi glorieux, eſt pour jamais préſente à mon eſprit.

Je le mis enſuite ſur les affaires de ſon royaume; il me queſtionna

ſur celles de notre république, ainſi ſe paſſa le reſte de la journée à nous entretenir. Sur le ſoir, la table fut ſervie avec une magnificence royale, & nous pouſsâmes la converſation bien avant dans la nuit. Tous ſes diſcours rouloient ſur (1) l'A-

(1) Nous diſons l'*Afiicain* tout court, afin que l'on ne confonde point ce Scipion avec l'autre dont nous parlions tout-à l'heure. Celui-ci, après beaucoup d'autres exploits, porta la guerre en Afrique, où, victorieux d'Aſdrubal & d'Annibal, il força Carthage à demander la paix. C'eſt ce qui le fit ſurnommer l'*Africain*. Il eſt le premier des Romains, à qui l'on ait donné un ſurnom tiré de ſes conquêtes. Mais dans la ſuite, quantité d'autres guerriers, ſans avoir ni les vertus, ni les ſuccès de Scipion, obtinrent que leur orgueil fût flatté de ſemblables titres.

fricain ; il en ſavoit toutes les actions, toutes les paroles remarquables. Enfin nous allâmes nous repoſer ; & comme j'étois fatigué du chemin, & d'avoir veillé ſi tard, je dormis plus profondément qu'à l'ordinaire.

Quelquefois ce qui nous a fort occupés de jour nous revient pendant le ſommeil, & occaſionne des ſonges ſemblables à celui d'Ennius, qui, tout plein d'Homère, & ſans ceſſe parlant de ce poëte, crut le voir en dormant. Pour moi, de même, tout plein de ce que m'avoit dit Maſiniſſa, je crus voir l'Africain. Il m'apparut ſous la forme que je lui connoiſſois, non pour l'avoir vu, mais par ſon portrait. A ſon

aſpect je friſſonnai. Mais lui : Scipion, me dit-il, raſſurez-vous, ne craignez point, & retenez bien ce que vous allez entendre.

Voyez-vous cette Ville (c'étoit Carthage; il me la montroit du haut des Cieux, où je me croyois avec lui, dans un endroit tout ſemé de brillantes étoiles); voyez-vous cette ville, qui forcée par moi à obéir au peuple romain, reſſuſcite nos guerres anciennes, & ne peut vivre dans le repos ? Aujourd'hui, à peine ſorti du rang de ſimple ſoldat, vous la venez attaquer. Avant qu'il ſoit deux ans, vous la détruirez étant conſul ; & ce ſurnom d'Africain, qui juſqu'à préſent ne vous appartient que

comme une portion de mon héritage, vous l'aurez mérité alors par vous-même.

Après la ruine de Carthage, vous recevrez les honneurs du triomphe; vous ſerez cenſeur; vous irez par l'ordre de la république, viſiter l'Egypte, la Syrie, l'Aſie, la Grèce; vous ſerez une ſeconde fois élu conſul, ſans vous être préſenté; & par la deſtruction de Numance, vous terminerez une guerre des plus ſanglantes.

Mais, au retour de cette expédition, après que vous aurez été conduit ſur un char au Capitole, vous trouverez la république agitée par les pratiques de mon (1)

(1) Tibérius Gracchus, qui, étant tribun,

petit-fils ; & c'eſt alors, Scipion, qu'il faudra montrer à votre patrie ce que vous avez de courage, d'eſprit, de prudence.

Je vois les deſtinées de ce tems-là incertaines, pour ainſi dire, de la route qu'elles prendront. Car, quand vous compterez (1) par vos jours huit fois ſept révolutions du ſoleil ; & que l'heure fatale aura

---

excita le peuple à ſe révolter contre le ſénat. Sa mère étoit fille de Scipion l'ancien. C'étoit l'illuſtre Cornélie, qui fut l'ornement de ſon ſiècle par ſon eſprit, & la gloire de ſon ſexe par ſa vertu.

(1) Cinquante-ſix ans. Il mourut effectivement à cet âge là ; ayant été, à ce qu'on croit, empoiſonné par ſa femme, qui étoit ſœur de ce Tibérius Gracchus.

été marquée par le concours de ces deux nombres, dont chacun, mais par diverſes (1) raiſons, eſt regardé comme un nombre parfait; alors vous ſerez l'unique objet, l'unique eſpérance de Rome; c'eſt ſur vous que le ſénat, que tous les bons romains, que nos alliés, que toute l'Italie tournera ſes regards; vous ſerez l'appui de Rome, vous ſeul; enfin, revêtu du pouvoir ſuprême de dictateur,

(1) Quelles ſont ces raiſons? Si ce ſont celles que rapporte Macrobe dans ſon commentaire ſur le ſonge de Scipion, ne les regardons que comme des imaginations creuſes, qui ne pouvant nous être d'aucune utilité, ne méritent pas que l'on daigne s'en inſtruire. Le tems eſt trop cher.

vous rétablirez l'ordre dans l'état, pourvu que vous puiſſiez échapper aux parricides mains de vos proches.

Ici (1) Lélius ayant marqué ſon inquiétude par un cri, & le reſte de la compagnie par de profonds ſoupirs : Je vous en prie, leur dit Scipion avec un ſourire gracieux, ne me réveillez pas; ſilence; écoutez le reſte.

Pour animer votre zèle, ajouta

(1) Lélius, dont l'intime liaiſon avec Scipion eſt ſi connue par le dialogue ſur l'*Amitié*, étoit l'un des interlocuteurs du dialogue *ſur la république*, dont le ſonge de Scipion faiſoit la concluſion. A l'égard des autres interlocuteurs, voyez leurs noms dans les épîtres à Atticus, IV, 16.

l'Africain, ſoyez bien perſuadé qu'il y a dans le ciel, pour tous ceux qui auront travaillé à la conſervation, à la défenſe, & à l'agrandiſſement de la patrie, un lieu marqué, où ils vivront heureux à jamais. Car, de tout ce qui ſe fait ſur la terre, rien n'eſt plus agréable à ce Dieu ſuprême, par qui l'Univers eſt conduit, que ce qu'on appelle des villes, c'eſt-à-dire, des aſſemblées, des ſociétés d'hommes réunies ſous l'autorité des loix. D'ici partent ceux qui les gouvernent, qui les conſervent; & ils reviennent ici.

A ces mots, quoique troublé, moins par l'appréhenſion de la mort, que par l'idée de cette perfidie dont j'étois

j'étois menacé, je ne laiſſai pas de lui demander s'il étoit donc bien vrai que lui, Paulus mon père, & les autres, qu'on croyoit morts, fuſſent vivans ?

Oui ſans doute, reprit l'africain ; & ceux-là ſeuls ſont vivans, qui délivrés des liens du corps, s'en ſont ſauvés, comme d'une priſon. Mais ce que vous autres vous appelez vivre, c'eſt être mort. Regardez, voilà que Paulus (1) votre père vient à vous.

Je le vis. A l'inſtant mes larmes

(1) Paul Emile, ſurnommé le *Macédonique*, pour avoir vaincu Perſée, roi de Macédoine, & fait de ſon royaume une province du peuple Romain.

coulèrent en abondance. Mais lui, en m'embraſſant, & me baiſant : Ne pleurez point, me diſoit-il. Pour moi, dès que mes pleurs me laiſsèrent la liberté de parler : O mon père! m'écriai-je, vous, dont la ſainteté, dont les vertus ſont l'objet de ma vénération! puiſque la véritable vie n'eſt que dans ces lieux, comme je l'apprens de l'africain, que fais-je donc plus longtems ſur la terre? Pourquoi ne pas me hâter de vous rejoindre?

A moins, me répondit-il, que ce Dieu, dont le temple eſt tout ce que vous découvrez ici, n'ait lui-même briſé les chaînes qui vous lient à votre corps, vous ne ſauriez être admis en ces lieux. Car

les hommes ont reçu l'être à une condition, qui eſt de travailler à la conſervation du globe, que voilà au milieu de ce temple, & que l'on appelle la terre. Ils ont une ame, portion de ces feux éternels, que vous nommez étoiles, aſtres, qui ſont des corps ſphériques, animés par des intelligences divines, & dont la révolution ſe fait avec une prodigieuſe rapidité. Vous donc, mon fils, & tous ceux qui ont de la religion, vous devez conſtamment retenir votre ame dans le corps où elle a ſon poſte; & ſans l'ordre exprès de celui qui vous l'a donnée, ne point ſortir de cette vie mortelle; parce qu'autrement vous paroîtriez avoir voulu

ſecouer l'emploi, dont la volonté divine vous a chargé. Ainſi ce que vous avez à faire préſentement, c'eſt d'imiter l'africain votre aïeul, & moi votre père ; de cultiver à notre exemple la juſtice ; d'aimer vos parens & vos amis, mais votre patrie plus que tout le reſte. Voilà par où l'on arrive au ciel, & dans cette aſſemblée de gens, qui, après avoir vécu ſur la terre, maintenant dégagés de leur corps, habitent le lieu que vous voyez.

Il me parloit (1) de ce cercle brillant, que ſon éclatante blancheur fait remarquer entre toutes

(1) Scipion reprend ici la parole, & l'on ne ſait plus ce que devient ſon père.

les conſtellations, & que vous appelez *le cercle* (1) *de lait*, comme les Grecs vous l'ont appris.

Promenant de-là mes yeux ſur le reſte de l'univers, je n'y découvrois que du beau, du merveilleux. J'y voyois des étoiles qui n'ont jamais (2) été apperçues d'ici; &

(1) On dit en françois, *la voie laëtée*; & populairement, *le chemin de ſaint Jacques*. C'eſt un amas d'étoiles, qui par leur proximité & par leur arrangement, tracent dans le ciel une eſpèce de chemin. Voyez ſur ce ſujet les diverſes opinions des anciens, dans l'ouvrage attribué à Plutarque, *de Plac. Philoſ.* III, 1.

(2) Il y a des étoiles ſi éloignées de nous, que nous ne ſaurions les voir. C'eſt ce que prouve l'invention moderne du téleſcope, à

toutes, ſoit celles-là, ſoit les autres qui nous ſont connues, je les voyois d'une grandeur que jamais nous n'avons imaginée. La moindre, qui étoit la plus éloignée du ciel, & la plus proche de la terre, ne brilloit que d'une lumière d'emprunt. A l'égard des autres globes, ils ſurpaſſoient (1) de beaucoup

---

l'aide duquel on a découvert beaucoup d'étoiles, qui n'étoient pas connues des anciens.

(1) On ne ſauroit dire préciſément de quelle grandeur eſt une étoile. Pour en juger par les règles de l'optique, il faudroit ſavoir juſte à quelle diſtance eſt de la terre l'étoile qu'on veut meſurer. Le ſavant M. Huygens, prétend qu'un boulet de canon emploieroit près de 70000 ans pour parve-

en grandeur le globe de la terre. Mais pour celui-ci, il me parut bien ſi petit, que notre empire, dont l'étendue n'en occupe que comme un point, me fit pitié.

Je continuois à regarder fixement la terre. Juſqu'à quand, me dit l'africain, aurez-vous l'eſprit attaché ſur cet objet? Quoi! les temples ſuperbes, où vous voici, ne méritent pas votre attention? Voyez comme le tout eſt compoſé (1) de

---

nir juſqu'aux étoiles fixes; & il ſuppoſe que ce boulet, allant toujours de la même viteſſe, parcourt environ cent toiſes en une ſeconde. Ainſi c'eſt trois mille ſix cens toiſes par heure. L'imagination ſe perd dans ce calcul.

(1) Pour tout commentaire, il ne faut

neuf cercles, ou plutôt de neuf globes, l'un deſquels eſt ce globe céleſte, qui, placé au-deſſus de tous les autres, les embraſſe tous, & les ſoutient de tous côtés. A celui-là ſont attachées les étoiles fixes, qui de toute éternité ſe meuvent dans le même ſens que ce premier ciel. Plus bas ſont ſept autres globes, qui ont un mouvement de rétrogradation. Un de ces globes eſt celui que les habitans de la terre appellent Saturne. Un autre nommé Jupiter, dont les influences ſont favorables & ſalutaires aux hommes. Après on voit le feu étincelant & terrible, que

---

qu'avoir ici une ſphère devant les yeux.

vous appelez Mars. Preſqu'au milieu de ce grand eſpace, vous voyez le ſoleil qui eſt le conducteur & le chef des autres planètes, l'intelligence & la règle de l'univers, & dont la grandeur eſt telle, que de ſes rayons, il éclaire, il remplit tout. A ſa ſuite, & comme pour l'accompagner, ſont Vénus & Mercure. Vous avez enfin la lune, dont le globe n'a de lumière que ce qu'il en reçoit du ſoleil. Au-deſſous il n'y a plus rien, qui ne ſoit corruptible & mortel; ſi ce n'eſt les ames humaines, préſent des dieux. Au-deſſus de la lune tout eſt (1)

(1) On peut conclure de-là, que Cicéron n'étoit pas pour la pluralité des mondes

éternel. Quant à la terre, qui eſt le neuvième globe, & qui occupe le centre, elle n'a point de mouvement; elle eſt placée au lieu le plus bas; & c'eſt où tendent naturellement tous les corps entraînés par leur poids.

J'étois ſaiſi d'étonnement à la vue d'un tel ſpectacle. Quand je me fus un peu remis : Mais, dis-je à l'africain, quel eſt ce ſon ſi éclatant & ſi agréable, dont j'ai l'oreille remplie? C'eſt, dit-il, l'harmonie

---

peuplés. Car, s'il n'y a point de corruption au-deſſus de la lune, il n'y a donc point de génération, & par conſéquent point d'animaux. A l'égard de la lune, beaucoup d'anciens la croyoient habitée comme la terre. Voyez *Acad.* II, 39.

qui réſulte du mouvement des ſphè-
res; & qui compoſée (1) d'inter-

(1) « Cicéron, conformément au ſyſtême » imaginaire de Pythagore, compare ici les » mouvemens des ſept planètes, & de l'orbe » des étoiles fixes, (ce qui remplit le nom- » bre de huit) aux vibrations ou ébranle- » mens de huit cordes, qui compoſoient » l'ancien inſtrument appellé *octacorde*, for- » mé de deux *tétracordes* disjoints, ou de » huit cordes en tout, qui, dans le genre » diatonique, rendoient ces huit ſons de » notre muſique, *mi*, *fa*, *ſol*, *la*, *ſi*, *ut*, » *ré*, *mi*; en ſorte que la lune, la plus » baſſe des planètes, répond au *mi*, le plus » grave des huit ſons; Mercure, au *fa*; Vé- » nus, au *ſol*; le Soleil, au *la*; Mars, au *ſi*; » Jupiter, à l'*ut*; Saturne, au *ré*; & l'orbe » des étoiles, qui eſt le plus élevé de tous, » au *mi*, le ſon le plus aigu, & faiſant l'oc-

valles inégaux, mais pourtant distingués l'un de l'autre suivant de justes proportions, forme régulièrement par le mélange des sons aigus avec les graves, différens concerts. Il n'est pas possible en effet, que de si grands mouvemens se fassent sans bruit; & c'est conformément aux loix naturelles, que des deux extrêmes

» tave avec le plus grave. Ces huit sons, » comme l'on voit, sont séparés de huit in- » tervalles, suivant certaines proportions; » de manière que du *mi* au *fa*, se trouve la » distance d'un demi ton; du *mi* au *sol*, celle » d'une tierce mineure; du *mi* au *la*, celle » d'une quarte; du *mi* au *si*, celle d'une » quinte; du *mi* à l'*ut*, celle d'une sixte mi- » neure; & du *mi* au *ré*, celle d'une sep- » tième mineure; lesquels avec l'octave font » en tout sept accords.

où ſe termine l'aſſemblage de tous ces intervalles, l'un fait entendre le ſon grave, & l'autre le ſon aigu. Par cette raiſon, l'orbe des étoiles fixes, comme le plus élevé, & dont le mouvement eſt le plus rapide, doit rendre un ſon très-aigu; pendant que l'orbe de la lune, comme le plus bas de tous ceux qui ſe meuvent, doit rendre un ſon des plus graves. Car pour la terre, dont le globe fait le neuvième, elle demeure immobile, & toujours fixe au plus bas lieu, qui eſt le centre de l'univers. Ainſi les révolutions de ces huit orbes, deux deſquelles ont même puiſſance, produiſent ſept différens ſons; il n'y a preſque rien dont le nom-

bre ſepténaire ne ſoit le nœud.

On a imité cette harmonie céleſte, ſoit avec des inſtrumens, ſoit avec la voix; & les grands muſiciens (1) ſe ſont par-là ouvert un chemin pour revenir ici; de même que tous ces ſublimes génies, qui pendant le cours d'une vie mortelle ont cultivé les ſciences divines.

Que ſi cette harmonie ne s'entend point ſur la terre, c'eſt qu'un ſi grand bruit a rendu les hommes ſourds. Auſſi le ſens de l'ouïe eſt le plus foible & le plus obtus de tous les ſens. Il eſt arrivé de même au peuple qui habite auprès des

(1) Amphion, Linus, Orphée, &c.

cataractes du Nil, d'être assourdi par l'épouvantable bruit que fait ce fleuve en se précipitant du haut des montagnes. Et quant à ce prodigieux son, que toutes les sphères ensemble forment en se mouvant avec tant de rapidité, vos oreilles ne sont non plus capables de le recevoir, que vos yeux de soutenir l'éclat du soleil, si vous le regardez fixement.

Tout en m'occupant de ces merveilles, je ne laissois pas de jeter toujours de tems en tems les yeux sur la terre. Vos regards, me dit l'africain, cherchent encore, à ce que je vois, l'habitation des mortels. Mais quoi ? puisqu'elle vous paroît si petite, comme effective-

ment elle l'eſt, n'ayez pour elle que du mépris, & ne regardez jamais que le ciel. Qu'eſt-ce après tout que cette renommée, & de quel prix eſt cette gloire, où il vous eſt poſſible d'atteindre? Vous voyez que la terre eſt peuplée dans un bien petit nombre d'endroits, qui ſont chacun de peu d'étendue, & ſi fort coupés par de vaſtes ſolitudes, qu'ils nous paroiſſent d'ici comme des taches répandues de loin en loin ſur votre globe. Tellement que ceux qui habitent la terre, diſperſés comme ils le ſont, & non point ſur une même ligne, mais ceux-ci d'un côté, ceux-là de l'autre, ne peuvent avoir de commerce enſemble, ni par

conſéquent être utiles à votre gloire. Remarquez auſſi ces zones, qui partagent le globe terreſtre. Vous en voyez deux, qui ſont les plus éloignées l'une de l'autre, & préciſément ſous les deux pôles, aſſiégées de glaces & de frimats. Au milieu eſt la plus grande, brûlée par l'ardeur du ſoleil. Il n'y (1) en

(1) Virgile, *Georg.* I, 233; Ovide, *Metam.* I, 49; Pline, II, 69; tous les anciens, en un mot, étoient perſuadés que des cinq zones il n'y en avoit que deux d'habitées, ni même d'habitables. Leur ignorance à cet égard, ceſſera de nous étonner, ſi nous conſidérons qu'aujourd'hui encore, malgré les ſecours du commerce & de la navigation, nous ne connoiſſons pas, à beaucoup près, tout ce qu'il y a de pays habités. Ces ſortes de découvertes ſont l'ou-

a d'habitables que deux ; l'auſtrale, qui eſt occupée par vos antipodes, avec leſquels vous n'avez nulle communication ; & la ſeptentrionale, qui eſt celle où vous êtes ſitués. Or jugez combien eſt mince la portion qui vous en revient. Car, à prendre tout ce que contient votre zone, qui a quelque largeur au milieu, mais qui eſt fort ſerrée aux deux extrémités, cela ne fait qu'une eſpecè de petite iſle, entourée de cette mer que vous appelez l'Atlantique, la grande mer, l'Océan ; & dont, malgré ces titres pompeux, vous voyez

---

vrage, non de l'eſprit humain, mais du temps & du haſard.

quelle eſt la petiteſſe. Votre renommée, ou celle de quelqu'autre romain, a-t-elle jamais pu, de ces pays que vous connoiſſez, paſſer au-delà (1) du Caucaſe ou du Gange, montagne & fleuve que vous avez là ſous les yeux? Qui, dans le reſte de l'orient, & aux extrémités de l'occident, du ſeptentrion, du midi, entendra parler de Scipion? Toutes ces parties de la terre n'étant donc à compter pour rien par rapport à vous, comprenez à quoi ſe réduit l'eſpace, que votre ambition ſe propoſe de remplir.

(1) *Le Caucaſe*, montagne de la Colchide, vers l'embouchure du Phaſe.

Le Gange, fleuve de l'Inde.

Mais de plus, ceux qui parleront de vous, combien de tems en parleront-ils? Quand même la génération ſuivante auroit envie de tranſmettre à une génération plus éloignée, les éloges qu'elle aura entendu faire de nous; il n'eſt pas poſſible que notre gloire ſoit, je ne dis pas éternelle, mais de quelque durée, à cauſe des inondations & des incendies, que le cours de la nature doit néceſſairement amener.

Que vous importe d'ailleurs, d'avoir un nom parmi les hommes qui vous ſuivront, puiſque ceux qui vous ont précédé, dont le nombre n'eſt pas moindre, & dont le mérite certainement a été ſupé-

rieur, n'ont point parlé de vous?

Ajoutons que tous ceux qui peuvent jamais vous connoître, ne ſauroient faire que votre mémoire vive ſeulement l'eſpace d'une année. On appelle en termes populaires une année, ce que le ſoleil, qui n'eſt qu'un aſtre ſeul, met de tems à faire ſon cours. Mais l'année vraiment complette, eſt celle où généralement tous les aſtres revenus au même point d'où ils étoient partis, ramènent après un long intervalle de tems le même plan du ciel tout entier. Je n'oſe preſque dire combien pour cela il faut de ce que vous appellez ſiècles. Autrefois, lorſque l'ame de Romulus pénétra dans ces lieux,

il y eut ſur la terre une éclipſe de ſoleil. Quand tous les aſtres, toutes les planètes ſe retrouvant dans la même poſition, il arrivera que le ſoleil au même point, au même tems, s'éclipſera tout de nouveau, alors vous aurez une année complette. Or ſachez que préſentement (1) vous n'en avez pas en-

(1) En ſuppoſant que l'époque de ce ſonge eſt l'année du conſulat de Manilius, & que Romulus, ſelon le P. Petau, mourut l'an de Rome 38, on trouve 568 ans, & puiſque cet eſpace de temps ne faiſoit pas encore la partie d'une grande année, cela juſtifie ce que l'on rapporte de Cicéron dans le dialogue intitulé : *Des cauſes de la corruption de l'Eloquence*, chap. 16, que ſelon lui cette grande année n'arrive qu'au bout de 12854 ans.

core la vingtième partie de révolue.

Perdez-vous donc l'eſpérance de revenir dans ces temples, l'unique objet des grandes ames ? Que vous reſte-t-il dès-lors, & qu'eſt-ce que cette gloire humaine, dont à peine la durée embraſſe quelque petite partie d'une année?

Vos regards, au contraire, vos vœux ſe portent-ils à cette demeure éternelle ? Que les diſcours du vulgaire ne faſſent point d'impreſſion ſur vous : ne fondez point votre eſpoir ſur des récompenſes terreſtres : il faut que la vertu elle-même vous attire par ſes propres charmes au veritable honneur. On parlera de vous dans le monde ; c'eſt l'af-

faire des autres, de voir comment ils en doivent parler. Mais enfin leurs diſcours, quels qu'ils ſoient, ne paſſent pas les bornes étroites des régions que vous voyez. Et d'ailleurs, nulle réputation durable. A meſure que les hommes meurent, les noms qui leur étoient connus, ſe perdent & ſont éteints par l'oubli de la poſtérité.

Pour moi, lui dis-je alors, quoique depuis mon enfance, marchant ſur vos traces, & ſur celles de mon père, je n'aye pas dégénéré; cependant puiſque l'entrée du ciel eſt ouverte à ceux qui ont bien ſervi leur patrie, déſormais la vue d'une ſi grande récompenſe me fera redoubler mes efforts.

Oui,

Oui, reprit-il, vous le devez; & tenez pour certain, que votre corps eſt tout ce qu'il y a de mortel en vous. Quand je dis *vous*, je n'entens pas cette figure qui nous tombe ſous les ſens. Tout homme eſt ce qu'il eſt, non par ſon corps, mais par ſon eſprit. Apprenez, cela étant, que vous êtes un Dieu; parce qu'effectivement c'eſt être un Dieu que de poſſéder en ſoi la vie & le ſentiment; que d'être capable de mémoire & de prévoyance; que d'avoir ſur le corps, à la conduite duquel on eſt prépoſé, tout autant d'empire, qu'en a le ſouverain Dieu ſur l'univers. Auſſi maître de gouverner ce corps fragile, & de le mouvoir à votre gré, que

l'eſt ce Dieu éternel de gouverner & de mouvoir l'univers, qui, à certains égards, n'eſt pas moins (1) corruptible que votre corps.

Un être qui ſe meut toujours, exiſtera toujours. Mais celui qui donne le mouvement à un autre, & qui le reçoit lui-même d'un autre, ceſſe néceſſairement d'exiſter, lorſqu'il perd ſon mouvement. Il n'y a donc que l'être mû par ſa propre vertu, qui ne perde jamais

(1) Tous les anciens croyoient l'univers incorruptible, quant à la matière, c'eſt-à-dire, ils croyoient que la matière dont il eſt compoſé, ne pouvoit être anéantie. Mais la plupart, & les Stoïciens principalement, le tenoient corruptible & périſſable, quant à la forme. Voyez *de Plac. Philoſ.* II, 4.

ſon mouvement, parce qu'il ne ſe manque jamais à lui-même. Et de plus il eſt pour toutes les autres choſes qui ont du mouvement, la ſource & le principe du mouvement qu'elles ont.

Or qui dit principe, dit ce qui n'a point d'origine. Car c'eſt du principe que tout vient, & le principe ne ſauroit venir de nulle autre choſe. Il ne ſeroit pas principe, s'il venoit d'ailleurs. Et n'ayant point d'origine, il n'aura par conſéquent point de fin. Car il ne pourroit, étant détruit, ni être lui même reproduit par un autre principe, ni en produire un autre, puiſqu'un principe ne ſuppoſe rien d'antérieur.

Ainſi le principe du mouvement eſt dans l'être mû par ſa propre vertu; principe qui ne ſauroit être, ni produit, ni détruit. Autrement il faut que le ciel & la terre ſoient bouleverſés, & qu'ils tombent dans un éternel repos, ſans pouvoir jamais recouvrer une force, qui, comme auparavant, les faſſe mouvoir.

Il eſt donc évident, que ce qui ſe meut par ſa propre vertu, exiſtera toujours. Et peut-on nier que la faculté de ſe mouvoir ainſi, ne ſoit un attribut de l'ame? Car tout ce qui n'eſt mû que par une cauſe étrangère, eſt inanimé. Mais ce qui eſt animé, eſt mû par ſa propre vertu, par ſon action inté-

rieure. Telle eſt la nature de l'ame, telle eſt ſa propriété. Donc l'ame, étant de tout ce qui exiſte, la ſeule choſe qui ſe meuve toujours elle-même; concluons de là qu'elle n'eſt point née, & qu'elle ne mourra jamais.

Occupez-la dignement. Rien de mieux, que de travailler au ſalut de la patrie. Une ame, que ces ſortes de ſoins auront occupée, revient d'un vol plus rapide dans ce lieu-ci, qui eſt ſon véritable ſéjour.

Vous lui donnerez encore plus d'agilité, ſi, pendant qu'elle eſt renfermée dans le corps, vous faites que ſouvent elle en ſorte par la contemplation des objets céleſ-

tes, & qu'elle ait le moins qu'il ſe puiſſe de commerce avec les ſens.

A l'égard de ces ames ſervilement livrées au plaiſir, & qui, pour n'écouter que la voix des paſſions, eſclaves de la volupté, auront violé toutes les loix, & divines, & humaines; leur partage, lorſqu'elles ſortiront du corps, ſera d'errer autour de la terre, & de n'obtenir qu'après une punition de pluſieurs ſiècles, leur retour en ces lieux.

Après ces paroles, l'africain diſparut; & moi, je me réveillai.

PENSÉES DIVERSES.

ON n'auroit eu beſoin, ni de préceptes, ni d'étude, ſi l'homme naiſſoit avec la faculté de bien voir la nature elle-même, & quel chemin cet excellent guide voudroit nous faire tenir. Mais elle ne nous donne que de foibles lueurs, qui bientôt viennent à être ſi fort obſcurcies par la corruption des mœurs, & par de fauſſes idées, que le flambeau de la nature ne paroît plus. Ces ſemences de vertu, avec leſquelles nous naiſſons, ſuffiroient pour nous rendre la vie heureuſe, ſi nous leur laiſſions la liberté de croître & de fructifier.

Mais à peine reſpirons-nous, que c'eſt pour ne rien voir, pour ne rien entendre, qui ne ſoit pernicieux. Vous diriez que nous ſuçons l'erreur avec le lait de la nourrice. Remis entre les mains de nos parens, & livrés enſuite à des maîtres, nous recevons tant de mauvaiſes impreſſions, qu'enfin la force du préjugé l'emporte ſur les principes de la nature, & le menſonge ſur la vérité. Joignez à cela les poëtes; on ſe laiſſe prévenir d'une haute eſtime pour leur ſavoir, on les écoute, on les lit, on les apprend par cœur, & leurs leçons ne s'oublient point. Joignez-y encore la principale école, qui eſt le monde; c'eſt bien là que nous

achevons de nous gâter l'eſprit, & que nous perdons abſolument de vue la nature, parmi cette multitude d'hommes, qui tous, d'un commun accord, ſe portent au mal.

Que les grands ſoient un modèle pour le public. Tout ira bien, ſi cela eſt. Pour infecter la ville entière, il ſuffit que leurs paſſions & leurs vices éclatent; comme auſſi, pour y mettre la réforme, c'eſt aſſez qu'ils ſe contiennent. On reprochoit à Lucullus, homme du premier rang, d'avoir ſi magnifiquement bâti à Tuſculum, & là-deſſus il fit une réponſe qu'on trouvoit fort belle; Qu'il avoit pour voiſins, plus haut, un chevalier

romain, & plus bas, le fils d'un affranchi, leſquels étant ſuperbement logés tous les deux, on pouvoit bien lui paſſer ce qui n'étoit pas défendu à des gens de moindre condition. Mais, Lucullus, ne voyez-vous pas que c'eſt vous qui leur en avez fait naître l'idée, dont, ſi votre exemple ne les autoriſoit pas, on leur feroit un crime ? Verroit-on tranquillement, que des gens de cette ſorte euſſent des maiſons de campagne remplies de ſtatues & de tableaux, qui appartiennent, ou à des monumens publics, ou à des temples? Quel ſoulèvement contre un tel déſordre, ſi ceux qui devroient l'arrêter n'y tomboient pas eux-mêmes ? Car,

que les grands s'écartent de la règle, c'eſt un mal, qui, tout conſidérable qu'il eſt par lui-même, l'eſt infiniment plus, en ce qu'ils ont quantité d'imitateurs.

Rappelez-vous la mémoire des tems paſſés, & vous verrez que ce qu'ont été les grands, le reſte des citoyens l'a toujours été. Quelque changement qu'il y ait eu dans les mœurs des grands, le peuple s'y eſt conformé. Et cette obſervation eſt bien plus certaine que celle de Platon, qui prétend qu'un nouveau genre de muſique eſt capable d'altérer les mœurs. Pour moi, je crois que cela eſt attaché à la manière dont vivent les grands. Ainſi les grands qui vivent mal, ſont

doublement pernicieux à l'état ; car non-ſeulement ils ont des vices, mais ils les communiquent ; non-ſeulement ils ſont corrompus, mais ils corrompent ; & l'exemple qu'ils donnent, eſt pire que le mal qu'ils commettent.

Platon, ce beau génie, & ce ſavant homme, diſoit, qu'enfin un jour les peuples ſeroient heureux, s'il arrivoit ou que des ſages fuſſent choiſis pour gouverner, ou que la ſageſſe fût la ſeule étude, le ſeul objet de ceux qui gouvernent. Qu'en effet, pour opérer le ſalut public, il faut que la ſageſſe & la puiſſance ſoient réunies.

On demandoit à Socrate, ſi le fils de Perdiccas, Archelaüs, qui paſſoit

paſſoit alors pour l'homme le plus heureux, étoit heureux en effet. *Je n'en ſais rien*, dit-il, *car je ne lui ai jamais parlé.* Quoi? vous n'avez point d'autre règle pour en juger? *Aucune.* Vous ne pourriez donc pas dire non plus, ſi le grand roi de Perſe eſt heureux? *Hé le pourrois-je, puiſque j'ignore à quel point il eſt ſavant, & homme de bien?* Prétendez-vous que ce ſoit là ce qui fait la félicité? *Oui, ſans doute, je crois les gens de bien, heureux; & les méchans, malheureux.* Archelaüs l'eſt donc? *Oui certainement, s'il eſt injuſte.*

Puiſque la nature ſe contente de peu, à quoi bon une table ſervie avec ſomptuoſité, & avec profu-

ſion? Car ne ſait-on pas que le meilleur aſſaiſonnement, c'eſt l'appétit? Darius, dans ſa déroute, réduit à boire d'une eau bourbeuſe & infectée par des corps morts, dit qu'il n'avoit jamais bu avec tant de plaiſir. C'eſt qu'il n'avoit jamais bu, preſſé par la ſoif. Ptolémée, de même, n'avoit jamais connu la faim, lorſqu'en parcourant l'Egypte, un jour qu'il n'avoit pas ſes gens avec lui, il ne trouva dans une cabane que du pain bis, qui lui parut le plus délicieux mets, dont il eût goûté de ſa vie.

Toute connoiſſance eſt bouchée par mille difficultés; & les choſes ſont tellement obſcures d'elles-

mêmes, nous n'avons que de ſi foibles moyens pour en juger, que les hommes les plus doctes qu'il y eut jamais, ont craint, & avec raiſon, de manquer le but qu'ils ſe propoſoient. Mais ils ne laiſsèrent pourtant pas de continuer leurs recherches ; & nous, de même, ſans perdre courage, nous continuerons les nôtres. Le ſeul motif qui nous engage à diſputer, & pour & contre, c'eſt afin que ces diſcuſſions enfantent la vérité, ou du moins ce qui en approche le plus. Et ſi nous différons de ceux qui prétendent la poſſéder, ce n'eſt qu'en ce qu'ils croient voir dans leurs opinions une certitude abſolue ; tandis que nous,

dans les nôtres, nous ne voyons qu'une certaine probabilité, qui peut bien nous ſervir de règle, mais qui ne fait pas une conviction.

Toujours maîtres de nos jugemens, nous conſervons une parfaite liberté, & nous ne connoiſſons point l'obligation de ſoutenir des ſentimens, qui nous aient été dictés, &, pour ainſi dire, commandés.

Quant aux autres, ils ſe trouvent liés à un parti, avant que d'avoir pu diſcerner ſi c'eſt le bon. Ou gagnés par un ami, dans un âge qui n'eſt capable de rien, ou ſéduits par le diſcours du premier maître qu'ils entendent, ils jugent

de ce qu'ils ne conçoivent pas, & ils embraſſent une ſecte au haſard, comme dans une tempête nous embraſſons le premier rocher, où les vents & les flots nous jettent.

Quelqu'un, dont le grand ſavoir, diſent-ils, leur étoit connu, a mérité toute leur confiance. Je les en louerois, s'ils avoient pu, étant ignorans eux-mêmes, ſe connoître au ſavoir de quelqu'un. Car, pour pouvoir décider qu'un homme eſt ſavant, il faut qu'on ſache beaucoup. Et quand même ils l'auroient pu, encore falloit-il ſe mettre au fait, & ſavoir ce que penſent les autres ſectes; au lieu de ſe rendre au premier mot d'un homme ſeul. Mais la plu-

part des gens, je ne ſais pourquoi, aiment mieux ſe tromper, & combattre opiniâtrément pour une opinion de leur goût, que de chercher ſans entêtement la vérité.

Ainſi que les loix ſont au-deſſus des magiſtrats, les magiſtrats ſont au-deſſus du peuple; & l'on peut dire avec vérité, que le magiſtrat eſt une loi parlante; & la loi, un magiſtrat muet.

On demande trois choſes d'un ſénateur. Qu'il aſſiſte; car plus l'aſſemblée eſt nombreuſe, plus les délibérations en ont de poids & d'éclat. Qu'il parle à ſon rang, c'eſt-à-dire, lorſqu'il eſt interrogé. Qu'il preſcrive des bornes à ſon diſcours; car la préciſion eſt un

grand mérite, non-ſeulement dans le ſénateur, mais même dans l'orateur.

Plus on eſt honnête-homme, plus on a de peine à ſoupçonner les autres de ne l'être pas.

Un effet ſingulier de la nature, & de cette raiſon qu'elle a donnée en partage à l'homme, c'eſt qu'il eſt de tous les animaux le ſeul qui ait une idée de l'ordre, de la décence, d'une règle à obſerver dans les actions & dans les diſcours. Auſſi eſt-il le ſeul, qui dans les objets dont les ſens peuvent juger, ſoit touché du beau, & ſache ce que c'eſt qu'agrément, ce que c'eſt que juſteſſe des proportions. Et ces mêmes idées, dont ſes yeux ſont

frappés, ſa raiſon les lui fait appliquer aux opérations de l'ame. Il conçoit que la beauté, la règle, l'ordre ſont encore bien plus à ménager dans ſes projets, dans ſes démarches; & attentif à n'oublier jamais la décence, à ne montrer aucune foibleſſe, il ne ſe permet de rien penſer, de rien faire d'irrégulier.

Un coup, que Spurius reçut dans une bataille, l'avoit rendu boiteux à un point qu'il ſe faiſoit une peine de paroître en public. *Paroiſſez*, lui dit ſa mère, *afin que chaque pas que vous ferez, mon cher enfant, vous faſſe reſſouvenir de votre bravoure.*

Je ne ſuis jamais moins ſeul

qu'etant ſeul, ni plus occupé que quand je n'ai rien à faire, diſoit ſouvent celui des Scipions, qui le premier a porté le nom d'Africain. On lit cela dans Caton. Par ces belles paroles, ſi dignes d'un grand homme, & d'un homme ſage, on voit que Scipion, ne connoiſſant point l'oiſiveté, employoit ſon loiſir à méditer des projets; & ſe parlant à lui-même, n'avoit pas beſoin de compagnie pour avoir de l'entretien. Ainſi le manque d'occupation, & la ſolitude, deux choſes qui rendent les autres pareſſeux, étoient un aiguillon pour lui.

Je ne comptai jamais pour de véritables biens, ni les tréſors, ni les palais, ni ces places qui nous

donnent un grand crédit, ou qui nous mettent l'autorité en main, ni ces plaiſirs dont les hommes ſont eſclaves. J'ai toujours vu que la même avidité ſe conſervoit au milieu de l'abondance; car la ſoif des paſſions ne raſſaſie, ne s'étanche jamais; & l'on eſt tourmenté, non-ſeulement par l'envie d'acquérir, mais par la crainte de perdre. Auſſi n'approuvé-je pas fort nos ancêtres, qui étoient la vertu même, d'avoir donné le nom de *biens* à des richeſſes frivoles & périſſables: eux, dont la conduite faiſoit aſſez voir qu'ils en jugeoient tout autrement. Un bien pourroit-il être nuiſible quelquefois? ou l'homme qui poſsède abondamment ce qui

eſt bon, pourroit-il lui-même n'être pas bon? Or ces prétendus biens ſont de nature à être le partage du crime, & la ruine de la vertu. Qu'on me trouve donc ridicule, ſi l'on veut; je ne laiſſerai pas d'écouter la droite raiſon, plutôt que les préjugés vulgaires; je ne dirai point d'un homme qui perd ſes troupeaux, ou ſes meubles, qu'il perd ſes biens, & ſouvent je répéterai avec éloge la réponſe, je crois, de Bias, l'un des ſept ſages. Après la priſe de Prière ſa patrie, les vaincus, en fuyant, tâchoient d'emporter une partie de leurs effets. Quelqu'un l'avertit d'en faire autant. *Auſſi fais-je*, dit-il, *j'emporte tout ce qui eſt à moi.* Il

ne regardoit pas ſeulement comme quelque choſe qui fût à lui, ces jouets de la fortune, que nous oſons appeller des biens. Qu'eſt-ce donc, me direz-vous, qui mérite ce nom? Je ne reconnois pour tel que ce qui eſt conforme à la juſtice, à l'honneur & à la vertu.

Voyons d'abord ce que nous voulons être; quel genre de vie nous voulons embraſſer. Rien de ſi difficile que de bien prendre ſon parti. On eſt jeune, on n'a point encore le jugement formé, chacun ſe tourne du côté où ſon goût le porte. Ainſi l'engagement ſe trouve pris avant que l'on fût capable de juger quel auroit été le

mieux. Xénophon raconte qu'à l'âge où le poil vient au menton, âge où il eſt naturel qu'on faſſe choix d'un état, l'Hercule (1) de Prodicus alla dans un déſert, où deux routes ſe préſentèrent à lui, celle de la volupté & celle de la vertu. Qu'à la vue de ces deux routes, aſſis & rêveur, il fut long-tems à examiner laquelle méritoit la préférence. Je veux bien croire cela d'Hercule, fils de Jupiter; mais ce n'eſt pas ce qui ſe pratique communément. On cherche à ſe mouler ſur quelqu'un, & on a envie de faire comme on voit que d'autres ont fait.

(1) C'eſt-à-dire, ſelon ce qui eſt rapporté d'Hercule par le ſophiſte Prodicus.

Pour nous déterminer avec ſageſſe, nous avons premièrement à conſulter nos diſpoſitions naturelles; & ſecondement, la ſituation de notre fortune. Mais nos diſpoſitions ſur-tout; car elles ſont bien moins capables de changer.

Philippe, roi de Macédoine, fut un conquérant moins fameux que ſon fils; mais il l'emporta de beaucoup en bonté, en humanité. Jamais la vraie grandeur ne ſe démentit en lui, au lieu que dans la vie de ſon fils il y eut de vilaines taches. On a bien raiſon de nous dire, que plus nous ſommes au-deſſus des autres, plus il nous convient d'être modeſtes & retenus.

Reſpectons les hommes, & non-

ſeulement les honnêtes gens, mais le public en général. Pour mépriſer ce qu'il penſe de nous, il faut plus que de l'orgueil; il faut ne conſerver pas un reſte de probité & d'honneur.

Xerxès, à qui la fortune avoit prodigué toutes ſes faveurs, puiſſantes armées, flottes nombreuſes, tréſors inépuiſables, n'étant pas encore ſatisfait, propoſa un prix à qui pourroit trouver un nouveau plaiſir. On lui en trouva, dont il ne fut pas encore content, parce qu'en effet la ſoif du plaiſir eſt inſatiable. Pour moi, je ſouhaiterois qu'en propoſant auſſi une récompenſe, on pût exciter quelqu'un à découvrir une nouvelle raiſon, qui

achevât de nous convaincre, que pour vivre heureux, il ne faut qu'être vertueux.

Par ce faſtueux, par cet inſolent récit que vous (1) faites de vos richeſſes, croyez-vous perſuader qu'il n'y ait que vous de riche? Juſte ciel! je me ſerois cultivé l'eſprit en pure perte? Vous ſeul êtes riche? Mais, ſi vous ne l'étiez pas? Mais, ſi même vous étiez pauvre? Car qu'eſt-ce qu'on entend par un homme riche? Je m'imagine qu'on veut dire quelqu'un à qui ſon bien ſuffit pour vivre honorablement, & dont les déſirs ſe

(1) On croit que ceci regardoit Craſſus, le plus riche particulier de ſon tems.

bornent à ce qu'il a. Vos immenſes revenus, & l'idée qu'on en peut avoir, ne décident pas de votre opulence. Votre cœur en peut décider lui ſeul. Rien ne le tente, il ne connoît nul beſoin, il eſt raſſaſié, ou du moins content? Vous êtes riche, je l'avoue. Mais ſi vous êtes d'une avidité qui fait qu'aucune manière de gagner ne vous paroît honteuſe, à vous qui êtes d'un rang pour lequel (1) il n'y en a point d'honnête; ſi tous les jours c'eſt quelque fourberie nouvelle, quelque traité frauduleux, quelque tour de fripon, quelque vol; ſi vous pillez, & les alliés & le tré-

(1) Il n'étoit permis à un ſénateur de faire aucune ſorte de trafic.

ſor public ; ſi vous mendiez des teſtamens, qui vous ſoient favorables, ou ſi même vous en fabriquez ; dites-moi, ſont-ce là des ſignes d'opulence ou d'indigence ? C'eſt le cœur, ce n'eſt pas le coffre, qui fait l'homme pécunieux. En vain le coffre regorgera d'or & d'argent, ſi le cœur n'eſt pas rempli. On doit meſurer ſes richeſſes à ſes beſoins. A-t-on une fille ? il faut avoir de quoi la marier. Pour deux, il faudra encore plus, pour un plus grand nombre, encore davantage. Et ſi, comme Danaüs, on en avoit cinquante, tant de dots iroient loin. Car le beſoin, encore une fois, eſt ici la règle. Un homme qui aura donc, ne diſons pas

pluſieurs filles, mais des paſſions ſans nombre, capables d'abſorber en peu de tems les plus amples patrimoines, eſt-il riche ? Il ne ſent que trop lui-même ſa pauvreté.

Parlons avec cette douceur, qui diſtinguoit les diſciples de Socrate. Jamais d'opiniâtreté. Toujours des graces. Qu'on ne s'empare point de la converſation, ainſi que d'un domaine qui ſeroit à nous en propre ; mais là, comme ailleurs, ſouffrons que chacun ait ſon tour. Paroiſſons graves ou enjoués à propos, ſelon que la matière le demande. Prenons garde ſur-tout à ne pas donner mauvaiſe opinion de nous ; ce qui ne manque guère d'arriver à ceux qui ne ménagent

pas les abſens, & qui ſe font un plaiſir, ou de faire rire à leurs dépens, ou de les cenſurer, de les noircir, de les mettre en pièces. Ordinairement la converſation roule, ou ſur nos propres affaires, ou ſur les affaires publiques, ou ſur quelque point d'érudition; & quand elle s'écarte, il eſt bon de la ramener à quelqu'un de ces objets, mais ſelon l'occaſion; car tout le monde n'aime pas à parler des mêmes choſes; & ce qui plaît le plus dans un tems, peut ne pas également plaire dans un autre. Ajoutons que pour ne pas ennuyer, quelque raiſon que l'on ait eue d'entamer le diſcours, il faut ſavoir le finir.

On demandoit à Thémiſtocle, ſi

deux hommes recherchoient ſa fille ; l'un pauvre, mais d'une probité reconnue ; l'autre riche, mais d'une réputation équivoque, lequel il préféreroit ? *J'aime mieux*, dit-il, *un homme ſans argent, que de l'argent, & point d'homme.*

Pour arriver à la gloire par le plus court chemin, appliquons-nous, diſoit très-bien Socrate, à être réellement ce que nous avons envie de paroître. On ſe trompe fort, ſi l'on ſe flatte de pouvoir conſtamment mériter l'eſtime des hommes par de vains dehors, par un maſque de vertu, par un air, par un langage étudié. Tout ce qui n'eſt qu'apparence, dure peu ; ce ſont des fleurs, qui, à peine

écloſes, tombent de l'arbre; mais la véritable gloire tient à de profondes racines, & croît toujours.

Philippe, ſur ce qu'Alexandre ſon fils, cherchoit à gagner le cœur des Macédoniens par des largeſſes, lui en fit des reproches, & avec raiſon. *Où eſt donc votre eſprit*, lui écrivoit-il, *de croire que des hommes que vous aurez corrompus à force d'argent, vous ſeront fidèles? Votre deſſein eſt-il que les Macédoniens comptent que vous ſerez, non leur roi, mais leur tréſorier, leur valet?*

Parmi les cas puniſſables de mort, que nos douze tables reſtreignent à un bien petit nombre, celui-ci en eſt un, *de chanter ou de com-*

poſer des vers, ſoit injurieux, ſoit diffamatoires. Et cette loi eſt fort ſage. Car c'eſt à la juſtice, c'eſt aux magiſtrats que nous ſommes reſponſables de notre conduite, & non aux fantaiſies d'un poëte. On ne peut attaquer notre honneur que devant un tribunal où il nous ſoit libre de nous défendre.

On eſt bien malheureux de concevoir des projets criminels; & le comble du malheur, ce n'eſt pas de manquer l'exécution, c'eſt de goûter le projet.

Un homme né dans l'iſle (1) de Sériphe, & qui avoit quelque diſ-

(1) Sériphe, aujourd'hui *Serfino*, eſt une mauvaiſe petite iſle de l'Archipel.

pute avec Thémiſtocle, lui reprocha qu'il devoit toute ſa réputation à ſa patrie. *J'avoue*, reprit Thémiſtocle, *que ſi j'étois né dans ton iſle, mon nom n'eût jamais fait de bruit; mais pour toi, quand tu aurois été Athénien, jamais tu n'aurois été connu.*

Pendant trente-huit ans, & dès l'âge de vingt-cinq, Denys exerça un pouvoir tyrannique dans la belle & floriſſante ville de Syracuſe, où il avoit opprimé la liberté. On ſait par des écrivains dignes de foi, que ce fut un homme d'aſſez bonnes mœurs; propre d'ailleurs & à former & à conduire de grands deſſeins; mais naturellement malfaiſant & injuſte; très-éloigné, par conſéquent,

conſéquent, d'être heureux, ſi l'on juge ſainement de lui.

Arrivé, en effet, à cette ſouveraine puiſſance, qui étoit ſa paſſion, il ne goûtoit pas le plaiſir d'y être arrivé. Quoiqu'étant de bonne famille, il eut de quoi ſe faire une ſociété aimable parmi ſes égaux, & dans le ſein de ſa parenté; au contraire, ſe défiant d'eux tous, il ſe faiſoit garder par des étrangers, par de miſérables barbares, par des eſclaves choiſis entre ceux qui ſe trouvoient dans les meilleures maiſons de Syracuſe. Pour ſe conſerver une domination injuſte, il ſe condamnoit lui-même ainſi à une eſpèce de priſon. Mais bien plus, n'oſant fier ſa gorge à un

barbier, il voulut que ſes filles appriſſent à raſer; & ces jeunes princeſſes, réduites à une fonction ſi baſſe, faiſoient la barbe & les cheveux à leur père. Quand elles furent plus avancées en âge, il ne crut pas même devoir leur ſouffrir du fer entre les mains; & il leur apprit à employer des coquilles de noix brûlantes, pour faire l'office du raſoir & des ciſeaux.

Il avoit deux femmes, Ariſtomaque, qui étoit de Syracuſe, & Doris, qui étoit de Locres. Jamais il ne paſſoit la nuit dans leur appartement, qu'il n'eût viſité auparavant, & fouillé par-tout. Un large foſſé, avec un petit pont de bois, entouroit la chambre où étoit le lit;

& quand le tyran étoit arrivé, il retiroit ce pont à lui, & fermoit la porte au vérouil.

Pour haranguer le peuple, comme il n'eût oſé ſe tenir dans les tribunes ordinaires, il montoit au haut d'une tour.

Il aimoit fort la paume; & un jour ſe déshabillant pour y jouer, il donna ſon épée à garder à un de ſes jeunes favoris. *Voilà donc*, lui dit un de ſes amis en plaiſantant, *quelqu'un à qui vous confiez vos jours.* A ces mots, le jeune homme ſourit. Tous les deux, par ſon ordre, furent mis à mort; l'un, pour avoir indiqué un moyen de lui ôter la vie; l'autre, pour avoir témoigné par un ſourire, qu'il en-

tendoit un tel diſcours. Jamais le tyran n'éprouva douleur comparable à celle d'avoir fait périr ce jeune homme qu'il avoit éperdûment aimé. Voilà comme les paſſions ne s'accordent guère. Vous ne ſatisfaites l'une qu'aux dépens de l'autre.

Preuve qu'il connoiſſoit bien lui-même ſon état. Un de ſes courtiſans, nommé Damoclès, exaltoit ſon opulence, le nombre de ſes troupes, l'étendue de ſon pouvoir, la magnificence de ſes palais, ſes richeſſes en tout genre; & concluoit que jamais perſonne n'avoit été ſi heureux. *Hé bien puiſque cela vous paroît ſi beau*, lui dit le tyran, *ſeriez-vous d'humeur à en goûter un peu, & à voir par vous-même*

quel eſt mon ſort? Il accepta de tout ſon cœur. On le place ſur un lit d'or, couvert de riches carreaux, & d'un tapis, dont l'ouvrage étoit ſuperbe. On étale ſur pluſieurs buffets une magnifique vaiſſelle d'or & d'argent. On fait venir de jeunes eſclaves, tous d'une rare beauté, & qui devoient fixer les yeux ſur lui pour le ſervir au moindre ſigne. On prodigue les eſſences, les guirlandes, les parfums. On couvre la table des mets les plus exquis. Voilà Damoclès qui nage dans la joie. Au milieu de cet appareil, le tyran fit ſuſpendre au plancher un glaive étincelant, qui ne tenoit qu'à un crin de cheval, & qui donnoit juſte ſur la

tête de cet homme ſi enchanté de ſa fortune. A l'inſtant ſes yeux ne virent plus, ni ces beaux eſclaves qui le ſervoient, ni cette magnifique vaiſſelle; il perdit l'envie de toucher aux ragoûts; déjà ſes guirlandes tomboient d'elles-mêmes; il demanda enfin au tyran la permiſſion de ſe retirer; qu'il ne vouloit plus être heureux.

Pompée a ſouvent raconté qu'à ſon retour de Syrie, paſſant par Rhodes, où étoit Poſidonius, il eut deſſein d'aller entendre un philoſophe de cette réputation; que comme il apprit que la goutte le retenoit chez lui, il voulut au moins lui rendre viſite; & qu'a-

près lui avoir fait toutes ſortes de civilités, il lui témoigna quelle peine il reſſentoit de ne pouvoir l'entendre. *Vous le pouvez*, reprit Poſidonius, *& il ne ſera pas dit qu'une douleur corporelle ſoit cauſe qu'un ſi grand homme ait inutilement pris la peine de ſe rendre chez moi.* Pompée ajoutoit qu'enſuite ce philoſophe, dans ſon lit, diſcourut gravement, éloquemment, ſur ce principe même, *qu'il n'y a de bon que ce qui eſt honnête*; & qu'à diverſes repriſes, dans les momens où la douleur s'élançoit avec plus de force : *douleur*, s'écrioit-il, *tu as beau faire; quelqu'importune que tu ſois, je n'avouerai jamais que tu ſois un mal.*

Trouve-t-on beaucoup de philoſophes, dont les mœurs, dont la façon de penſer, dont la conduite ſoit conforme à la raiſon; qui faſſent de leur art, non une oſtentation de ſavoir, mais une règle de vie; qui s'obéiſſent à eux-mêmes, & qui mettent leurs propres maximes en pratique? On en voit quelques-uns ſi pleins de leur prétendu mérite, qu'il leur ſeroit plus avantageux de n'avoir rien appris; d'autres, avides d'argent; d'autres, de gloire; pluſieurs, eſclaves de leurs plaiſirs. Il y a, entre ce qu'ils diſent & ce qu'ils font, un étrange contraſte. Rien, à mon avis, de plus honteux. Car enfin, qu'un grammairien parle mal, qu'un

muſicien chante mal, ce leur ſera une honte d'autant plus grande, qu'ils péchent contre leur art. Un philoſophe donc, lorſqu'il vit mal, eſt d'autant plus mépriſable, que l'art où il ſe donne pour maître, c'eſt l'art de bien vivre.

Si je puis, cher Titus, calmer la violence
Des maux dont en ſecret tu te ſens déchirer;
De ta reconnoiſſance
Quel prix dois-je eſpérer?

Ainſi parloit à Flamininus,

Cet homme (1) *pauvre en biens, mais riche en probité;*

(1) C'eſt d'Ennius que cela s'entend. L'applicarion qui ſe fait ici de ſes vers, eſt fondée ſur ce que *Titus* étoit un pronom commun à Flamininus & à Pomponius, ſurnommé *Atticus*, à cauſe du long ſéjour qu'il avoit fait à Athènes.

& je crois, ATTICUS, pouvoir vous tenir le même langage, quoique je vous ſache très-éloigné d'être comme Flamininus,

Jour & nuit agité de troubles & d'alarmes.

Votre ame m'eſt connue; rien ne la dérange; & un ſurnom n'eſt pas tout ce que vous avez rapporté d'Athènes, mais vous y avez appris à être homme, & à vous ſervir de votre raiſon. Avec tout cela j'ai peur qu'il n'y ait des momens où il vous arrive, comme à moi, d'être plus frappé qu'il ne faudroit de certains (1) événemens, dont en effet il n'eſt pas aiſé de ſe con-

(1) Les troubles de la république, pendant les guerres de Céſar & de Pompée.

ſoler. Une autrefois, nous y penſerons. Quant à préſent, j'ai deſſein de m'entretenir avec vous ſur la vieilleſſe; car déjà elle s'appeſantit ſur nous, ou du moins nous en ſentons les approches; & je veux travailler à nous rendre ce fardeau léger. Vous êtes ſi modéré, ſi ſage, que vous le portez, & continuerez à le porter ſans peine. J'en ſuis certain. Mais voulant écrire ſur ce ſujet, j'ai cru qu'un ouvrage dont l'utilité nous ſera commune, devoit vous être offert.

Pour moi, en le compoſant, j'y ai pris (1) tant de plaiſir, que non-

(1) On voit par-là que Cicéron pratiquoit

ſeulement la vieilleſſe ne me ſemble plus rien avoir d'affreux, mais que même elle ſe montre à moi avec des charmes. Quels éloges donc ne ſont pas dûs à la philoſophie, puiſque l'homme, pour être heureux à tout âge, n'a qu'à lui obéir? J'ai relevé ailleurs les autres obligations que nous lui avons, & je les rappellerai ſouvent. Il s'agit de la vieilleſſe, dans l'écrit que je vous envoie.

Je n'y fais point parler Thithon, comme a fait en pareil cas Ariſton (1) de Chio. Un perſonnage

ce qu'il recommande aux autres, de ne travailler à l'exorde, que quand le corps de l'ouvrage eſt fait.

(1) Philoſophe ſtoïcien, qu'il ne faut pas

fabuleux

fabuleux n'auroit point aſſez d'autorité. Pour donner plus de poids à mon diſcours, je le mets dans la bouche du vieux Caton, en ſuppoſant que c'eſt ce qu'il répond à Scipion & à Lélius, ſur l'étonnement qu'ils lui témoignent, de ce que ſon grand âge l'embarraſſe ſi peu. Au cas que vous lui trouviez ici plus d'érudition, qu'il n'en fit entrer dans ſes propres ouvrages, attribuez cette différence à l'étude des auteurs grecs, qui, comme nous ſavons, fit l'occupation de ſes dernières années. Mais pourquoi un plus long préambu-

---

confondre avec un autre Ariſton, péripatéticien, qui étoit de l'iſle de Cos.

le ? Voici que Caton va lui-même vous dire tout ce que j'ai penſé ſur ce ſujet.

Pour ſe tromper, il ne faut qu'être homme ; mais pour s'obſtiner dans ſon erreur, il faut être fou.

Qu'eſt-ce qu'être libre ? Pouvoir vivre comme on veut. Or quelqu'un vit-il comme il veut, ſi ce n'eſt un homme guidé par la raiſon ; qui ſe plaît à ſon devoir ; qui a ſon plan de vie fait avec réflexion ; qui obéit aux loix, non par crainte, mais par ſoumiſſion & avec reſpect, parce qu'il ſait que le ſalut en dépend ; qui ne dit rien, ne fait rien, n'entreprend rien que de ſon goût & de ſon gré ; qui part toujours de ſa vo-

lonté (1), ſans autre but que de l'accomplir, & ſans que rien au monde ſoit capable de l'engager à ſe gouverner autrement qu'il ne veut, & qu'il ne croit le devoir. Quelque puiſſante qu'on croie la fortune, elle n'a point d'empire ſur lui; car, comme l'a dit un poëte ſenſé, *chacun, par ſon propre caractère, ſe fait ſa fortune.* Ainſi l'homme ſage eſt le ſeul qui ne ſe trouve jamais expoſé à rien faire par force, ni à regret.

(1) *Volonté*, dans le langage des Stoïciens, ne ſe dit que d'une volonté éclairée & conduite par la raiſon. Car ſi c'eſt la paſſion qui agit, ce n'eſt pas l'homme qui veut, c'eſt plutôt une cauſe étrangère à l'homme.

On dit particulièrement d'un homme en colère, qu'il ne ſe poſsède plus; ce qui ſignifie qu'il n'écoute plus la raiſon; car la raiſon nous rend maîtres de nous, & c'eſt par elle qu'on ſe poſsède. On eſt obligé d'ôter de devant les yeux d'un homme irrité, les perſonnes à qui il en veut, & on attend qu'il ſe ſoit remis. Or, qu'eſt-ce que ſe remettre, ſi ce n'eſt faire que les parties de l'ame, qui viennent d'être dérangées, ſe retrouvent dans leur état naturel? On prie, on conjure cet homme irrité, de ſuſpendre un peu ſa vengeance, & de n'agir point dans les premiers bouillons de ſa colère. Or ces bouillons, qu'eſt-ce autre

choſe qu'un feu violent qui s'eſt allumé dans le cœur, au mépris de la raiſon ? Vous ſavez, à ce ſujet, le bon mot (1) d'Archytas, qui, étant irrité contre ſon fermier, *Comme je te traiterois*, lui dit-il, *ſi je n'étois pas en colère ?*

Hippias étant allé à Olympie pour ces jeux ſolemnels qui re-

(1) Archytas étant allé de Tarente ſa patrie, à Métapont où Pythagore enſeignoit, il y fit un long ſéjour, pendant lequel il ne ſongea qu'à bien profiter ſous ce philoſophe. A ſon retour, il trouva ſes terres dans un pitoyable état, par la négligence de ſon fermier ; & ce fut à cette occaſion qu'il tint le diſcours qui eſt rapporté ici. On peut voir là-deſſus Valère Maxime, *lib.* IV, *cap.* 1. *Ext.* 1.

venoient de cinq ans en cinq ans, & où preſque toute la Grèce étoit raſſemblée, ſe vanta publiquement de ſavoir la géométrie, la muſique, la grammaire, les poètes, la phyſique, la morale, la politique, & que non-ſeulement il poſſédoit tous les arts libéraux, mais que la bague qu'il avoit au doigt, que le manteau dont il étoit couvert, que ſa chauſſure même, c'étoit l'ouvrage de ſes mains.

Thémiſtocle, ce fameux Athénien, que les Grecs regardent comme un prodige d'eſprit & de bon ſens, fut abordé, dit-on, par un ſavant du premier ordre, qui lui offrit de lui enſeigner cette mémoire artificielle, dont l'invention étoit

alors toute récente. Thémiſtocle lui ayant demandé ce que c'étoit que cet art : c'eſt, dit l'homme de lettres, l'art de ſe ſouvenir de tout. J'aimerois bien mieux, répondit Thémiſtocle, que vous puſſiez m'enſeigner à oublier ce que je voudrois.

Théophraſte, en mourant, faiſoit, dit-on, un reproche à la nature, de ce qu'elle avoit accordé une ſi longue vie aux cerfs & aux corneilles, qui n'en avoient nul beſoin ; tandis que pour nous, qui pouvions en faire un excellent uſage, il y a des jours ſi bornés. Avec une vie plus longue, diſoit-il, l'homme auroit pu acquérir toutes les ſciences, perfectionner tous

les arts. Il ſe plaignoit de ce qu'en commençant à ſavoir, il ceſſoit de vivre.

Un ingrat eſt haï de tout le monde ; & comme ſon injuſtice tend à réfroidir la généroſité, chacun s'y croit intéreſſé perſonnellement. On le regarde comme l'ennemi commun de tous ceux qui ſont dans le cas d'avoir beſoin qu'on leur faſſe du bien.

Quoique la philoſophie doive vous être devenue bien familière, depuis un an que vous êtes à l'école d'un auſſi excellent maître que Cratippe, & dans une ville telle qu'Athènes, où l'on a de grands exemples devant les yeux ; cependant, mon fils, comme il

m'a toujours été utile de joindre l'étude du latin à celle du grec, non en matière de philoſophie ſeulement, mais auſſi pour me former à l'éloquence, je ſuis d'avis que pour acquérir une égale facilité dans l'un & dans l'autre genre d'écrire, vous faſſiez ce que j'ai fait.

On juge qu'à cet égard j'ai été d'un grand ſecours à nos Romains; en ſorte que ni ceux qui n'entendent point le grec, ni même ceux qui le ſavent, ne regardent mes écrits comme inutiles, ſoit pour bien parler, ſoit pour bien raiſonner.

Vous étudierez donc ſous le plus grand philoſophe qu'il y ait de nos

jours, & vous prendrez de ſes leçons auſſi long-tems qu'il vous plaira, c'eſt-à-dire, tant que vous aurez à cœur votre avancement. Mais ne laiſſez pas de me lire auſſi. Je penſe à-peu-près comme Cratippe, puiſque lui péripatéticien, & moi académicien, nous nous donnons également pour diſciples de Socrate & de Platon. Quoi qu'il en ſoit, attachez-vous à la doctrine qui ſera le plus de votre goût. Je vous laiſſe là-deſſus toute liberté; n'ayant ici en vue que votre latinité, qui ſera nourrie & fortifiée par la lecture de mes ouvrages. Au moins crois-je pouvoir le dire ſans préſomption. Quant aux connoiſſances philoſophiques, j'a-

voue que beaucoup d'autres les ont pouſſées plus loin que moi ; mais me bornant à ce qui eſt de l'orateur, à l'art de parler avec juſteſſe, avec ordre, avec élégance, il me ſemble qu'après en avoir fait l'occupation de toute ma vie, je ne m'attribue rien de trop.

Ainſi je vous exhorte très-fort, mon cher fils, à lire avec ſoin, non-ſeulement mes oraiſons, mais encore mes traités de philoſophie, dont le recueil dès-à-préſent n'eſt guère moins ample que celui des oraiſons. Vous trouverez dans celles-ci plus de force : mais il faut ſavoir auſſi écrire de cet autre ſtyle, qui eſt tout uni, & ſans élévation, comme ſans baſſeſſe.

Pythagore étant arrivé, dit-on, à Phliunte, diſcourut ſavamment, & avec éloquence, devant Léon, chef des Phliaſiens, qui, charmé de ce qu'il venoit d'entendre, lui demanda quel étoit ſon métier. Pythagore répondit qu'il n'en ſavoit aucun, mais qu'il étoit *philoſophe*. A ce mot dont la nouveauté frappa Léon, qu'eſt-ce, dit-il, que des philoſophes, & par où diffèrent-ils des autres hommes? Je trouve, reprit Pythagore, que ce monde-ci reſſemble à ces grandes aſſemblées où la Grèce entière ſe rend pour la célébrité des jeux. Pluſieurs y ſont attirés par l'envie de ſignaler leur adreſſe dans les combats, & de remporter le prix;

pluſieurs y viennent pour trafiquer ; d'autres, qui ſont les plus honnêtes-gens, ne cherchent ni applaudiſſement, ni gain, mais ſe trouvent-là ſeulement par curioſité, & ſans autre deſſein que de regarder ce qui s'y paſſe. Tous, pour y arriver, ſont partis de quelque ville. Or c'eſt ainſi que nous ſommes partis d'une autre vie, d'une autre (1) exiſtence, pour arriver en ce monde, où les uns tâchent d'acquérir de la gloire ; d'autres, des richeſſes ; quelques-uns, en petit nombre, s'appliquent à connoître la nature, & comptent tout le reſte

(1) Voilà le fameux dogme de Pythagore touchant la métempſycoſe.

pour rien. Voilà les *philoſophes*, c'eſt-à-dire, les amateurs de la ſageſſe; & comme le plus beau rôle dans les jeux publics, eſt celui de ſpectateur; de même la plus belle & la plus noble occupation en ce monde, c'eſt l'étude.

Preſque tous les diſcours de Socrate, écrits bien au long, & de plus d'une manière par ceux qui les ont entendus, font voir que, ſans rien affirmer de ſon chef, il s'attachoit à combattre l'opinion des autres, diſant que la ſeule choſe qu'il sût, c'eſt qu'il ne ſavoit rien; ne prétendant l'emporter ſur les autres, qu'en ce qu'ils croyoient ſavoir ce qu'ils ne ſavoient point, & que lui, au contraire, il con-

noiſſoit ſon ignorance; n'attribuant qu'à cela l'oracle d'Apollon, qui l'avoit déclaré le plus ſage de tous les hommes, parce qu'en effet toute la ſageſſe humaine conſiſte à ne point croire qu'on ſache ce qu'on ne ſait pas. Voilà ce que Socrate penſa conſtamment, voilà ce qu'il répétoit dans tous ſes entretiens, qui n'étoient qu'un éloge perpétuel de la vertu, pour exciter tous les hommes à la pratiquer.

Reſtons fidèles à notre caractère particulier, pourvu qu'il n'ait rien de vicieux. Pourquoi vouloir contredire la nature? c'eſt s'obſtiner à pourſuivre ce qu'on ne peut atteindre. Rien ne nous ſied mieux qu'une

parfaite uniformité de conduite. Mais cette uniformité ceſſe, dès l'inſtant qu'on veut imiter le naturel d'autrui ; comme dans l'uſage ordinaire nous ne devons employer que notre langue maternelle, à moins que, ſous peine de nous rendre ridicules, nous ne voulions entremêler la converſation de mots étrangers. Ainſi dans nos actions, dans notre vie entière, évitons toute diſſonance. Que chacun s'étudie à bien connoître ſon caractère, & à le modérer. N'allons pas eſſayer ſi ce qui nous eſt étranger nous convient : ce qui nous ſied le mieux, ſera toujours ce qui nous eſt propre.

Fin des Penſées de Cicéron.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS DE *SÉNEQUE LE PHILOSOPHE*.

IL eſt curieux, il eſt peut-être même utile de connoître le Philoſophe, le Sage Stoïcien qu'on a préconiſé dans ce ſiècle comme un ſublime modèle de vertu, comme l'Auteur le plus grave & le plus moral de toute l'antiquité, & d'étudier l'accord ou la diſſonance de ſes principes & de ſa conduite, ſous les règnes des Caligula, des Claude & des Néron.

Sénèque eſt ce Philoſophe, ce Sage que nous ne voulons ni accuſer, ni juſtifier; ce ſera au récit

fidèle de ſa vie à le condamner ou à l'abſoudre.

Lucius Annœus Sénèque naquit, ſelon l'opinion commune, en l'année 752 de Rome, deux ans avant J. C., à Cordoue, ville célèbre de l'Eſpagne ultérieure, qui jouiſſoit, en qualité de colonie patricienne, du privilège de donner à Rome des citoyens, des ſénateurs & des magiſtrats. Les Annœus, quoique chevaliers romains, étoient du nombre de ces hommes qu'on appelloit *hommes nouveaux*, parce que leur nobleſſe n'avoit reçu précédemment aucune illuſtration, telle à-peu-près que ſeroit aujourd'hui parmi nous celle des arrière-petits-fils d'un homme ennobli par une charge,

Son père, connu ſous le nom de Sénèque le Rhéteur, ſe diſtingua par ſes qualités perſonnelles & par ſes ouvrages. Sa mère, Helvia, ou Helbia, ſortie de la même famille que la mère de Cicéron, étoit de ces femmes rares, dont l'eſprit & les vertus, relevés par les charmes de la beauté, peuvent ſervir de modèle à tout leur ſexe. Elle concourut avec ſon mari à l'éducation de trois enfans qu'ils eurent.

Le ſecond, & c'eſt notre Moraliſte, après s'être diſtingué dans l'éloquence & la poéſie, ſe livra à l'étude de la philoſophie, dans laquelle il eut pour maîtres & pour amis, Socion, Attale, Papirius & Démétrius; mais cette

étude, en occupant toutes les facultés de ſon eſprit, ne l'éloigna point du mariage. Jeune encore, il épouſa une première femme, de laquelle il eut un enfant, nommé Marcus, qu'ils prirent ſoin d'élever, en ſe diſputant pour lui de tendreſſe.

Cependant les ſollicitations réitérées du Rhéteur réuſſirent à détourner le Philoſophe de l'école des Sages pour le livrer au barreau. Ses rares talens ſembloient l'y appeller, tandis qu'il en étoit écarté par une ſanté foible, chancelante & tourmentée de fluxions, d'aſthmes, de palpitations & d'étouffemens. La gloire dont il brilla, penſa lui coûter la vie. Après un plaidoyer,

qui avoit obtenu de grands applaudiſſemens, Caligula, qui avoit des prétentions à l'éloquence, rouge & pâle tout-à-la-fois de jalouſie, ſortit du ſénat, dans l'intention de faire mourir l'orateur qui l'effaçoit. Heureuſement il confia ce projet atroce à une courtiſane, qui l'en détourna, en lui diſant : *pourquoi ôter la vie à un moribond ? Laiſſez faire la nature, elle va vous en délivrer.* Ainſi dans le nombre de ces femmes qui ont conſeillé le forfait tant de fois, en voilà donc une qui le prévient ! Ce danger, dont il fut inſtruit, avertit Sénèque de ſe retirer du barreau pour retourner à la philoſophie.

Quelque tems après, les déſirs

& les brigues de ſa famille parvinrent à le charger du ſoin des affaires publiques. Une de ſes tantes, femme de mœurs auſtères, & même philoſophe ſtoïcienne, mais active, comme le ſont tous les ambitieux, ſollicita pour lui la Queſture, & l'obtint par ſon crédit. On ignore s'il la brigua lui-même. Mais une réflexion qui naît ici naturellement, c'eſt que dans les ſiècles de corruption la vertu & les talens ne mènent à rien, & que les femmes honnêtes ou déshonnêtes mènent à tout; celles-ci par le vice, celles-là par l'eſpoir qu'on a de les corrompre. C'eſt toujours le vice qui ſollicite; ou le vice préſent, ou le vice attendu.

Caligula meurt, Claude lui ſuccède, & Meſſaline, jalouſe des préférences que Sénèque donnoit ſur elle à Julie, fille de Germanicus, les accuſa l'un & l'autre d'un commerce adultère.

Julie eſt exilée, miſe à mort, & Sénèque relégué au milieu des ſauvages rochers de la Corſe. Soumis d'abord à l'adverſité, il finit par perdre ſa conſtance. Il ſollicite la clémence de Claude; il flatte le crédit de Polybe, affranchi de Claude. Il n'eſt pas écouté, & ſon exil dure huit années, juſqu'au commencement d'un nouveau règne.

C'eſt celui de l'exécrable Néron, héritier & ſucceſſeur de l'imbécile Claude, au préjudice des droits

du jeune & vertueux Britannicus. Agrippine règne d'abord ſous le nom de ſon fils. Elle rappelle Sénèque d'exil, le fait revêtir de la Préture, & lui confie, ainſi qu'à Burrhus, la conduite du jeune Empereur. Néron ſuivit leurs leçons cinq ans entiers, & il fut les délices de Rome. Il ſe détache d'eux pour ſe livrer à Narciſſe, à Poppée & à Tigillin, & il devient un monſtre. Les hommes vertueux s'épouvantent & ſe cachent; Burrhus ſe retire; mais Sénèque reſte encore, même après le meurtre d'Agrippine, ſa bienfaitrice, & la mère de ſon élève. Enfin, tremblant pour lui-même, il demande ſa retraite, on la lui refuſe; il inſiſte, & l'obtient.

tient. Alors changeant ſon genre de vie, Sénèque ſe condamna à une exiſtence ſolitaire auprès de Pauline, ſa ſeconde femme, & au milieu de quelques amis. Sa mort ſuivit de près ſa réforme. L'un de ſes affranchis, nommé Cléonicus, reçoit l'ordre de Néron, d'empoiſonner ſon maître; mais ce crime devient impoſſible; Sénèque ne ſe nourriſſoit plus que de fruits ſauvages, & ne ſe déſaltéroit que de l'eau courante des ruiſſeaux. Voilà où en étoit réduit le poſſeſſeur philoſophe d'environ quarante millions de notre monnoie. Néron, Poppée & Tigillin, s'aſſemblent enfin, & le condamnent à la mort, comme complice de la conjuration

formée par Piſon contre l'Empéreur. Un centurion lui porte ſon arrêt, en laiſſant à ſon choix le genre de ſa mort. Sénèque demande les tablettes de ſon teſtament, auquel il vouloit ajouter un codicile. Sur le refus du centurion, il ſe tourne vers ſes amis, & leur dit : *puiſqu'il ne m'eſt pas permis de reconnoître vos bons offices, il me reſte du moins un legs à vous faire, l'image de ma vie.* Enſuite il embraſſe ſa femme. Pauline veut mourir avec lui. Sénèque ne s'oppoſe point à ce déſeſpoir. A l'inſtant, & d'un même coup, le fer leur ouvre les veines des bras. Mais le ſang de Sénèque, diminué par l'excès de la diète, s'échappant

trop lentement à ſon gré, il ſe coupe les veines des jambes & des cuiſſes; puis perſuadant à Pauline de paſſer dans un autre appartement, il dicta à ſes ſecrétaires des penſées que lui inſpira ſon éloquence, dit Tacite. Enfin, il entra dans un bain chaud, prit un peu d'eau qu'il répandit ſur ſes eſclaves les plus proches de lui, en diſant : *à Jupiter libérateur*, & mourut ſuffoqué par la vapeur du bain, à l'âge de 63 ou 64 ans, la onzième année du règne de Néron. Celui-ci inſtruit du dévouement de Pauline, qu'il n'avoit aucune raiſon particulière de haïr, donna l'ordre de la ſauver, s'il en étoit tems encore. On accourut, on ferma ſes bleſſu-

res, on arrêta ſon ſang. Il eſt incertain, au rapport de Tacite, ſi elle y conſentit.

Nous ne pouvons diſſimuler que la mémoire de Sénèque eſt reſtée chargée de graves inculpations, & notre devoir eſt de les faire connoître.

1°. & nous l'avons déjà dit, il fut accuſé d'une liaiſon criminelle avec la fille de Germanicus, princeſſe coquette, galante, & capable de tous les travers d'une femme qui a renoncé à l'honneur de ſon ſexe.

2°. Il ne rougit point, pour ſortir d'exil, de s'abaiſſer juſqu'à flatter dans une lettre ſuppliante, Polybe, vil affranchi de Claude,

& Claude lui-même, dont il fait un dieu, qu'il appelle père de la patrie, & qu'il remercie de la ſentence portée contre ſa liberté. Jamais un Philoſophe, un Sage ne s'eſt plus complètement avili. Jamais l'adulation n'a été plus honteuſe.

3°. On ne peut le juſtifier d'avoir compoſé pour Néron l'éloge funèbre de Claude, où il ſe dégrada juſqu'à louer, ſans retenue & ſans pudeur, la ſageſſe, la prévoyance, le profond jugement de l'imbécile défunt. Auſſi cet éloge valut-il à Néron un rire univerſel de l'aſſemblée, devant laquelle il le prononça.

4°. Sénèque fut mis par Néron

dans la confidence du meurtre d'Agrippine ; & loin de ſaiſir ce moment pour ſe retirer, dût-il lui en coûter la vie à lui-même, le ſeu parti honorable qui reſtoit à un ſtoïcien, qui a tant parlé de vertu, il ſe chargea, ſinon de juſtifier le crime, du moins de l'atténuer, dans une lettre qu'il adreſſa au ſénat. Infame emploi de la raiſon & de l'éloquence, que de chercher des couleurs & des motifs pour pallier un crime auſſi révoltant que le parricide !

5°. Enfin on n'a pu voir tranquillement un ſévère ſtoïcien, prêchant toujours l'abſtinence, le mépris des richeſſes, la pauvreté, poſſeſſeur d'une fortune de 40 mil-

lions de notre monnoie, dont une partie, disoient ses contemporains, est venue de l'usage où il étoit de flatter les hommes les plus riches, pour les engager à le nommer leur héritier, au préjudice de leurs parens.

Si Sénèque fut tel en effet, le mépris de la postérité devroit le poursuivre. Aussi peut-être est-il inoui qu'un homme aussi gravement accusé, & qu'il est impossible de justifier pleinement, avec quelqu'éloquence qu'on plaide sa cause, ait pu trouver, même dans ce siècle, des admirateurs exagérés de toutes ses actions. On a voulu faire de ce Philosophe un homme presque divin. Il nous paroît bien plus

raiſonnable de penſer que, ſemblable à la foule des moraliſtes, Sénèque avoit une conduite moins ſévère que ſes principes, & qu'une grande partie de ſa vertu fut en diſcours.

Ces diſcours ſont dépoſés dans ſes ouvrages, qui nous ſont parvenus en grande partie. Ils forment un code complet de morale. Elle eſt grave, pure, ſévère, & digne preſque du chriſtianiſme. On y trouve par-tout les plus belles maximes de conduite, que la ſeule raiſon ſoit capable de donner. Elles enſeignent l'amour de l'ordre & de la vertu, la conſtance dans l'adverſité, le mépris de la douleur & de la vie, le courage qui

fait ſupporter l'une & quitter l'autre, quand l'arrêt irrévocable de la nature l'exige. Parmi quelques préceptes qui répugnent à notre foibleſſe, & dont la pratique rigoureuſe ajouteroit peut-être à la misère de notre condition (conſéquences d'une philoſophie trop roide, du moins pour la généralité des hommes, à qui elle demandoit au-delà de ce qu'elle eſpéroit en obtenir), il y en a ſans nombre avec leſquels il eſt important de ſe familiariſer, qu'il faut porter dans ſa mémoire, graver dans ſon cœur, comme autant de règles inflexibles de conduite, ſous peine de manquer aux devoirs les plus ſacrés, & d'arriver au malheur.

Voilà pour le fond de ſa morale ; diſons un mot des formes dont il l'a revêtue, c'eſt-à-dire, de ſon eſprit & de ſon ſtyle. On trouve dans Sénèque un grand nombre de traits ſublimes, de traits égaux, quelquefois même ſupérieurs à l'éloquence de Cicéron. On ne penſe pas plus profondément ; on n'a ni plus d'eſprit, ni plus d'idées, ni plus de fineſſe ; & cependant Sénèque ne ſera jamais placé au rang des hommes de génie. Il a beau penſer noblement, preſque toujours l'antithèſe énerve ſes penſées. Il a un autre défaut, c'eſt de tourner long-tems autour de la même idée. Il ne ſait point s'arrêter ; c'eſt l'Ovide de la proſe ; à l'idée prin-

cipale, il joint trop d'idées acceſſoires peu importantes. Non content d'avoir dit une fois une choſe, il la répète pluſieurs fois en d'autres termes, en ſorte qu'il eſt enſemble & concis & diffus. Auſſi a-t-on dit aſſez plaiſamment de lui, *qu'il eſt beau entre deux points.* Ce jugement ſur Sénèque, adopté généralement aujourd'hui par tous les bons eſprits, exigeoit qu'on fît un choix dans les écrits de ce Philoſophe. Ce choix exiſte, nous l'offrons à nos lecteurs, perſuadés que Sénèque gagnera beaucoup à être reproduit ainſi dans un abrégé.

PENSÉES

PENSÉES

DE

SÉNÈQUE.

DE DIEU.

Nous adoptons volontiers les opinions généralement reçues; ce conſentement univerſel nous tient lieu de démonſtration. L'exiſtence des dieux eſt prouvée, dès-là qu'elle eſt avouée de tout le monde, & qu'il n'eſt pas de nation ſi barbare & ſi corrompue, qui n'adore quelque divinité.

Les ouvrages de Dieu nous apprennent à le connoître; car qu'eſt-ce que Dieu? C'eſt l'ame de l'uni-

vers. C'eſt tout ce que vous voyez & ce que vous ne voyez pas tout entier. Comme il eſt ſeul toutes choſes, il n'eſt point limité par ſes propres ouvrages; cette idée nous repréſente la grandeur de l'Etre ſuprême, à laquelle il n'eſt pas poſſible de rien ajouter.

Quelle différence faut-il donc mettre entre la nature de Dieu & la nôtre? L'eſprit eſt la meilleure partie de nous-mêmes. En Dieu, rien qui ne ſoit eſprit. Il eſt tout raiſon.

Dieu n'a pas étalé à nos yeux toutes ſes merveilles. Quelle eſt la partie de ce grand ouvrage expoſée à nos regards? C'eſt lui-même, en tant qu'il gouverne le monde

qu'il a créé, & qu'il fait mouvoir autour de lui; mais il eſt le chef-d'œuvre & la plus noble portion du tout enſemble. Sous ce point de vue il nous échappe, & ne peut être apperçu que par la penſée. De quelque côté que vous vous tourniez, vous le trouverez ſur vos pas. Reproduit par ſon immenſité, il remplit lui-même ſon ouvrage.

Le maître de l'univers eſt un pur eſprit. Tout nom convient à ce grand ouvrier, à ce ſouverain ſeigneur. Voulez-vous l'appeller *le Deſtin?* Vous ne vous tromperez pas. C'eſt de lui que tout dépend, il eſt la cauſe des cauſes. *La Providence?* Vous direz bien. Sa ſageſſe règle l'ordre admirable

qui règne dans le monde, & elle diſpoſe les reſſorts de cette vaſte machine. *La Nature ?* Vous le pouvez. C'eſt lui qui a produit toutes choſes, & nous avons été animés par ſon ſouffle vivifiant. Voulez-vous encore l'appeller *le Monde ?* J'y conſens ; car il eſt tout ce que vous voyez, répandu dans chacune de ſes parties, & n'ayant beſoin que de ſa propre force pour ſe ſoutenir.

L'ame du ſage eſt incapable de variation. Comment Dieu ſeroit-il ſujet au changement ? Le premier ne peut ſe déterminer au bien, qu'à l'inſtant qu'il l'apperçoit ; mais tout eſt préſent à la divinité. Comme un torrent rapide ne ſe replie point ſur lui-

même, & ne ſauroit même s'arrêter dans ſa courſe, parce que ſes flots ſont continuellement pouſſés par d'autres flots ; ainſi la roue éternelle du deſtin diſpoſe des événemens ſuivant une loi immuable, qui n'eſt autre choſe que le décret divin.

Vous êtes le maître de donner à Dieu les noms qu'il vous plaira, pourvu qu'ils expriment quelque vertu ou quelqu'effet de la puiſſance céleſte. Tous ſes bienfaits peuvent autoriſer des appellations différentes. Nous le nommons *Liber Pater*, *Hercule*, *Mercure*. *Liber Pater*, parce qu'il eſt effectivement le père de tous les humains, à qui il a enſeigné la vertu des ſe-

mences, ſource féconde de nos plaiſirs. *Hercule*, parce que ſa puiſſance eſt irréſiſtible. *Mercure*, parce qu'on trouve en lui l'intelligence, la ſcience, le principe de l'ordre & de l'harmonie. Vous pouvez, ſelon la même analogie, l'appeller *Nature* & *Fortune*. Tous ces noms conviennent au même Dieu, ſelon les divers uſages qu'il fait de ſa puiſſance. La juſtice, la probité, la prudence, la force, la tempérance ſont des qualités de ce ſeul & unique eſprit. Aimez-vous quelqu'un de ces attributs, votre affection a néceſſairement rapport à cet eſprit.

Dieu connoît l'économie de ſon ouvrage. Les effets qui doivent,

pour ainſi dire, paſſer par ſes mains lui ſont continuellement préſents. Pour nous ils nous ſont cachés, & nous ne les découvrons qu'après coup. Les événemens que nous croyons dépendre du haſard, ſa preſcience les lui avoit déjà rendus certains & comme familiers.

Quel homme ſi miſérable, ſi diſgracié, condamné à une ſituation ſi dure & ſi pénible, qui n'ait éprouvé la munificence des dieux à ſon égard ? Examinez bien ces gens qui ſe plaignent & qui déplorent leur ſort, vous reconnoîtrez qu'ils ont bien des graces à rendre au ciel, & qu'il n'en eſt aucun ſur qui la bonté divine n'ait répandu quelques bienfaits. Comp-

tent-ils pour rien ce que tous les hommes reçoivent également ; l'exiſtence & la vie ? Et ſans parler des autres dons que la nature nous diſtribue inégalement après notre naiſſance, dira-t-on qu'elle donne peu, en ſe donnant elle-même ?

Quoi ! vous ne devez rien à la faveur des dieux ! Mais ce que vous poſſédez, ce que vous donnez à d'autres, ce que vous leur refuſez, ce que vous leur enlevez quelquefois, de qui le tenez-vous ? D'où vous ſont venus tant d'objets qui flattent vos yeux, vos oreilles, votre eſprit ? D'où part cette abondance qui vous fournit bien au-delà du néceſſaire ? La

tenpreſſe de Dieu pour nous, ne s'arrête pas à nos beſoins, elle pourvoit même à nos plaiſirs. Témoins tant de fruits de différens goûts, tant de plantes utiles à la ſanté, tant de mets diverſifiés à chaque ſaiſon de l'année, parmi leſquels il en eſt même que la terre produit ſans culture. Quelle multitude d'animaux de toute eſpèce! dont les uns ſont répandus ſur la terre, les autres habitent dans l'eau, ou vivent dans l'air, comme ſi chaque partie du monde nous devoit un tribut particulier. Que dirai-je de ces rivières qui ſerpentent agréablement dans les campagnes qu'elles fertiliſent; de ces fleuves dont le lit vaſte & pro-

fond, ouvre une voie commode à la navigation & au commerce? Il en eſt qui par des inondations périodiques, dignes de notre admiration, s'enflent pendant les chaleurs de l'été, pour abreuver les terres trop arides. Nous avons enfin des eaux minérales ſi puiſſantes pour guérir nos maladies, & des ſources qui nous fourniſſent des bains chauds.

Si l'on vous cédoit quelques arpens de terrein, vous appelleriez cela un bienfait; & vous refuſez le titre de bienfaiteur à celui qui vous abandonne la vaſte étendue de la terre! Si quelqu'un vous donnoit de l'or & de l'argent (car je ſais que vous en faites grand

cas), s'il en rempliſſoit votre coffre-fort, vous croiriez lui avoir obligation; & vous méconnoiſſez la main qui vous prodigue les métaux renfermés dans le ſein de la terre! Combien de fleuves roulent un ſable couvert de paillettes d'or! Combien de mines d'argent, de cuivre, de fer, d'un volume immenſe, ſe trouvent preſque par-tout! C'eſt Dieu qui vous a appris à chercher & à reconnoître ces richeſſes, en imprimant certains ſignes ſur la ſurface du ſol qui les cache. Si quelqu'un vous offroit une maiſon revêtue de marbre, ornée de lambris dorés, & de peintures exquiſes, vous regarderiez cette offre comme l'effet d'une inſigne libé-

ralité ; & vous ne rendez pas graces à Dieu de vous avoir logé dans le vaſte palais de l'univers, qui ne peut jamais crouler ni devenir la proie des flammes ! Parcourez ce ſomptueux édifice, vous n'y verrez pas des pièces encaſtrées plus minces que la lame dont on ſe ſert pour les tailler, mais des carrières de la pierre la plus précieuſe, des blocs ſolides de différentes eſpèces, dont les plus petits fragmens vous paroiſſent dignes de votre admiration. Que peut-on comparer à la voûte céleſte qui lui ſert de toit, dont la décoration brille d'un éclat différent pendant le jour & pendant la nuit ? Vous eſtimez beaucoup ce que vous poſ-

ſédez ; mais vous devenez ingrat en croyant ne le devoir à perſonne. D'où vient l'air que vous reſpirez, la lumière qui vous éclaire dans tous vos mouvemens & dans toutes vos actions, le ſang dont la circulation porte la chaleur & la vie dans toutes les parties de votre corps ; les ſaveurs qui flattent votre goût, & qui irritent votre appétit, lors même que vous êtes raſſaſié ; les délices qui excitent encore vos déſirs après la jouiſſance, le loiſir même dont vous abuſez, & qui vous fait croupir dans une honteuſe pareſſe ? Ah ! ſi vous aviez des ſentimens, ne diriez-vous pas ?

C'eſt un Dieu qui nous fit ces préſens,
Oui, c'eſt un Dieu; je veux par plus d'un ſacrifice
Reconnoître les dons de ſa bonté propice.
Sans lui verrois-je errer mes troupeaux dans les champs?
Pourrois-je m'égayer par d'agréables chants?
&c, &c.

Nous n'avons pas même plus de raiſon de nous attribuer nos propres découvertes, que l'accroiſſement inſenſible de nos corps, ou la force & la ſoupleſſe de nos organes, lorſque nous ſommes parvenus à un certain âge. Nous avons au-dedans de nous, & nous tenons de la même main le germe des hommes futurs & le principe des arts. C'eſt Dieu qui produit & qui excite le génie.

Il y a des philoſophes même, qui ne ſavent pas apprécier les faveurs du Ciel. Ils ſe plaignent de ce que les hommes n'ont pas une ſanté à toute épreuve, une force invincible, une connoiſſance sûre de l'avenir. A peine peuvent-ils s'empêcher de haïr la nature qui ne les a pas égalés aux dieux, mais qui les a placés dans un rang inférieur. Quelle impudence! n'eſt-il pas plus raiſonnable d'enviſager le nombre & la qualité des biens que le ciel nous a départis, & de lui rendre graces de nous avoir donné le ſecond rang dans cet admirable univers, en nous établiſſant les rois de la terre. Soyons perſuadés que ce qui nous a été

refuſé ne pouvoit pas nous convenir.

La première intelligence a penſé à nous dès le commencement du monde. Elle a tellement arrangé l'univers, qu'on voit aiſément que nous n'avons pas été le dernier objet de ſes ſoins. Nous aimons nos parens & nous le devons, quoique la plupart n'ayent point ſongé à nous lorſqu'ils ont concouru à notre formation. A l'égard des dieux, on ne peut pas dire qu'ils nous ayent créés ſans deſſein, puiſqu'ils nous ont préparé d'avance les alimens & les ſecours dont nous avions beſoin. Comment notre exiſtence leur eût-elle été indifférente, eux qui produiſoient tant d'au-

tres créatures pour notre uſage ?

Ainſi donc, ſi vous n'avez pas encore une juſte idée de la bonté de Dieu ; comptez les bienfaits dont ce tendre père vous a comblé. Il vous a appris à mettre ſous le joug une infinité d'animaux plus forts que vous, & à ſurprendre ceux qui ſont plus agiles ; il vous a donné droit de vie & de mort ſur tout ce qui reſpire. Vous lui devez les vertus dont vous êtes doué, la connoiſſance des arts que vous cultivez, & cet eſprit capable de pénétrer dans un inſtant tout ce qui peut être l'objet de ſon application. Quelle que ſoit la rapidité du mouvement des aſtres, l'eſprit les dévance dans leur cour-

ſe ; il en détermine la route & les progrès pendant un long eſpace de ſiècles. Ajoutez à cela tant de richeſſes que vous poſſédez, tant de productions propres à votre uſage, une abondance générale de toutes ſortes de biens. Parcourez tous les êtres créés, & après avoir raſſemblé tous les avantages qui leur ſont propres, & qui vous paroiſſent les plus eſtimables, vous trouverez que votre condition eſt encore préférable à la leur. Après avoir mûrement conſidéré la conduite de Dieu ſur vous, vous conviendrez que vous êtes l'objet de ſes plus tendres complaiſances. Oui, ſans ſans doute, il vous a aimé, & il vous aime ſingulièrement. Il vous

a accordé la place la plus honorable dont il pût diſpoſer, c'eſt celle qui eſt immédiatement au-deſſous de lui. Il en eût fait davantage pour nous, ſi nous euſſions été ſuſceptibles de plus grands biens.

Ce maître plein de bonté nous prévient par ſes bienfaits, avant même que nous ſoyons en état de les connoître, & notre ingratitude n'eſt pas capable d'arrêter ſa généroſité. Les uns l'accuſent d'indifférence à notre égard, les autres le taxent d'injuſtice; il en eſt qui l'excluent du monde qu'il a créé, & qui, le condamnant aux ténèbres & à l'oiſiveté, en font un dieu lâche & imbécille. Sembla-

ble à ces bons pères qui rient des bravades de leurs petits enfans, il ne laiſſe pas d'accumuler ſes faveurs ſur ceux qui méconnoiſſent ſa main libérale; il en agit avec eux comme avec le reſte du genre humain, & ne ſe ſert de ſa puiſſance que pour faire éclater ſa généroſité. C'eſt lui qui fait deſcendre des pluies fécondes ſur la terre, qui ſoulève les flots par l'haleine des vents, qui marque la durée du tems par le mouvement des corps céleſtes, qui tempère la rigueur des hivers & la chaleur des étés par le retour inſenſible des ſaiſons intermédiaires, qui ſupporte patiemment, & nous pardonne ſans peine nos crimes & nos erreurs.

Soyons donc reconnoiſſans envers un ſi bon maître ; pour qui aurons-nous du retour, ſi nous en manquons à ſon égard, & quels bienfaits ſeront capables de nous toucher, ſi nous ſommes inſenſibles aux grandes choſes qu'il a faites pour nous ? A qui attribuerons-nous la ſanté dont nous jouiſſons, le principe de vie qui nous anime, ſi nous nions que les dieux ſoient les auteurs de notre être, dont nous leur demandons tous les jours la conſervation ? En exhortant les hommes à la reconnoiſſance, on plaide en même-tems leur cauſe & celle de la divinité. Celle-ci à la vérité n'a beſoin de rien, ſon indépendance l'affranchit

du déſir même ; nous pouvons cependant lui plaire par nos ſentimens. Et que l'eſprit d'ingratitude ne nous porte pas à chercher des excuſes dans notre foibleſſe & notre indigence, en nous faiſant dire : Que puis-je faire, & de quelle manière faut-il s'y prendre pour témoigner ſa reconnoiſſance au ſouverain arbitre de l'univers ? Vains prétextes ! rien ne peut nous excuſer. Fuſſiez-vous avare, les ſentimens du cœur ne coûtent rien. Pareſſeux, la reconnoiſſance n'eſt pas un travail. Vous pouvez acquitter vos obligations dans le même inſtant que vous les contractez. Sentir le prix du bienfait, c'eſt le rendre.

Dieu connoît le nombre & la qualité de tous les êtres qui doivent être produits, & il renferme dans ſon ſein les modèles de toutes choſes. Ces prototypes, que Platon appelle *idées*, ſont immortels, invariables, inépuiſables. Les hommes, par exemple, périſſent ſucceſſivement; mais l'humanité, modèle ſur lequel ils ont été formés, ſubſiſte toujours. L'aſſemblage de toutes les eſpèces de cauſes ſe trouve dans le monde. L'efficiente eſt Dieu; la matérielle, c'eſt ce dont le monde a été fait; la formelle, c'eſt la ſituation & l'arrangement de ſes parties; l'exemplaire, c'eſt l'idée divine qui a ſervi d'original à ce grand & ma-

gnifique ouvrage ; la finale, c'eſt le motif que Dieu s'eſt propoſé en le créant. Vous demandez quel eſt ce motif ? Je réponds que la bonté de Dieu eſt la cauſe de la production du monde. Dieu eſt bon, la bonté n'eſt point jalouſe de ſes perfections, elle ſe plaît à les communiquer ; d'où je conclus que le monde eſt auſſi parfait que Dieu a pu le faire.

Le monde eſt le temple de la divinité. Temple auguſte, ſeul digne de la grandeur & de la majeſté des dieux ! Quelle monſtrueuſe erreur, de croire qu'un ouvrage ſi beau, ſi bien entendu, ſi durable, puiſſe être le fruit du haſard ! Mais cette opinion n'eſt point particulière

particulière au peuple, elle a gagné quelques-uns de ceux qui ſe parent du nom de ſages.

Il y a de l'extravagance à demander à d'autres ce que l'on peut ſe procurer ſoi-même. Qu'eſt-il beſoin de lever les mains au ciel, ou de nous adreſſer aux miniſtres des temples, afin qu'ils nous laiſſent approcher des ſimulacres des dieux, comme ſi nous devions être exaucés plus aiſément de près que de loin? Dieu n'eſt pas éloigné de vous, il eſt avec vous, il eſt dans vous. Oui, j'oſe l'aſſurer, l'eſprit-ſaint réſide dans nos ames. C'eſt de-là qu'il obſerve le bien & le mal que nous faiſons, & qu'il en agit avec nous, comme nous en

agiſſons envers lui. L'homme de bien eſt toujours avec Dieu. Qui pourroit s'élever au-deſſus de ſa condition, ſans le ſecours de cet Etre ſouverain? C'eſt lui ſeul qui nous inſpire des vues grandes & ſublimes, & qui a choiſi ſa demeure dans le cœur de tous les gens vertueux. Si vous entrez dans un bois touffu, où d'anciens chênes extrêmement hauts, forment par leurs rameaux entrelacés un voile épais qui vous dérobe la vue du ciel; l'élévation des arbres, le ſilence du lieu, la nuit qui y règne, la vaſte étendue de la forêt, l'eſpace vuide & indéfini que vous appercevez entre les tiges, vous impriment une religieuſe horreur

qui rend témoignage à la divinité ; la même choſe vous arrivera, ſi vous rencontrez une caverne profonde, formée naturellement par un amas de rochers qui ſemblent ſuſpendus en l'air. Par une ſemblable raiſon, lorſque vous verrez un homme inacceſſible à la crainte, maître de ſes paſſions, content dans l'adverſité, tranquille au milieu de la tempête, ſupérieur aux autres hommes par ſa vertu, & preſqu'égal aux dieux, n'aurez-vous pas du reſpect pour lui ? & ne direz-vous pas qu'il y a là quelque choſe de trop grand & de trop merveilleux, pour l'attribuer à une cauſe auſſi foible que l'eſt une créature mortelle ? Le prodige

en effet vient de Dieu. Une ame élevée, qui règne ſur elle-même, qui mépriſe tout ce qui eſt indigne d'elle, qui rit de nos craintes & de nos eſpérances frivoles, ne peut être mue que par les reſſorts de la céleſte puiſſance, & elle ne ſe ſoutient dans ce haut degré de perfection qu'à l'aide du ſecours divin. Diſons donc que la meilleure partie du ſage habite le lieu d'où il vient. Semblable aux rayons du ſoleil qui parviennent à la terre ſans ſe détacher du corps lumineux qui les darde, l'eſprit de ſageſſe & de ſainteté qui ne s'eſt rapproché de nous que pour ſe faire mieux connoître, vit au milieu de nous ſans quitter le lieu de ſon origine; il

y tient par des nœuds indiſſolubles, il y tend ſans ceſſe, il fait de continuels efforts pour s'y réunir tout entier, & il ne reſte parmi nous que pour nous ſervir de maître & de guide.

Ecoutons les ſages qui nous montrent la route du ciel; ils nous diſent qu'on y parvient par la frugalité, par la tempérance, par une vertu ferme & conſtante. Les dieux ne ſont ni jaloux, ni dédaigneux. Ils ouvrent la porte du céleſte ſéjour, & ils tendent eux-mêmes la main à ceux qui s'efforcent d'y montrer. Ne ſoyez point ſurpris qu'un homme puiſſe aller à Dieu; Dieu n'eſt-il pas venu à nous? Il a fait plus, il eſt venu

ciel ; on lui adreſſe des vœux en public ou en particulier. Croiroit-on les hommes aſſez inſenſés pour invoquer des dieux ſourds & impuiſſans ? Ils ſavent trop bien que la faveur des dieux les prévient, ou devient l'effet de leurs prières. Les bienfaits du ciel ſont reconnoiſſables par leur importance ; ils ſont donnés à propos, & nous délivrent à coup sûr des plus grandes inquiétudes.

Il faut prier les dieux de nous accorder ce qui nous eſt utile, & d'éloigner ce qui peut nous nuire ; de remplir les eſpérances qu'ils nous donnent, & de ne pas effectuer les menaces qu'ils nous font.

Peut-être que jadis nous leur

avons adreſſé des prières indécentes. Changeons d'idées & de méthode. Demandons-leur un cœur droit, un eſprit ſenſé, & la ſanté du corps. Craindrez-vous de les importuner par de ſemblables vœux? Cette crainte eſt mal fondée, dès que vos prières n'ont rien pour objet qui puiſſe préjudicier à votre prochain. Vous pourrez vous flatter d'avoir remporté une pleine victoire ſur toutes les paſſions, lorſque vous ſerez parvenu au point de ne faire aux dieux aucune demande, qui ne puiſſe être connue de tout le monde. Mais quelle eſt la folie de la plupart des hommes! Ils invoquent tout bas la divinité dour des ſujets honteux. Si quel-

qu'un ſe met à portée de les entendre, ils ſe taiſent; ils oſent confier à Dieu d'infâmes ſecrets, qu'ils rougiroient de découvrir aux hommes. Prenez donc pour règle de votre conduite cette maxime importante; de vivre avec les hommes comme ſi Dieu vous voyoit; de parler à Dieu comme ſi les hommes vous écoutoient.

La pureté du cœur nous garantit la faveur des dieux; quand on eſt content de ſoi-même, on ne craint pas leur diſgrace.

Il n'eſt pas abſolument néceſſaire d'élever des temples magnifiques à l'honneur de Dieu. L'eſſentiel conſiſte à lui conſacrer dans notre cœur une demeure digne de lui.

Le ſang des taureaux, l'or, l'argent, les offrandes les plus précieuſes ne ſont pas capables de lui plaire par eux-mêmes. Ce privilège eſt réſervé au reſpect accompagné d'une volonté pure & droite. La piété des gens de bien relève le prix des dons les moins conſidérables; mais les méchans ne ſauroient couvrir leur impiété par la pompe des ſacrifices; c'eſt en vain qu'ils baignent les autels dans des ruiſſeaux de ſang.

Il eſt abſurde de redouter les dieux. Pourquoi craindre (1), ce qui fait notre sûreté? On ne ſau-

(1) Il parle ici d'une crainte ſervile, & non d'une crainte filiale.

roit aimer ceux qu'on appréhende. Comment l'entendez-vous, Epicure? vous dépouillez Dieu de ſes armes, vous lui dérobez ſes traits & ſa puiſſance! Vous n'avez donc rien à craindre de ſa part, puiſque vous l'avez mis hors d'état de vous faire ni bien ni mal. Vous dites cependant que vous l'honorez comme votre père. Quel eſt le motif de ce culte? car vous devez l'être au concours fortuit de vos atômes. C'eſt ſa majeſté ſouveraine que vous reſpectez, dites-vous; c'eſt l'excellence de ſa nature qui s'attire vos hommages Il y a donc quelque choſe d'aimable en lui; ſa dignité vous arrache malgre vous l'aveu de votre dépendance.

Pour avoir une idée convenable de la divinité, il faut ſe la repréſenter comme un être tout-puiſſant qui poſsède tous les biens, qui ſe plaît à les communiquer, & qui les communique gratuitement. Mais pourquoi les dieux ſont-ils bienfaiſans? c'eſt qu'ils ſont eſſentiellement bons. On ſe trompe, ſi on les regarde comme des génies malins; ils ne ſauroient faire du mal, ni en recevoir, car l'un ſuit de l'autre. Un être parfait & ſouverainement heureux, ne peut pas faire des miſérables, parce qu'il ne peut décheoir de ſon bonheur.

La divinité ne dépend que d'elle-même; elle ne connoît d'autre loi que ſa volonté; ſes décrets ſont immuables.

immuables. Les dieux ne ſont rien malgré eux; & ce qui continue d'exiſter ne ſubſiſte que par leur permiſſion. Ils ne ſont point ſujets au repentir, qui ſuppoſeroit en eux un changement de vues & d'idées, dont ils ne ſont pas ſuſceptibles. Au reſte l'immutabilité de leurs décrets n'eſt pas une marque de foibleſſe; elle prouve au contraire la perfection de leur nature & de leurs opérations. De ce qu'ils ſont néceſſités à faire le bien, il s'enſuit qu'ils le font conſtamment, invariablement.

Cependant l'efficacité de la prière ne déroge point à la toute-puiſſance de la volonté divine. Les dieux ont voulu que certaines graces nous fuſſent accordées en conſéquence

de nos demandes; ces effets loin d'être contraires au décret éternel, en ſont la ſuite & l'accompliſſement. Mais, direz vous, telle choſe arrivera infailliblement ou n'arrivera pas. Si les dieux ont déterminé qu'elle arrivera, nos vœux ne ſauroient l'empêcher; ſi le décret porte qu'elle ne doit pas arriver, nos vœux ne lui procurent pas l'exiſtence. Le raiſonnement n'eſt pas concluant; parce qu'entre ces deux énonciatives : telle choſe arrivera, ou n'arrivera pas; il y a un milieu, qui eſt la propoſition conditionnelle : Telle choſe arrivera ſi vous invoquez les dieux.

DE LA PROVIDENCE.

PARMI ceux qui ſavent que leur ame eſt capable de prévoyance & de diſcernement dans leurs propres affaires, ou même dans celles d'autrui, il en eſt qui penſent que dans cet univers, dont nous faiſons partie, tout ſe gouverne au haſard, & ſans qu'aucune intelligence s'en mêle. Je ne ſuis pas de leur avis. Je ſuis perſuadé, au contraire, que Dieu veille ſans ceſſe ſur nous, & qu'il régit immédiatement toutes les parties du monde. Il ne faut pas s'imaginer que tout ce qui ſubſiſte ſoit éternel; les êtres doivent leur conſervation au bon plaiſir de

leur créateur. Périſſables de leur nature, ils ſont ſoutenus par la main toute-puiſſante de l'ouvrier qui les a conſtruits.

Eſt-il beſoin de prouver la providence, & de démontrer que le grand ouvrage de l'univers ne peut ſubſiſter ſans elle ; que le cours réglé des aſtres ne ſauroit être attribué au haſard, qui eſt une cauſe aveugle & inconſtante ? La clarté des corps céleſtes, leur nombre prodigieux, leur arrangement, la continuité des mouvemens qui animent l'eſpace immenſe des terres & des mers dont notre globe eſt compoſé, ſont autant de témoins qui dépoſent en faveur d'une loi éternelle & ſouverainement ſage

Des atômes errans, aſſemblés par un concours fortuit, ſont incapables de produire un ſi bel ordre. Où auroient-ils puiſé cette méchanique ſavante, qui, malgré le poids énorme du globe terreſtre, le tient ſuſpendu & immobile au milieu des airs, tandis que la ſphère céleſte eſt emportée autour de lui avec une rapidité inconcevable? Comment ces eaux contenues au ſein de la mèr ſe filtreroient-elles au travers des terres, en ſorte qu'elles ne ſont jamais accrues par les fleuves qui s'y déchargent? Comment enfin des plantes très-élevées naîtroient-elles des plus petites ſemences? Diſons plutôt que les phénomènes qui nous paroiſſent les

poſſible que les bons nuiſent aux bons. La vertu établit une étroite amitié entre Dieu & l'homme de bien. Que dis-je, amitié ? On voit entr'eux, une eſpèce de familiarité & de reſſemblance. A le bien prendre, le ſage n'eſt différent de Dieu, qu'en ce qu'il n'eſt pas éternel comme lui ; du reſte il eſt ſon diſciple, ſa copie, & ſon véritable fils. Cet auguſte père en agit avec lui en père ſévère, & le dreſſe à la vertu par une éducation pénible. Ainſi lorſque vous verrez des hommes vertueux qui mènent une vie dure, triſte, laborieuſe ; tandis que les méchans nagent dans la joie & dans les plaiſirs ; ſouvenez-vous de la diſtinction qu'on

fait du fils & du valet. La retenue convient au premier, le partage du ſecond eſt l'effronterie (1); on exige de celui-là qu'il rempliſſe tous ſes devoirs, & l'on excite la pétulance de celui-ci. Dieu traite le ſage de la même manière; c'eſt parce qu'il l'aime tendrement, qu'il l'éprouve, qu'il l'endurcit au travail, qu'il le rend digne de lui.

Mais pourquoi les gens de bien éprouvent-ils quelquefois les plus grandes calamités? Je réponds que l'homme de bien eſt à l'abri du

(1) Les riches avoient parmi leurs domeſtiques des bouffons pour les réjouir à table, au bain, &c. Ils leur permettoient de tout dire. Les maîtres n'étoient point épargnés.

mal. L'un ne peut compatir avec l'autre. Les pluies qui tombent dans la mer, les fleuves qui s'y déchargent, les ſources qui s'y mêlent par des canaux ſouterreins, ne ſauroient en changer, ni même en altérer tant ſoit peu la ſalure; de même l'adverſité n'ébranle jamais l'ame du ſage. Elle reſte conſtamment dans ſon aſſiette; & ſupérieure à tout ce qui l'environne, elle tourne à ſon avantage les évènemens les plus contraires. Prenez garde que je ne dis pas que le ſage eſt inſenſible, mais tranquille au milieu de l'orage (1); ſa fer-

(1) Bien des ſavans s'imaginent que l'inſenſibilité étoit le partage des Stoïciens. Sé-

meté triomphe de tous les obſtacles, & lui fait enviſager l'adverſité comme un exercice utile. Trouvez-moi un homme d'honneur qui n'aime pas le travail, & qui ne ſoit prêt à haſarder ſa vie pour remplir ſon devoir. L'oiſiveté n'eſt-elle pas un tourment pour l'homme

---

nèque, qui étoit au fait de leurs ſentimens, le nie ſouvent en termes exprès. Les modernes ont confondu la ſecte de Zénon avec celle de Stilpon, dont l'école étoit à Mégare. Ce philoſophe outroit le ſyſtême des Stoïciens, & vouloit que la fermeté du ſage allât juſqu'à l'inſenſibilité, état de l'ame contraire à la nature, qui nous a donné des paſſions que nous devons réprimer, mais que nous ne devons pas détruire.

laborieux ? Les athlètes qui veulent ſe tenir en haleine, ne ſe battent qu'avec les hommes les plus vigoureux ; ils prient ceux avec qui ils s'exercent de ne les pas épargner, mais d'employer contr'eux toute leur force & toute leur adreſſe ; la réſiſtance leur plaît, ils ſouffrent volontiers les plus rudes coups ; & s'ils ne trouvent pas d'adverſaire aſſez fort pour combattre contr'eux ſeul à ſeul, ils combattent ſeuls contre pluſieurs. La vigueur ſe perd dans le repos ; & l'on ne connoît bien ſon prix que dans les occaſions où elle eſt obligée de ſe ſignaler par de grands efforts. Cet exemple montre, que le ſage ne doit pas appréhender la

mauvaiſe fortune, ni ſe plaindre de la providence. On peut mettre à profit tous les accidens de la vie. Le mal que l'on ſouffre eſt peu de choſe pourvu qu'on le ſupporte courageuſement. Quelle différence entre l'affection d'un père à l'égard de ſes enfans, & celle d'une mère! L'un les arrache impitoyablement du ſommeil, pour les appliquer de bonne heure à l'étude; il ne ſouffre pas qu'ils ſoient déſœuvrés, même les jours de fête; il n'eſt touché ni de la ſueur qui couvre leur front, ni des larmes qu'ils répandent; l'autre les accable de careſſes; le plus léger exercice lui paroît intéreſſer leur ſanté; elle écarte loin d'eux le travail, & tout ce

qui peut les attriſter ou leur faire verſer des pleurs. Dieu n'a point pour le juſte cette tendreſſe efféminée, il l'aime ſans foibleſſe : « Qu'il » s'endurciſſe, dit-il, à la fatigue, » à la douleur, aux diſgraces. C'eſt » ainſi qu'il deviendra fort & ro- » buſte. Un homme conſtamment » heureux ſuccombe au premier » choc. Mais lorſqu'on a long-tems » lutté contre l'adverſité, on de- » vient inſenſible aux injures, on » eſt à l'épreuve des plus grands » malheurs; & fût-on renverſé dans » la pouſſière, on trouve encore » le moyen de combattre & de » vaincre ».

Vous vous étonnez qu'un Dieu qui chérit les gens de bien, les mettent

aux priſes avec la fortune? Pour moi, je ne ſuis pas ſurpris qu'il lui prenne quelquefois envie d'être ſpectateur du combat (1). Nous trouvons du plaiſir à voir un jeune chaſſeur attendre de pié ferme un lion dans les toiles; & le plaiſir eſt d'autant plus grand, que le jeune homme eſt d'une condition plus relevée. Ces ſortes d'épreuves, frivoles amuſemens des hommes, ne ſont pas dignes de fixer les regards de Dieu; mais un ſpectacle intéreſſant, un ſujet capable d'attirer

(1) Cette penſée eſt peut-être la plus ſublime qu'ait jamais produit l'eſprit humain. Il paroît par Epictète, qu'elle étoit propre aux Stoïciens.

ſon attention ; c'eſt un ſage qui s'arme contre la mauvaiſe fortune, & qui la défie. Non, je ne crois pas que Jupiter ait jamais rien vu de plus beau, que Caton, invincible reſte d'un parti deux fois vaincu, inébranlable au milieu des ruines de ſa patrie. « Que tout l'u-
» nivers, dit-il, ſe range ſous les
» drapeaux de Céſar, que ſes lé-
» gions & ſes vaiſſeaux occupent
» la terre & la mer, qu'il m'aſſiège
» avec toutes ſes forces ; Caton
» ſaura lui échapper, & s'ouvrir
» une route sûre à la liberté. Avec
» ce fer, qui n'a point été ſouillé
» dans les horreurs de la guerre
» civile, je trouverai le moyen de
» faire des exploits glorieux. Cette

» épée n'a pu ſauver Rome, elle
» ſauvera Caton; allons, mon âme,
» commence l'entrepriſe que tu mé-
» dites depuis ſi long-tems. Déro-
» be-toi à l'inconſtance des cho-
» ſes humaines. Juba & Pétréius
» ont pu être courageux en ſe
» donnant mutuellement la mort;
» mais Caton ſe dégraderoit en les
» imitant; il ſeroit également hon-
» teux pour lui de devoir à quel-
» qu'un la vie ou le trépas ». Avec
quelle complaiſance, Dieu ne vit-
il pas ce grand homme ſur le point
de venger la liberté opprimée, don-
ner tranquillement ſes ordres pour
la ſûreté des ſiens, & diſpoſer
toutes choſes pour leur fuite; con-
ſacrer même quelques heures à l'é-

tude, dans cette nuit qui devoit être la dernière pour lui ; enfoncer enſuite le poignard dans ſon ſein, épandre ſes entrailles, & tirer pour ainſi dire, avec la main, cette belle âme, trop pure pour être ſouillée par le fer. La première bleſſure ne fut pas mortelle, parce que Dieu voulut jouir plus d'une fois du ſpectacle que Caton lui offroit. Pour montrer tout ſon héroïſme dans ce moment critique, il falloit en ſuſpendre les premiers effets ; car il y a moins de courage à affronter la mort, qu'à la rechercher, lorſqu'elle nous fuit. Peut-on douter que Dieu n'ait jetté un regard de ſatisfaction ſur un trépas ſi glorieux, & ſi digne d'être

à jamais célébré ? C'eſt s'élever au rang des dieux, que de mériter par ſa mort les éloges de ceux-mêmes qui la craignent.

Mais avançons, & prouvons qu'on donne le nom de mal à ce qui ne l'eſt point. Pour le faire avec ordre, je dis que les accidens qui vous paroiſſent ſi terribles & ſi difficiles à ſupporter, ſont utiles en premier lieu à ceux à qui ils arrivent ; ſecondement au genre humain en général, dont Dieu tient plus de compte que des particuliers ; troiſièmement, que ces accidens n'arrivent point contre le gré de ceux à qui la providence les deſtine ; ou que s'il y en a parmi eux qui les ſouffrent impatiem-

ment, ils méritent d'en porter la peine; enfin que les traverſes de la vie ſont une ſuite du ſyſtême établi par les décrets éternels, & que ſi les gens de bien y ſont expoſés, c'eſt par la raiſon même qu'ils ſont gens de bien.

La première propoſition eſt celle qui a le plus l'air d'un paradoxe. Comment ſe figurer que les choſes qui nous font trembler, & dont nous avons horreur, nous ſont avantageuſes? Quoi! dira-t-on, c'eſt un bonheur d'être exilé, accablé de misère, de perdre ſa femme, de vivre dans l'ignominie? Si cela vous paroît ſi étrange, comment n'êtes-vous donc pas ſurpris que l'on guériſſe certaines ma-

ladies par le fer & le feu, par la faim & la ſoif ? Penſez donc que puiſqu'il eſt quelquefois néceſſaire d'ouvrir la veine, de ſcier les os, de retrancher un membre pour conſerver le reſte du corps, on peut concevoir que l'adverſité eſt quelquefois utile ; de même que les plaiſirs qui ſont l'objet de nos recherches & de nos ſouhaits, deviennent quelquefois nuiſibles par leurs ſuites, telles que les indigeſtions, l'ivreſſe, & les autres inconvéniens qui accompagnent la volupté. Entre pluſieurs maximes importantes de mon maître Démétrius (1), j'ai particulièrement goûté

(1) Démétrius, philoſophe cynique, étoit

celle-ci, qui eſt toujours préſente à ma mémoire : « Rien n'eſt plus » malheureux, diſoit-il, que celui » qui n'a jamais été dans l'adver- » ſité (1). Il n'a pas pu s'éprou- » ver ; dès que ſes vœux ont tou- » jours été ou remplis ou prévenus, » c'eſt une marque qu'il eſt indi- » gne de la faveur de Dieu. Il » ne méritoit pas de triompher de » la fortune, qui n'aime point à » combattre contre des lâches. Il » me ſemble l'entendre parler ainſi :

étroitement lié avec notre auteur, qui, dans ſon élévation, n'oublia pas les obligations qu'il avoit à ſes maîtres.

(1) Bias ne trouvoit point d'homme plus malheureux que celui qui n'étoit point capable de ſouffrir la misère.

» Je mépriſe cet adverſaire; il ſe » rendroit à la plus foible attaque; » il ne ſeroit pas néceſſaire d'eſſayer » ſur lui tous mes traits, un ſeul » de mes regards le mettroit en » fuite; il ne ſoutiendroit pas ma » préſence. Cherchons un autre an- » tagoniſte, avec qui je puiſſe me » meſurer; j'aurois honte d'attaquer » un homme à demi vaincu ». Un gladiateur croiroit qu'on le mépriſe, ſi on lui en oppoſoit un autre moins fort que lui, parce qu'il ſait :

Qu'à vaincre ſans péril, on triomphe ſans gloire.

La fortune en uſe de même; elle cherche les plus vaillans champions, & dédaigne les ames vulgaires. Elle

ſe plaît à aſſaillir le héros le plus illuſtre, pour avoir occaſion de déployer toute ſa force. Elle fait l'eſſai du feu ſur Mucius, de la pauvreté ſur Fabricius, de l'exil ſur Rutilius, des ſupplices ſur Régulus, de la mort même ſur Caton. L'adverſité peut ſeule fournir de grands exemples à l'univers. Plaindrons-nous le ſort de Mucius, parce que pour ſe punir de ſon erreur, il tient dans la main des charbons ardens? Eh! n'eſt-ce pas ce trait de magnanimité, qui mit en fuite le roi que ſon épée n'avoit pu percer? l'eſtimerons-nous plus heureux dans le ſein de la volupté? Fabricius eſt-il malheureux, parce qu'il cultive ſon champ, lorſque les affaires de la

république lui en laiſſent le loiſir; parce qu'en faiſant la guerre à Pyrrhus, il fait en même tems la guerre aux richeſſes; parce qu'il mange au coin de ſon foyer les herbes & les racines que ſes mains triomphantes ont ſarclées dans ſes terres? Son ſort ſeroit-il plus digne d'envie, s'il ſe raſſaſioit de poiſſons étrangers & d'oiſeaux rares; s'il mettoit à contribution l'une & l'autre mer, pour en tirer ces coquillages exquis, propres à rappeller un goût uſé; ſi ſa table ſomptueuſe étoit couverte de ces monſtrueux animaux, dont la priſe a coûté la vie à la plupart des chaſſeurs qui les ont pourſuivis? Rutilius eſt-il malheureux, parce que ceux

qui

qui l'ont indignement condamné à mort, ſeront en opprobre à la poſtérité la plus reculée ; parce qu'obéiſſant à la voix de l'honneur, il s'eſt vu arracher du ſein de ſa patrie, avec plus de joie, qu'il n'en avoit reſſenti en y revenant ; parce que ſeul il a eu le courage de refuſer quelque choſe à Sylla ; & qu'au lieu de déférer à l'ordre du tyran qui le rappelloit, il s'eſt éloigné, il a fui ? « J'abandonne, » dit-il, à ces Romains, lâches ſpec- » tateurs de ta prétendue fécilité ; » je leur abandonne le triſte avan- » tage de voir les places publiques » inondées de ſang, le lac Servi- » lius couvert des têtes coupées de » nos ſénateurs, les rues pleines

» d'aſſaſſins, & pluſieurs milliers de » citoyens égorgés contre la foi » donnée, & dans l'inſtant même » qu'ils la recevoient. Que ceux à » qui l'exil eſt inſupportable, ſoient » les témoins de tant d'horreurs ». Dirons-nous que Sylla eſt heureux, parce qu'une garde nombreuſe l'accompagne en public; parce qu'il ſouffre qu'on attache au poteau les têtes des conſulaires; parce qu'il paye les meurtriers des deniers de la république, lui qui fit jadis recevoir la loi Cornélia contre les aſſaſſins. Mais venons à Régulus. En quoi la fortune l'a-t-elle maltraité? Eſt-ce en le rendant un modèle de bonne foi, un modèle de conſtance? Sa peau eſt percée par

des clous ; de quelque côté qu'il ſe tourne, il ſe fait de nouvelles bleſſures, ſes yeux ſe refuſent au ſommeil. Mais plus il ſouffre, plus ſa gloire s'accroît. Voulez-vous être convaincu qu'il n'a pas cru acheter trop cher la vertu à ce prix ; rétabliſſez ſa ſanté, & faites-le rentrer dans le ſénat ; il y opinera tout comme la première fois. Vous penſez donc, que Mécénas a été plus heureux, lui, qui ſans ceſſe occupé de ſoins amoureux, répudiant tous les jours ſa femme, & la reprenant autant de fois, ne peut rappeller le ſommeil qui le fuit, que par le ſon des inſtrumens de muſique. Il eſſaye en vain de charmer ſes inquiétudes par l'excès de la débauche, & par

tous les rafinemens que l'art a inventés; il goûte auſſi peu de repos dans les délices, que Régulus dans les tourmens. Celui-ci trouve même de la douceur à ſouffrir pour une cauſe honorable; cette conſidération le ſoutient au milieu de ſes peines; Mécénas, au contraire, uſé par les plaiſirs, fatigué de ſon bonheur, eſt moins accablé par ſes maux, que par le poids de la honte attachée à ce qui les cauſe. Le monde n'eſt pas encore aſſez corrompu, pour qu'il ſoit douteux que la plupart des hommes, s'ils en avoient l'option, n'aimaſſent mieux être des Régulus que des Mécénas. Celui qui n'eſt pas de cet avis, ſeroit bien plus charmé, quoiqu'il

n'oſe le dire, d'être Térentia. Socrate eſt-il à plaindre, parce que les Athéniens le condamnent à boire la ciguë ; lui qui la regarde comme un breuvage d'immortalité, & qui parle tranquillement de la mort juſqu'à ſa dernière heure ? Eſt-il malheureux, parce que ſon ſang ſe fige, & qu'un froid mortel s'empare de ſes membres ? Son (1) ſort n'eſt-il pas plus digne d'envie que celui de ces riches voluptueux, à

(1) On a paſſé légèrement ſur pluſieurs endroits de ce morceau, tant à cauſe de la variation du texte, viſiblement corrompu, qu'à cauſe de certaines penſées, qui, rendues trop fidèlement, bleſſeroient les loix de la modeſtie.

qui un vil eſclave verſe du vin glacé dans une coupe d'or ? De cruels vomiſſemens, le retour d'une bile amère ſont la ſuite de ces débauches, tandis que Socrate avale le poiſon avec joie. A l'égard de Caton, nous en avons aſſez dit. Tout le monde loue ſon bonheur, & le regarde comme un héros contre lequel la nature a lancé ſes traits les plus acérés. Il eſt fâcheux d'être l'ennemi de ceux qui jouiſſent du pouvoir ſouverain ; mais Caton s'eſt vu tout à la fois en bute à la haine de Pompée, de Céſar & de Craſſus. Il eſt triſte d'être ſupplanté par d'indignes rivaux ; on lui a préféré Vatinius. Il eſt dur d'être engagé dans les guerres ci-

viles ; il lui a fallu combattre partout pour la bonne cauſe ſans relâche & ſans ſuccès. Il eſt affreux de ſe donner la mort ; il a été réduit à cette terrible extrémité. Quel a été en cela le but de la providence ? d'apprendre à l'univers que les épreuves qu'elle envoie aux gens de bien, parce qu'elle les en juge dignes, ne ſont point des maux.

La proſpérité eſt le partage du vulgaire & des âmes baſſes. Il n'appartient qu'à un grand homme de triompher de la mauvaiſe fortune & du préjugé. On ne connoît la nature que d'un côté, lorſqu'on a toujours joui d'un bonheur paiſible & continu. Vous avez du courage ; mais quelle preuve en ai-je,

ſi la fortune ne vous met pas dans le cas de m'en fournir ? Vous vous préſentez dans les jeux olympiques ; ſi vous n'avez pas de concurrent, vous ſerez couronné, mais vous ne remporterez pas la victoire. J'en dis de même d'une amè vertueuſe, qui n'a pas été à portée de faire montre de ſa vertu. C'eſt un malheur de n'avoir jamais été malheureux. Vous n'avez point eu d'adverſaire ; qui pourra juger de votre valeur ? Vous ignorez vous-même ſon prix. La ſcience en ce genre eſt le fruit de l'expérience. Les épreuves ſont la pierre de touche du mérite. Auſſi a-t-on vu des héros aller eux-mêmes au-devant de l'adverſité, & cher-

cher l'occaſion d'immortaliſer leur courage. Les grands hommes aiment les diſgraces comme un bon ſoldat aime la guerre. La valeur ſe plaît dans les haſards. Occupée de ſon objet, elle compte pour rien ce qu'il lui en coûtera pour y parvenir, parce qu'elle ſait que les obſtacles contribuent à ſa gloire. Les guerriers s'honorent des bleſſures qu'ils ont reçues ; ils en font parade ; & le ſang qui coule de leurs plaies leur inſpire de la joie. Au retour d'une action où tous ont bien fait, ceux qui ont été bleſſés s'attirent plus de conſidération que les autres. C'eſt une faveur que Dieu fait à ceux dont il a la perfection à cœur, que

leur fournir la matière de quelqu'exploit éclatant, dont la gloire eſt néceſſairement proportionnée au péril. On juge de l'habileté du pilote dans la tempête, & de la valeur du ſoldat dans la bataille. Que ſais-je, ſi vous ſupporteriez courageuſement la pauvreté, tandis que vous regorgez de biens? ſi vous ſeriez à l'épreuve des mépris, des injures & de la haine publique, tandis que les applaudiſſemens & la faveur aveugle du peuple vous ſuivent par-tout? ſi vous ſouffririez patiemment la perte de vos enfans, tandis qu'ils ſont tous pleins de vie? Vous êtes éloquent, lorſqu'il s'agit de conſoler les autres; je vous admirerois davantage, ſi

vous trouvant dans le cas d'avoir beſoin de conſolation, vous mettiez vous-même un frein à votre douleur. Ne pâliſſez donc point à la vue de l'adverſité. Les dieux s'en ſervent comme d'un aiguillon pour exciter votre courage. La vertu brille dans les diſgraces. On peut appeller malheureux, ceux qui s'endorment dans le ſein de la félicité ; ils reſſemblent aux nautonniers que le calme arrête en pleine mer. Tout ce qui pourra leur arriver dans la ſuite, ſera nouveau pour eux ; & l'on ſait que l'inexpérience augmente la ſenſibilité ; un animal qui n'eſt point dompté porte impatiemment le joug; un nouveau ſoldat tremble au moindre péril, tandis que le vétéran

voit ſon ſang couler ſans en être ému ; celui-ci ſe ſouvient d'avoir eu part à la victoire, quoique bleſſé. Dieu ſe plaît à éprouver, à exercer ceux qu'il aime & qu'il deſtine à de grandes choſes ; mais il abandonne à la vivacité du ſentiment ceux qu'il épargne, & pour leſquels il paroît avoir de l'indulgence ; car vous vous trompez, ſi vous croyez que quelqu'un ſoit excepté de la loi générale. Ce mortel long-tems heureux aura enfin ſon tour. Il paroît affranchi des diſgraces du ſort, mais ſon heure n'eſt que différée. Vous me demandez pourquoi Dieu accable les gens de bien de maladies ou d'autres incommodités ? Et moi, je vous demande pourquoi l'on

l'on choiſit toujours les meilleures troupes pour les entrepriſes les plus haſardeuſes ? Ce ſont elles qui ſont commandées pour dreſſer la nuit une embuſcade, pour reconnoître le pays, pour ſurprendre un poſte. Quelqu'un de ce nombre s'aviſe-t-il de dire que le général lui rend un mauvais ſervice ? Il penſe au contraire qu'il en eſt eſtimé & conſidéré. Tels ſont les ſentimens que doivent avoir ceux qui ſont expoſés à ces traits ſi redoutables aux ames lâches & timides. Dieu nous a jugés dignes de faire preuve de toute la conſtance dont l'humanité eſt capable. Craignez les plaiſirs, fuyez un bonheur qui vous énerve, qui vous amollit, qui vous

enivre, s'il n'eſt quelquefois interrompu par des accidens qui vous faſſent ſouvenir que vous êtes hommes. Il ne faut qu'un vent coulis pour cauſer un rhume dangereux à ceux qui logent dans des appartemens bien calfeutrés, qui ne mangent que dans des ſalles dont on a pris ſoin d'échauffer l'air, qui ne conſervent la chaleur de leurs piés qu'à l'aide de fréquentes fomentations. Si l'excès eſt nuiſible en tout, rien de plus dangereux qu'une félicité immodérée. Elle ébranle le cerveau, elle le remplit d'idées chimériques, ténébreuſes, qui nous empêchent de bien diſcerner le vrai d'avec le faux. Ne vaudroit-il pas mieux eſſuyer de

continuels revers propres à nous rendre vertueux, que de vivre dans les délices qui nous corrompent? La mort eſt plus douce après un jeûne volontaire; mais les intempérans meurent dans la douleur. Dieu ſuit la même méthode avec les gens de bien, que les maîtres avec leurs diſciples; ceux-ci demandent plus de travail à ceux de leurs élèves qui ont de plus belles diſpoſitions. Direz-vous que les Lacédémoniens haïſſent leurs enfans? cependant ils les battent cruellement de verges pour les éprouver, ils les exhortent à ſouffrir les coups ſans ſe plaindre, &, quoiqu'à demi morts & couverts de plaies, à recevoir patiemment de nouvelles

bleſſures. Faut-il s'étonner que Dieu éprouve les grandes ames? L'apprentiſſage de la vertu doit être rude. La fortune nous frappe, nous déchire; il faut le ſouffrir. Ce n'eſt point cruauté de ſa part; c'eſt qu'elle nous livre un aſſaut. Plus nous combattrons avec elle, plus nous ſerons forts. La partie de notre corps la plus exercée eſt auſſi la plus ferme & la plus dure. En s'abandonnant aux coups du ſort, on s'endurcit juſqu'à pouvoir les braver; on devient peu-à-peu capable de lui réſiſter. En nous expoſant ſouvent, nous apprendrons à mépriſer les périls. Le matelot ne ſent point les incommodités de la mer. Le laboureur ſe plaît à manier la terre. Le ſoldat lance avec force

le javelot. Le coureur marche avec agilité. Comme l'exercice endurcit le corps, de même la patience élève l'ame juſqu'au mépris des maux les plus redoutables. Si vous voulez avoir une idée de ce que la patience peut opérer dans nous, voyez l'effet du travail dans ces nations indigentes à qui la pauvreté prête des forces. L'habitude eſt une ſeconde nature qui adoucit tous les maux. Ce qu'on faiſoit d'abord par néceſſité, devient agréable par l'uſage. Ne ſoyez pas étonnés de l'agitation que ſouffrent les gens de bien; elle ſert à les affermir. C'eſt ainſi qu'un arbre battu des vents jette de profondes racines. Il eſt donc prouvé qu'il eſt utile aux gens de bien d'être expoſés à une in-

finité de dangers qui les aguerriſſent, & leur faſſent ſupporter patiemment les accidens de cette vie, qu'on ne peut appeller des maux, qu'à l'égard de ceux qui ſont mal diſpoſés à les recevoir.

2°. J'ajoute qu'il eſt de l'intérêt public que les gens de bien aient toujours, pour ainſi dire, les armes à la main, & ſe diſtinguent par des actions d'éclat. Dieu & le ſage n'ont qu'un même but ; c'eſt d'apprendre au vulgaire que ce qu'il déſire n'eſt pas un bien, & que ce qu'il craint n'eſt pas un mal. Or, ſi les objets de nos déſirs étoient toujours le partage des bons, & les objets de nos craintes l'appanage des méchans, on regarderoit les premiers comme des

biens, & les ſeconds comme des maux. L'aveuglement ſeroit un état affreux, ſi ceux-là ſeulement perdoient la vue, qui méritent qu'on leur arrache les yeux. Ainſi Appius & Métellus peuvent être aveuglés ſans conſéquence. Au contraire, les richeſſes ne ſont pas un bien, il n'importe donc point qu'Ellius ſoit riche. Dieu n'a pas de moyen plus sûr, pour décrier ce qui flatte nos vœux, que d'en abandonner la jouiſſance aux ſcélérats, & d'en priver les honnêtes-gens. Mais n'eſt-ce pas une injuſtice de permettre qu'un homme de bien ſoit dans les fers, ou couvert de bleſſures, ou accablé de maladies, tandis que les méchans ſe promènent librement, & jouiſſent d'une ſanté ro-

buſte, quoiqu'ils mènent une vie molle & efféminée? Il n'y a pas plus d'injuſtice à cela, qu'à laiſſer ſous les armes de vaillans guerriers, qui veillent à la garde du camp, tandis que d'infâmes débauchés ſont en sûreté dans la ville; ou bien qu'à ſouffrir que d'innocentes veſtales ſe lèvent pendant la nuit, pour entretenir le feu ſacré, tandis que des femmes libertines dorment profondément. Les gens de bien ſont deſtinés au travail. Les ſénateurs ſont quelquefois occupés des journées entières à délibérer ſur les affaires de l'Etat, tandis que de vils citoyens paſſent agréablement le tems à la promenade, ou dans les cercles. Tout va de même dans la grande république du monde.

Les gens de bien travaillent ſans relâche, ſacrifient ce qu'ils poſſèdent, & s'immolent eux-mêmes à l'intérêt public.

3°. Ils font tout cela volontiers ; ils ne ſont point entraînés par la fortune, ils la ſuivent de plein gré, ou marchent à côté d'elle ; s'ils pénétroient dans l'avenir, ils la précéderoient même. Je me rappelle encore ce beau mot du célèbre Démétrius. « J'ai à me plaindre, diſoit-il, dieux » immortels, de ce que vous m'avez » fait ſi tard connoître vos volon- » tés. Je me ſerois rendu le premier » à vos ordres, que je ſuis prêt à » exécuter. Voulez-vous mes enfans? » Je ne les ai élevés que pour vous. » Voulez-vous me priver de quel-

» qu'un de mes organes? J'y con-
» ſens, il m'en coûte peu, puiſque
» j'abandonnerai bientôt tout le
» corps. Voulez-vous mon ame?
» prenez-la, je la tiens de vous-
» mêmes. Je vous donnerai de plein
» gré tout ce que vous exigerez de
» moi. Ce qui me fâche, c'eſt que
» j'aurois mieux aimé vous en faire
» l'offrande que la reſtitution. Pour-
» quoi m'enlever ce qu'il ne tient
» qu'à vous de recevoir? Quoiqu'à
» dire vrai, vous ne ſauriez ôter à
» celui qui eſt diſpoſé à ne rien rete-
» nir. La force & la crainte n'exer-
» cent pas ſur moi leur empire. Je
» ne ſers point en eſclave, j'obéis
» aux dieux par ſentiment, & d'au-
» tant plus volontiers, que je ſais

» que rien n'arrive qu'en conſéquen-
» ce de ce qui a été déterminé par
» les décrets éternels ».

4°. Le deſtin eſt notre arbitre. L'inſtant de la mort a été fixé dès celui de la naiſſance. Une cauſe dépend d'une autre cauſe. Les évènemens qui intéreſſent les hommes en général ou en particulier, ſont enchaînés dans l'ordre univerſel. Rien ne doit nous étonner, parce que rien n'arrive par haſard, comme penſe le vulgaire; mais chaque choſe ſe place à ſon rang. Nos peines & nos plaiſirs ſont décidés de toute éternité; & quoique la vie de chacun de nous ſoit marquée par des nuances très-différentes, tout ſe réduit à ce point unique. Ce qui a été fait pour

nous, périra comme nous. De quoi nous plaignons-nous donc, & qu'avons-nous à dire? Nous devons être préparés à tout. Que la nature diſpoſe à ſon gré des corps qui ſont ſous ſon empire. Ne nous attriſtons point; armons-nous de courage en penſant que ce qui périt en nous, ne nous appartient point. Qu'eſt-ce qui appartient au ſage? L'abandon qu'il fait de lui-même à la conduite de la providence. C'eſt un aſſez grand ſujet de conſolation pour lui, de ſavoir qu'il roule avec l'univers dans le même tourbillon. Quelle que ſoit cette néceſſité fatale qui exerce ſur nous le droit de vie & de mort, ſongeons que les dieux mêmes lui ſont ſoumis. L'ordre irrévocable des deſ-

tins enchaîne également les choſes divines & humaines. Le créateur & le ſouverain maître du monde a dicté la loi, & il l'obſerve. Il n'a commandé qu'une fois, & il obéit toujours. Mais peut on dire que Dieu ait ſuivi les régles de l'équité dans la diſtribution des évènemens, lorſqu'il a aſſigné pour partage aux gens de bien, la pauvreté, les bleſſures, une mort cruelle ? Je réponds que la matière qui a reçu ſa forme, ne peut être changée par l'ouvrier. Il y a des choſes tellement liées, qu'elles deviennent inſéparables & indiviſibles. Les eſprits languiſſans, engourdis, aſſoupis, tiennent à des élémens lourds & immobiles. Il faut un deſtin plus puiſſant pour former un vrai homme.

Sa vie ne ſera point uniforme, il y aura du haut & du bas; il eſſuiera des tempêtes, il luttera contre des flots irrités; il aura la fortune contraire. Il ſe trouvera dans des circonſtances fâcheuſes & cruelles, dont il triomphera lui-même. Le feu éprouve l'or, & les diſgraces ſont la pierre de touche du mérite. Voyez à quel degré la vertu doit s'élever. Elle marche par des routes incertaines; une ame baſſe fuit le danger, la vertu tente les plus hautes entrepriſes.

Mais pourquoi Dieu ſouffre-t-il qu'il arrive du mal aux gens de bien? Je nie cette ſuppoſition. Je ne reconnois de maux que l'impiété, la ſcélérateſſe, les mauvais déſirs, l'ambition, l'amour impur, l'avarice,

l'injuſtice; or Dieu, qui eſt le guide & le protecteur des gens de bien, ne permet pas qu'ils tombent dans ces excès. Voudroit-on encore qu'il prît ſoin de leur équipage? Eux-mêmes l'en diſpenſent; ils mépriſent tout ce qui leur eſt extérieur. Démocrite ſe dépouille de ſes richeſſes, ils les regarde comme un fardeau. Pourquoi s'étonner que Dieu permette qu'il arrive aux gens de bien ce qu'ils ſouhaitent ſouvent eux-mêmes? Ils perdent leurs enfans; mais ce ſont eux quelquefois qui les font mourir (1). Ils ſont envoyés en exil; ce ſont eux quelquefois qui s'y condam-

(1) Tels que Junius Brutus, Torquatus, & autres Romains.

nent les premiers. On les égorge; ce ſont eux quelquefois qui s'enfoncent le poignard dans le ſein. S'ils ſont réduits à de dures extrémités, c'eſt afin que nous apprenions d'eux à ſouffrir. Ils naiſſent pour ſervir de modèle aux humains.

Figurez-vous que Dieu dit aux ſages : « Quel ſujet avez-vous de vous » plaindre de moi, vous qui avez » embraſſé le parti de la vertu? J'ai » donné aux autres de faux biens; » j'ai amuſé ces eſprits légers par de » vaines images ſemblables aux er- » reurs d'un ſonge; je les ai environ- » nés d'or, d'argent, & de tout ce » qui forme de brillans dehors; mais » le dedans étoit vide. Vous les » croyez heureux, trompé par leur

» éclat extérieur ; ſi vous les ſondez,
» vous ne trouverez chez eux que
» misère, qu'horreur, que corrup-
» tion. Ce ſont des murs blanchis.
» Leur félicité n'a rien de réel, rien
» de ſolide ; elle conſiſte dans une
» ſurface très-mince. Tandis qu'ils
» ſont debout, & qu'ils tiennent un
» rang dans le monde, ils y brillent,
» ils en impoſent; mais lorſqu'un ac-
» cident imprévu les a démaſqués,
» on découvre les traits affreux qu'ils
» cachoient ſous une décoration em-
» pruntée. Pour vous, je vous ai
» donné de vrais biens, des biens
» durables, dont vous connoîtrez
» d'autant mieux le prix, que vous
» les examinerez avec plus d'atten-
» tion. Je vous ai appris à mépriſer

» de dangereux plaiſirs, à maîtriſer
» vos paſſions. Vous n'avez rien de
» recommandable en apparence, vo-
» tre grandeur eſt intérieure. Sem-
» blable au créateur de l'univers,
» rien ne vous plaît hors de vous,
» & vous ne trouvez que dans vous-
» mêmes un ſpectacle digne de vos
» regards. Je vous ai comblés de
» mes dons. Vous ſavez vous paſſer
» d'être heureux, & c'eſt en quoi
» conſiſte votre bonheur. Si vous
» êtes ſujets à des accidens fâcheux,
» à de triſtes viciſſitudes, c'eſt que
» je n'ai pu vous y ſouſtraire; mais
» je vous ai donné des armes à
» l'épreuve des coups du ſort.
» Combattez-le courageuſement,
» par-là vous vous rendrez en quel-

que

» que ſorte ſupérieur à la divinité.
» En effét, ſi ſa nature l'exempte du
» mal, votre patience vous en fera
» triompher. Comptez pour rien la
» pauvreté; on ne vit jamais ſi pau-
» vre qu'on l'étoit en naiſſant. Mé-
» priſez la douleur; elle ceſſera, ou
» vous ceſſerez d'être. Mépriſez la
» fortune; j'ai rendu l'ame inacceſſi-
» ble à ſes traits. Mépriſez la mort;
» on finit avec elle, ou l'on paſſe à
» une autre vie ».

Quelques-uns penſent que chacun de nous a un dieu tutélaire, qui n'eſt pas du nombre des grands dieux, mais d'une claſſe inférieure; & l'un de ceux qu'Ovide appelle *dieux du commun*. Nos pères ont attribué aux perſonnes de l'un & l'autre ſexe un

génie & une Junon qui les dirigent dans la conduite de leurs affaires particulières.

Il eſt aiſé de juſtifier les dieux contre ceux qui ne comprennent pas pourquoi la providence a placé Aridée ſur le trône (1) ; penſe-t-on que la couronne ait été accordée à ſon mérite ? Elle lui a été donnée en conſidération de ſon père & de ſon frère. Pourquoi le gouvernement de l'univers a-t-il été confié à Caligula, cet homme ſi cruel, que tout le ſang qu'il faiſoit couler en ſa préſence n'étoit pas capable d'étancher ſa ſoif ?

(1) Aridée étoit fils de Philippe, & frère d'Alexandre le Grand ; mais d'une autre mère.

Il ne faut pas croire qu'on ait voulu le gratifier. On a récompenſé dans ſa perſonne ſon père Germanicus, ſon aïeul, ſon biſaïeul, & ſes autres ancêtres qui ſe ſont rendus également illuſtres, quoique dans une condition privée.

En traitant favorablement les méchans, Dieu n'a pas ſeulement égard à leurs ancêtres, mais quelquefois auſſi à leurs deſcendans. Tel eſt ſon plan. « Ceux-là règneront, dit-il, » parce que leurs pères n'ont pas ré- » gné; la juſtice, la modération leur » tenoient lieu d'empire; ils préfé- » roient le bien de l'Etat à leur inté- » rêt. Ceux-ci régneront encore, » parce qu'il y a eu un héros de leur » race ſupérieur à ſa fortune par l'é-

» lévation de ſon courage, qui dans
» des tems de trouble a mieux aimé
» céder à ſes concitoyens, que de
» remporter ſur eux une victoire fu-
» neſte à la patrie. Il s'eſt écoulé bien
» des années avant que j'aye pu le
» récompenſer. Son petit-fils obtien-
» dra le gouvernement, quoiqu'il
» n'ait d'autre mérite que celui de ſa
» naiſſance. Cet autre eſt mal fait,
» il eſt d'une laideur affreuſe qui avi-
» lira ſa dignité. On me taxera de
» légèrcté & d'aveuglement, comme
» ſi je ne ſavois à qui donner des pla-
» ces qui ne devroient êt. occupées
» que par de grands hommes. Mais
» on ignore mes deſſeins; on ne voit
» pas que je paye une ancienne dette.
» D'où ſort ce zélé citoyen, ennemi

» de la gloire qui s'obſtine à le ſui-
» vre (1); qui court au danger avec la
» même joie que témoignent ordinai-
» rement ceux qui en reviennent; qui
» confond toujours ſes intérêts avec
» ceux du public? Quel eſt ce perſon-
» nage? dans quel tems a-t-il vécu?
» Vous l'ignorez; mais moi, qui
» tiens un compte exact des bonnes
» & des mauvaiſes actions, je ſais
» ce que je dois à chacun. Les uns re-
» çoivent leur récompenſe long-tems
» après leur mort, les autres avant
» leur naiſſance, ſelon que les cir-
» conſtances me le permettent ».

(1) Remarquez que ceci n'a rien dans le fonds de contraire à la prédeſtination ſtoïcienne, telle qu'elle a été établie ci-deſſus.

Ne querelez point la nature. La patience eſt un excellent remède contre la néceſſité. Dans les accidens fâcheux qui vous arrivent, dites ſouvent ſans murmurer : telle eſt la volonté de Dieu. Suivez-le de plein gré, rien n'arrive que par ſon ordre. C'eſt être un mauvais ſoldat, que de marcher à regret à la ſuite de ſon général. Exécutons avec joie & avec promptitude les loix que la providence nous impoſe ; ne troublons pas l'harmonie de ſon magnifique ouvrage. Diſons à Jupiter qui régit cet univers, ce que lui dit Cléanthe, dont nous pouvons citer ici les vers, à l'exemple du célèbre Cicéron ;

Conduis-moi, Dieu du ciel, & père des humains;
Ordonne, j'obéis, quels que ſoient tes deſſeins.
Par ſes accens plantifs l'impie en vain t'offenſe;
Il faut, bon gré, malgré, ſe ſoumettre aux deſtins:
Pourquoi perdre le fruit de ſon obéiſſance?

Tels doivent être notre conduite & nos ſentimens. Soyons prêts à remplir l'ordre des deſtinées. L'héroïſme conſiſte à s'abandonner à la providence. Les eſprits foibles, les petits génies lui réſiſtent; ils trouvent que rien n'eſt bien dans le monde, & plutôt que de ſe corriger eux-mêmes, ils pouſſent l'attentat juſqu'à vouloir corriger les dieux.

Ne comprendrez-vous jamais quel eſt le pouvoir & la majeſté de vo-

tre Dieu? C'eſt lui qui eſt l'arbitre de la terre & du ciel, le Dieu des dieux. Sans lui ces dieux que nous reſpectons, que nous adorons, ne peuvent rien. Ils lui doivent ce qu'ils ſont. Lorſqu'il poſoit les fondemens de cet admirable univers, lorſqu'il travailloit à ſon chef-d'œuvre, quoiqu'il fût lui-même préſent à toutes les parties de ſon ouvrage, il jugea à propos de ſe choiſir des miniſtres, & d'établir des chefs ſubalternes qui euſſent chacun leur département.

Fin du quatrième Volume de la Morale.

TABLE

Pour le troisième Volume de la Morale.

Notice sur Théophraste, v

Avant-propos, 1

CHAPITRE I.

De la Dissimulation, 4

CHAPITRE II.

De la Flatterie, 9

CHAPITRE III.

De l'Impertinent, ou *du Diseur de rien*, 16

CHAPITRE IV.

De la Rusticité, 20

CHAPITRE V.

Du Complaisant, 25

CHAPITRE VI.

De l'image d'un Coquin, 31

CHAPITRE VII.

Du grand Parleur, 36

CHAPITRE VIII.

Du débit des Nouvelles, 43

CHAPITRE XX.

D'un homme incommode, 94

CHAPITRE XXI.

De la ſotte vanité, 96

CHAPITRE XXII.

De l'avarice, 101

CHAPITRE XXIII.

De l'Oſtentation, 105

CHAPITRE XXIV.

De l'Orgueil, 111

CHAPITRE XXV.

De la peur, ou *du défaut de courage*, 114

CHAPITRE XXVI.

Des grands d'une république, 120

CHAPITRE XXVII.

D'une tardive inſtruction, 124

CHAPITRE XXVIII.

De la Médiſance, 127

Penſées morales de Cicéron.

Notice ſur Cicéron, j

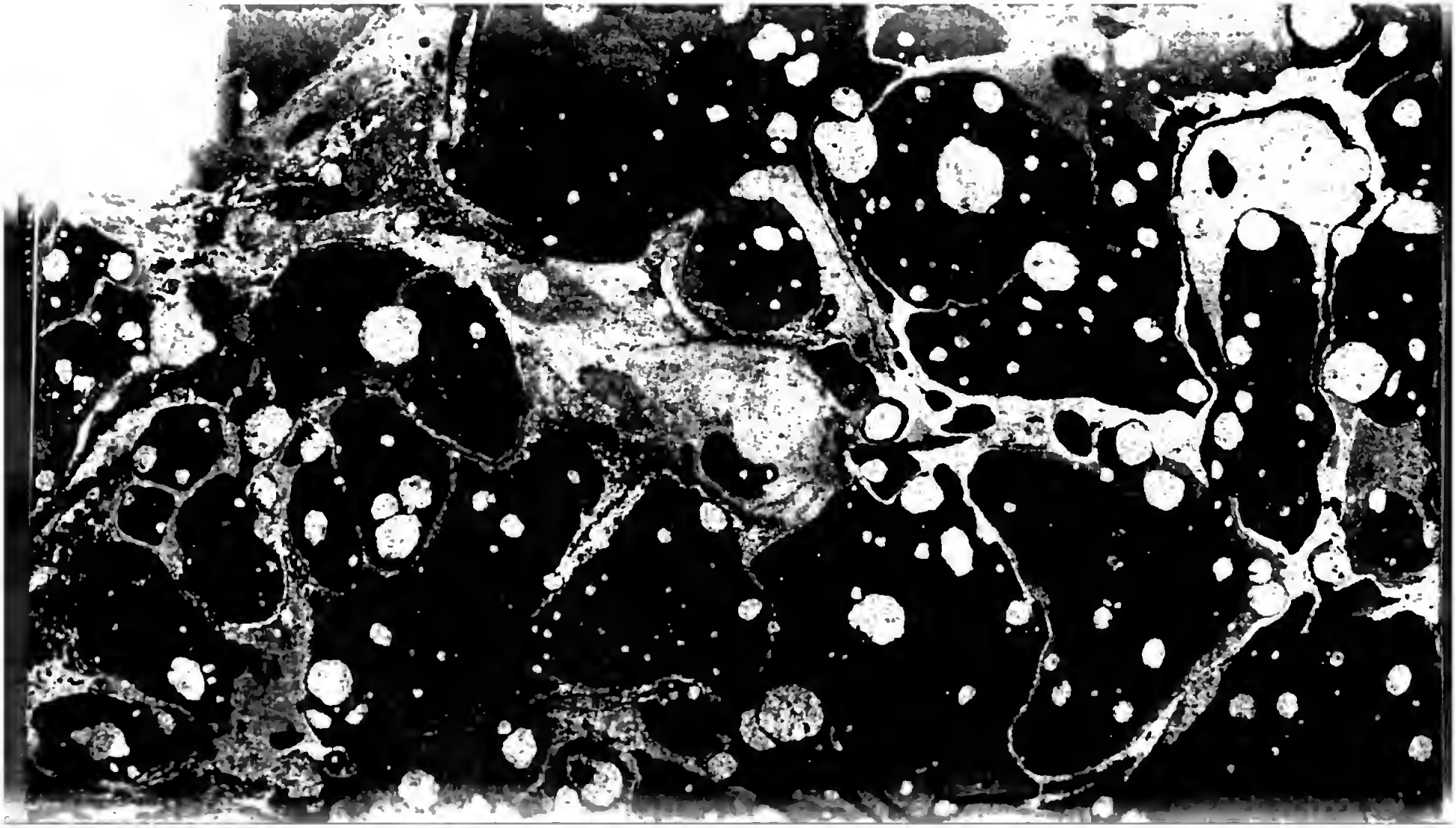
Sur la Religion, 131

Sur l'Homme, 153
Sur la Conſcience, 183
Sur les Paſſions, 194
Sur la Sageſſe, 210
Sur la Probité, 228

TOME IV.

Sur l'Éloquence, 1
Sur l'Amitié, 22
Sur la Vieilleſſe, 62
Sur la Mort, 85
Songe de Scipion, 99
Penſées diverſes, 139
Notice ſur Sénèque, 197

Penſées de Sénèque.

De Dieu, 217
De la Providence, 255

Fin de la Table.